Ahmed SEFRIOUI

La boite à merveilles

roman



Chapitre I

Le soir, quand tous dorment, les riches dans leurs chaudes couvertures, les pauvres sur les marches des boutiques ou sous les porches des palais, moi je ne dors pas. Je songe à ma solitude et j'en sens tout le poids. Ma solitude ne date pas d'hier.

Je vois, au fond d'une impasse que le soleil ne visite jamais, un petit garçon de six ans, dresser un piège pour attraper un moineau mais le moineau ne vient jamais. Il désire tant ce petit moineau ! Il ne le mangera pas, il ne le martyrisera pas. Il veut en faire son compagnon. Les pieds nus, sur la terre humide, il court jusqu'au bout de la ruelle pour voir passer les ânes et revient s'asseoir sur le pas de la maison et attendre l'arrivée du moineau qui ne vient pas. Le soir, il rentre le cœur gros et les yeux rougis, balançant au bout de son petit bras, un piège en fil de cuivre.

Nous habitions Dar Chouafa, la maison de la voyante. Effectivement, au rez-de-chaussée, habitait une voyante de grande réputation. Des quartiers les plus éloignés, des femmes de toutes les conditions venaient la consulter. Elle était voyante et quelque peu sorcière. Adepte de la confrérie des Gnaouas (gens de Guinée) elle s'offrait, une fois par mois, une séance de musique et de danses nègres. Des nuages de benjoin emplissaient la maison et les crotales et les guimbris nous empêchaient de dormir, toute la nuit.

Je ne comprenais rien au rituel compliqué qui se déroulait au rez-de-chaussée. De notre fenêtre du deuxième étage, je distinguais à travers la fumée des aromates les silhouettes gesticuler. Elles faisaient tinter leurs instruments bizarres. J'entendais des you-you. Les robes étaient tantôt bleu-ciel, tantôt rouge sang, parfois d'un jaune flamboyant. Les lendemains de ces fêtes étaient des jours mornes, plus tristes et plus gris que les jours ordinaires. Je me levais de bonne heure pour aller au Msid, école Coranique située à deux pas de la maison. Les bruits de la nuit roulaient encore dans ma tête, l'odeur du benjoin et de l'encens m'enivrait. Autour de moi, rôdaient les jnouns, les démons noirs évoqués par la sorcière et ses amis avec une frénésie qui touchait au délire. Je sentais les jnouns me frôler de leurs doigts brûlants ; j'entendais leurs rires comme par les nuits d'orage. Mes index dans les oreilles, je criais les versets tracés sur ma planchette avec un accent de désespoir.

Les deux pièces du rez-de-chaussée étaient occupées par la Chouafa principale locataire. Au premier étage habitaient Driss El Aouad, sa femme Rahma et leur fille d'un an plus âgée que moi. Elle s'appelait Zineb et je ne l'aimais pas. Toute cette famille disposait d'une seule pièce, Rahma faisait la cuisine sur le palier. Nous partagions avec Fatma Bziouya le deuxième étage. Nos deux fenêtres faisaient vis-à-vis et donnaient sur le patio, un vieux patio dont les carreaux avaient depuis longtemps perdu leurs émaux de couleur et qui paraissait pavé de briques. Il était tous les jours lavé à grande eau et frotté au balai de doum. Les jnouns aimaient la propreté. Les clientes de la Chouafa avaient dès l'entrée une bonne impression, impression de netteté et de paix qui invitait à l'abandon, aux confidences - autant d'éléments qui aidaient la voyante à dévoiler plus sûrement l'avenir.

Il n'y avait pas de clientes tous les jours. Aussi inexplicable que cela puisse paraître, il y avait la morte-saison. On ne pouvait en prévoir l'époque. Brusquement, les femmes cessaient d'avoir recours à des philtres d'amour, se préoccupaient moins de leur avenir, ne se plaignaient plus de leurs douleurs des reins, des omoplates ou du ventre, aucun démon ne les tourmentait.

La Chouafa choisissait ces quelques mois de trêve pour s'occuper de sa santé propre. Elle se découvrait des maux que sa science ne pouvait réduire. Les diables l'hallucinaient, se montraient exigeants quant à la couleur des caftans, l'heure de les porter, les aromates qu'il fallait brûler dans telle ou telle circonstance. Et dans la pénombre de sa grande pièce tendue de cretonne, la chouafa gémissait, se plaignait, conjurait, se desséchait dans des nuages d'encens et de benjoin.

J'avais peut-être six ans. Ma mémoire était une cire fraîche et les moindres événements s'y gravaient en images ineffaçables. Il me reste cet album pour égayer ma solitude, pour me prouver à moi-même que je ne suis pas encore mort.

A six ans j'étais seul, peut-être malheureux, mais je n'avais aucun point de repère qui me permît d'appeler mon existence : solitude ou malheur.

Je n'étais ni heureux, ni malheureux. J'étais un enfant seul. Cela, je le savais. Point farouche de nature, j'ébauchai de timides amitiés avec les bambins de l'école coranique, mais leur durée fut brève. Nous habitions des univers différents. J'avais un penchant pour le rêve. Le monde me paraissait un domaine fabuleux, une féerie grandiose où les sorcières entretenaient un commerce familier avec des puissances invisibles. Je désirais que l'Invisible m'admît à participer à ses mystères. Mes petits camarades de l'école se contentaient du visible, surtout quand ce visible se concrétisait en sucreries d'un bleu céleste ou d'un rose de soleil couchant. Ils aimaient grignoter, sucer, mordre à pleines dents. Ils aimaient aussi jouer à la bataille, se prendre à la gorge avec des airs d'assassins, crier pour imiter la voix de leur père, s'insulter pour imiter les voisins, commander pour imiter le maître d'école.

Moi, je ne voulais rien imiter, je voulais connaître.

Abdallah, l'épicier, me raconta les exploits d'un roi magnifique qui vivait dans un pays de lumière, de fleurs et de parfums, par delà les Mers des Ténèbres, par delà la Grande Muraille. Et je désirais faire un pacte avec les puissances invisibles qui obéissaient aux sorcières afin qu'elles m'emmènent par delà les Mers des Ténèbres et par delà la Grande Muraille, vivre dans ce pays de lumière, de parfums et de fleurs.

Mon père me parlait du Paradis. Mais, pour y renaître, il fallait d'abord mourir. Mon père ajoutait que se tuer était un grand péché, un péché qui interdisait l'accès à ce royaume. Alors, je n'avais qu'une solution : attendre ! Attendre de devenir un homme, attendre de mourir pour renaître au bord du fleuve Salsabil. Attendre ! C'est cela exister. A cette idée, je n'éprouvais certainement aucune frayeur. Je me réveillais le matin, je faisais ce qu'on me disait de faire. Le soir, le soleil disparaissait et je revenais m'endormir pour recommencer le lendemain. Je savais qu'une journée s'ajoutait à une autre, je savais que les jours faisaient des mois, que les mois devenaient des saisons, et les saisons l'année. J'ai six ans, l'année prochaine j'en aurai sept et puis huit, neuf et dix. A dix ans, on est presque un homme. A dix ans, on parcourt seul tout le quartier, on discute avec les marchands, on sait écrire, au moins son nom, on peut consulter une voyante sur son avenir, apprendre des mots magiques, composer des talismans.

En attendant, j'étais seul au milieu d'un grouillement de têtes rasées, de nez humides, dans un vertige de vociférations de versets sacrés.

L'école était à la porte de Derb Noualla. Le fqih, un grand maigre à barbe noire, dont les yeux lançaient constamment des flammes de colère, habitait la rue Jiaf. Je connaissais cette rue. Je savais qu'au fond d'un boyau noir et humide, s'ouvrait une porte basse d'où s'échappait, toute la journée, un brouhaha continu de voix de femmes et de pleurs d'enfants.

La première fois que j'avais entendu ce bruit, j'avais éclaté en sanglots parce que j'avais reconnu les voix de l'Enfer telles que mon père les évoqua un soir.

Ma mère me calma :

- Je t'emmène prendre un bain, je te promets un orange et un œuf dur et tu trouves le moyen de braire comme un âne !

Toujours hoquetant, je répondis :

- Je ne veux pas aller en Enfer.

Elle leva les yeux au ciel et se tut, confondue par tant de niaiserie.

Je crois n'avoir jamais mis les pieds dans un bain maure depuis mon enfance. Une vague appréhension et un sentiment de malaise m'ont toujours empêché d'en franchir la porte. A bien réfléchir je n'aime pas les bains maures. La promiscuité, l'espèce d'impudeur et de laisser-aller que les gens se croient obligés d'affecter en de tels lieux m'en écartent. Même enfant, je sentais sur tout ce grouillement de corps humides, dans ce demi-jour inquiétant, une odeur de péché. Sentiment très vague, surtout à l'âge où je pouvais encore accompagner ma mère au bain maure, mais qui provoquait en moi un certain trouble.

Dès notre arrivée nous grimpâmes sur une vaste estrade couverte de nattes. Après avoir payé soixante quinze centimes à la caissière nous commençâmes notre déshabillage dans un tumulte de voix aiguës, un va-et-vient continu de femmes à moitié habillées, déballant de leurs énormes baluchons des caftans et des mansourias, des chemises et des pantalons, des haïks à glands de soie d'une éblouissante blancheur. Toutes ces femmes parlaient fort, gesticulaient avec passion, poussaient des hurlements inexplicables et injustifiés.

Je retirai mes vêtements et je restai tout bête, les mains sur le ventre, devant ma mère lancée dans une explication avec une amie de rencontre. Il y avait bien d'autres enfants, mais ils paraissaient à leur aise, couraient entre les cuisses humides, les mamelles pendantes, les montagnes de baluchons, fiers de montrer leurs ventres ballonnés et leurs fesses grises.

Je me sentais plus seul que jamais. J'étais de plus en plus persuadé que c'était bel et bien l'Enfer. Dans les salles chaudes, l'atmosphère de vapeur, les personnages de cauchemar qui s'y agitaient, la température, finirent par m'anéantir. Je m'assis dans un coin, tremblant de fièvre et de peur. Je me demandais ce que pouvaient bien faire toutes ces femmes qui tournoyaient partout, couraient dans tous les sens, traînant de grands seaux de bois débordants d'eau bouillante qui m'éclaboussait au passage. Ne venaient-elles donc pas pour se laver? Il y en avait bien une ou deux qui tiraient sur leurs cheveux, assises, les jambes allongées, protestant d'une voix haute, mais les autres ne semblaient même pas s'apercevoir de leur présence et continuaient leurs éternels voyages avec leurs éternels seaux de bois. Ma mère, prise dans le tourbillon, émergeait de temps en temps d'une masse de jambes et de bras, me lançait une recommandation ou une injure que je n'arrivais pas à saisir et disparaissait. Devant moi, dans un seau vide, il y avait un peigne en corne, un gobelet de cuivre bien astiqué, des oranges et des œufs durs. Je pris timidement une orange, je l'épluchai, je la suçai pendant longtemps, le regard vague. Je sentais moins l'indécence de mon corps dans cette pénombre, je le regardais se couvrir de grosses gouttes de sueur et je finis par oublier les femmes qui s'agitaient, leurs seaux de bois et leurs voyages inexplicables autour de la pièce. Ma mère fondit sur moi. Elle me plongea dans un seau d'eau, me couvrit la tête d'une glaise odorante et malgré mes cris et mes larmes me noya sous un flot d'injures et de feu. Elle me sortit du seau, me jeta dans un coin comme un paquet, disparut de nouveau dans le tourbillon. Mon désespoir dura peu, je plongeai la main dans le seau à provisions et je pris un œuf dur, gourmandise dont j'étais particulièrement friand. Je n'avais pas encore fini d'en grignoter le jaune que ma mère réapparut de nouveau, m'aspergea alternativement d'eau bouillante et d'eau glacée, me couvrit d'une serviette et m'emporta à moitié mort à l'air frais sur l'estrade aux baluchons. Je l'entendis dire à la caissière :

- Lalla Fattoum, je te laisse mon fils, je n'ai pas eu encore une goutte d'eau pour me laver.

Et à moi :

- Habille-toi, tête d'oignon ! Voici une orange pour t'occuper.

Je me trouvai seul, les mains croisées sur mon ventre en flammes, plus bête que jamais au milieu de toutes ces inconnues et de leurs fastueux baluchons. Je m'habillai. Ma mère vint un moment m'entourer étroitement la tête dans une serviette qu'elle me noua sous le menton, me munit de toutes sortes de recommandations et s'engouffra dans les salles chaudes par cette porte qui me faisait face et d'où s'échappaient toutes sortes de rumeurs.

J'attendis sur l'estrade jusqu'au soir. Ma mère finit par venir me rejoindre, l'air épuisé, se plaignant de violents maux de tête.

Heureusement pour moi, ces séances de bain étaient assez rares. Ma mère ne voulait point s'embarrasser de l'enfant empoté et maladroit que j'étais. Pendant son absence, j'étais livré à mes timides fantaisies. Je courais pieds nus dans le derb, imitant le pas cadencé des chevaux, je hennissais fièrement, envoyais des ruades. Parfois, je vidais simplement ma Boîte à Merveilles par terre et j'inventoriais mes trésors. Un simple bouton de porcelaine me mettait les sens en extase. Quand je l'avais longtemps regardé, j'en caressais des doigts la matière avec respect. Mais il y avait dans cet objet un élément qui ne pouvait être saisi ni par les yeux, ni par les doigts, une mystérieuse beauté intraduisible. Elle me fascinait. Je sentais toute mon impuissance à en jouir pleinement. Je pleurais presque de sentir autour de moi cette étrange chose invisible, impalpable, que je ne pouvais goûter de la langue, mais qui avait un goût et le pouvoir d'enivrer. Et cela s'incarnait dans un bouton de porcelaine et lui donnait ainsi une âme et une vertu de talisman.

Dans la Boîte à Merveilles il y avait une foule d'objets hétéroclites qui, pour moi seul, avaient un sens: des boules de verre, des anneaux de cuivre, un minuscule cadenas sans clef, des clous à tête dorée, des encriers vides, des boutons décorés, des boutons sans décor. Il y en avait en matière transparente, en métal, en nacre. Chacun de ces objets me parlait son langage. C'étaient là mes seuls amis. Bien sûr, j'avais des relations dans le monde de la légende avec des princes très vaillants et des géants au cœur tendre, mais ils habitaient les recoins cachés de mon imagination. Quant à mes boules de verre, mes boutons et mes clous, ils étaient là, à chaque instant, dans leur boîte rectangulaire, prête à me porter secours dans mes heures de chagrin.

Le lendemain du bain, ma mère ne manquait pas de raconter la séance à toute la maison, avec des commentaires détaillés où abondaient les traits pittoresques et les anecdotes. Elle mimait les gestes de telle chérifa connue dans le quartier, la démarche de telle voisine qu'elle n'aimait pas, parlait avec éloge de la caissière ou se révoltait contre les masseuses, ces entremetteuses, mères des calamités, qui escroquaient les clientes sans leur apporter la moindre goutte d'eau. Le bain maure était naturellement le lieu des potins et des commérages. On y faisait connaissance avec des femmes qui n'habitaient pas le quartier. On y allait autant pour se purifier que pour se tenir au courant de ce qui se faisait, de ce qui se disait. Il arrivait qu'une femme chantât un couplet et le couplet faisait ainsi son entrée dans le quartier. Deux ou trois fois, ma mère assista à de vrais crêpages de chignons. De telles scènes donnaient matière à des galas de comédie. Pendant une semaine, ma mère mimait devant les femmes de la maison, les amies de passage et les voisines la dispute et ses phases multiples. On avait droit à un prologue suivi de la présentation des personnages, chacun avec sa silhouette particulière, ses difformités physiques, les caractéristiques de sa voix, de ses gestes et de son regard. On voyait naître le drame, on le voyait se développer, atteindre son paroxysme et finir dans les embrassades ou dans les larmes.

Ma mère remportait auprès des voisines un gros succès. Je n'aimais pas beaucoup ces sortes d'exhibitions. L'excès de gaîté de ma mère était pour moi lié à de fâcheuses conséquences. Le matin, débordante d'enthousiasme, elle ne manquait jamais, le soir, de trouver quelque motif de querelle ou de pleurs. Mon père rentrait toujours tard; il nous trouvait rarement de bonne humeur. Il subissait presque toujours le récit d'un événement que ma mère se plaisait à peindre avec les couleurs les plus sombres. Quelquefois un incident de mince importance prenait des proportions de catastrophe.

Ainsi en fut-il quand Rahma eut l'idée néfaste de faire sa lessive un lundi. Il était établi que ce jour-là appartenait exc1usivement à ma mère. De bonne heure, elle occupait le patio, 1'encombrait d'auges de bois, de bidons qui servaient de lessiveuses, de seaux pour le rinçage et de paquets de linge sale. A peine vêtue d'un séroual et d'un vieux caftan déchiré, elle s'affairait autour d'un feu improvisé, remuait le contenu du bidon à l'aide d'une longue canne, pestait contre le bois qui donnait plus de fumée que de chaleur, accusait les marchands de savon noir de l'avoir escroquée et appelait sur leurs têtes toutes sortes de malédictions. Le patio ne suffisait pas à son activité. Elle grimpait jusque sur la terrasse, tendait ses cordes, les soutenait à l'aide de perches de mûrier, redescendait brasser des nuages de mousse.

Ce jour-là ma mère m'expédiait à l'école avec, pour vêtement, une simple chemise sous ma djellaba. Le déjeuner était sacrifié. Je devais me contenter d'un quartier de pain enduit de beurre rance, accompagné de trois olives. Notre chambre même perdait son visage habituel. Les matelas gisaient là, sans couvertures, les coussins n'avaient plus d'enveloppes et la fenêtre semblait nue sans son rideau semé de fleurettes rouges.

La soirée était consacrée au pliage des vêtements. Ma mère prenait une chemise toute froissée et sentant le soleil, la déployait sur ses genoux, la regardait par transparence, la pliait, les manches à l'intérieur, avec application, presque avec gravité. Parfois, elle faisait une reprise. Elle n'aimait guère la couture et moi-même, je préférais la voir tirer sur ses cardes ou tourner son rouet. L'aiguille, instrument particulièrement citadin, représentait à mes yeux un symbole de mollesse. Il était de tradition dans notre famille que le métier féminin noble par excellence consistât à travailler la laine. Manier l'aiguille équivalait presque à un reniement. Nous étions Fassis par accident, mais nous restions fidèles à nos origines montagnardes de seigneurs paysans. Ma mère ne manquait jamais d'évoquer ces origines lors des querelles avec les voisines. Elle osa même soutenir devant Rahma que nous étions d'authentiques descendants du Prophète.

- Il existe, dit-elle, des papiers pour le prouver, des papiers gardés précieusement par l'imam de la mosquée de notre petite ville. Qui es-tu, toi, femme d'un fabricant de charrues, sans extraction, pour oser mettre ton linge, plein de poux, près du mien fraîchement lavé ? Je sais ce que tu es, une mendiante d'entre les mendiantes, une domestique d'entre les domestiques, une va-nu-pieds, crottée et pouilleuse, une lécheuse de plats qui ne mange jamais à sa faim. Et ton mari ! Parle-moi de cet être difforme, à la barbe rongée de mites, qui sent l'écurie et brait comme un âne ! Que dis-tu ? En parler à ton mari ? Est-ce que moi, je crains ton mari ? Qu'il vienne ! Je lui montrerai de quoi peut être capable une femme de noble origine. Quant à toi, arrête tes piaillements et ramasse tes hardes. Toutes les voisines témoigneront en ma faveur. Tu m'as provoquée. Je ne suis pas une petite fille pour me laisser insulter par une femme de ton espèce.

De notre fenêtre du deuxième étage, pâle d'angoisse et de peur, je suivais la scène, alors que ma mémoire d'enfant enregistrait les phrases violentes.

Le soir, tout abruti de sommeil, j'entendis mon père monter l'escalier. Il entra selon son habitude, se dirigea vers son matelas posé à même le sol. Ma mère prépara le souper, posa la table ronde, le plat de ragoût et le pain. On sentait qu'elle boudait.

Mon père se mit à manger sans poser de questions. Ma mère boudait toujours. Puis elle éleva brusquement la voix et dit :

- Cela ne te fait rien à toi, qu'on nous traîne dans boue, qu'on nous insulte, qu'on insulte nos nobles origines, nos ancêtres qui faisaient trembler les tribus ! Cela ne te fait rien que les gens de basse extraction tentent de souiller, par des paroles inconvenantes, notre famille qui compte parmi ses morts des hommes courageux, des chefs, des saints et des savants ! Toujours silencieux, mon père continuait à manger.

Ma mère recommença :

- Oui, tout cela ne te fait rien. Que ta femme subisse tous les affronts, ton appétit n'en est pas affecté et tu manges comme à l'ordinaire. Moi, j'ai tellement de peine sur le cœur que je ne mangerai plus jamais de ma vie. Ma mère, se cachant le visage dans ses deux mains, poussa un long sanglot et se mit à pleurer à chaudes larmes. Elle gémissait, se lamentait, se donnait de grandes claques sur les cuisses, chantait sur un air monotone et combien triste tous les malheurs qui l'avaient frappée. Elle énumérait les insultes qu'elle avait reçues, les épithètes dont on l'avait gratifiée, recommençait intarissablement le panégyrique de ses ancêtres qui, par la même occasion, se trouvaient offensés. Mon père, rassasié, but une gorgée d'eau, s'essuya la bouche, tira à lui un coussin pour s'accouder et demanda :
- Avec qui t'es-tu encore disputée ?

La phrase eut sur ma mère un effet magique. Elle cessa de pleurer, releva la tête et, avec une explosion de fureur, s'adressa à mon père :

- Mais avec la gueuse du premier étage, la femme du fabricant de charrues ! Cette dégoûtante créature a souillé mon linge propre avec ses guenilles qui sentent l'étable. Elle ne se lave jamais d'ordinaire, elle garde ses vêtements trois mois, mais pour provoquer une querelle, elle choisit le lundi, mon jour de lessive, pour sortir ses haillons. Tu connais ma patience, je cherche toujours à aplanir les difficultés, je ne me départis jamais de ma courtoisie coutumière ; je tiens cela de ma famille, nous sommes tous polis. Les gens qui nous provoquent par des paroles grossières perdent leur temps. Nous savons conserver notre calme et garder notre dignité. Il a fallu cette pouilleuse ...
La voix de Rahma troua la nuit.

- Pouilleuse ! Moi ! Entendez-vous, peuple des Musulmans ?

La journée ne lui a pas suffi, les hommes sont maintenant dans la maison et pourront témoigner devant Dieu qui de nous deux a dépassé les limites des convenances.
Ce qui se passa après ne peut être décrit par des mots. Ce furent d'abord des cris aigus et prolongés, des vociférations, des sons sans suite et sans signification. Chacune des antagonistes, penchée hors de sa fenêtre, gesticulait dans le vide, crachait des injures que personne ne comprenait, s'arrachait les cheveux. Possédées du démon de la danse, elles faisaient d'étranges contorsions. Voisins et voisines sortirent de leurs chambres et mêlèrent leurs cris aux cris des furies. Les hommes, de leurs voix graves, les exhortaient au calme, insistaient pour qu'elles maudissent solennellement Satan, mais ces sages conseils les excitaient davantage. Le bruit devint intolérable. C'était une tempête, un tremblement de terre, le déchaînement des forces obscures, l'écroulement du monde. Je n'en pouvais plus. Mes oreilles étaient au supplice, mon cœur dans ma poitrine heurtait avec force les parois de sa cage. Les sanglots m'étouffèrent et j'écroulai aux pieds de ma mère, sans connaissance.

Chapitre II

Le MARDI, jour néfaste pour les élèves du Msid, me laisse dans la bouche un goût d'amertume. Tous les mardis sont pour moi couleur de cendre.

Il faisait froid, ma nuit avait été peuplée de cauchemars. Des femmes échevelées menaçaient de me crever les yeux, m'envoyaient au visage les pires injures. Parfois, l'une d'elles me balançait à travers la fenêtre et je m'enfonçais lourdement dans le vide. Je criai. Une main, combien douce, se posa sur mon front. Le matin, je me rendis au Msid selon mon habitude. Le fqih avait son regard de tous les mardis. Se yeux n'étaient perméables à aucune pitié. Je décrochai ma planchette et me mis à ânonner les deux ou trois versets qui y étaient écrits.

A six ans, j'avais déjà conscience de l'hostilité du monde et de ma fragilité. Je connaissais la peur, je connaissais la souffrance de la chair au contact de la baguette de cognassier. Mon petit corps tremblait dans ses vêtements trop minces. J'appréhendais le soir consacré aux révisions. Je devais, selon la coutume, réciter les quelques chapitres du Coran que j'avais appris depuis mon entrée à l'école.

A l'heure du déjeuner, le maître me fit signe de partir. J'accrochai ma planchette. J'enfilai mes babouches qui m'attendaient à la porte du Msid et je traversai la rue. Ma mère me reçut assez froidement. Elle souffrait d'une terrible migraine. Pour enrayer le mal, elle avait les tempes garnies de rondelles de papier copieusement enduites de colle de farine. Le déjeuner fut improvisé et la bouilloire sur son brasero entama timidement sa chanson. Lalla Aïcha, une ancienne voisine, vint nous rendre visite. Ma mère la reçut en se plaignant de ses maux tant physiques que moraux. Elle affectait une voix faible de convalescente, s'étendait sur les souffrances de telle partie de son corps, serrait violemment des deux mains sa tête empaquetée dans un foulard. Lalla Aïcha lui prodigua toutes sortes de conseils, lui indiqua un fqih dans un quartier éloigné, dont les talismans faisaient miracle. Je me tenais timide et silencieux dans mon coin. La visiteuse remarqua la pâleur de mon visage.

- Qu'a-t-il ton fils ? demanda-t-elle.

Et ma mère de répondre :

- Les yeux du monde sont si mauvais, le regard des envieux a éteint l'éclat de ce visage qui évoquait un bouquet de roses. Te souviens-tu de ses joues qui suaient le carmin ? et de ses yeux aux longs cils, noirs comme les ailes du corbeau ? Dieu est mon mandataire, sa vengeance sera terrible.

- Je peux te donner un conseil; dit Lalla Aïcha : montons tous les trois cet après-midi à Sidi Ali Boughaleb. Cet enfant ne pourra pas supporter le Msid; si tu lui faisais boire de l'eau du sanctuaire, il retrouverait sa gaîté et sa force. Ma mère hésitait encore. Pour la convaincre Lalla Aïcha parla longuement de ses douleurs de jointures, de ses jambes qui ne lui obéissaient plus, de ses mains lourdes comme du plomb, des difficultés qu'elle éprouvait à se retourner dans son lit et des nuits blanches qu'elle avait passées à gémir comme Job sur son grabat. Grâce à Sidi Ali Boughaleb, patron des médecins et des barbiers, ses douleurs ont disparu.

- Lalla Zoubida, c'est Dieu qui m'envoie pour te secourir, t'indiquer la voie de la guérison, je vous aime, toi et ton fils, je ne retrouverai jamais le goût ni de la nourriture, ni de la boisson si je vous abandonne à vos souffrances. Ma mère promit de visiter Sidi Ali Boughaleb et de m'emmener cet après-midi même. Lalla Aïcha soupira de satisfaction. Les deux femmes restèrent à bavarder encore longtemps. Ma mère monta sur la terrasse, redescendit avec une brassée de plantes aromatiques qu'elle cultivait dans des pots ébréchés et de vieilles marmites d'émail. Elle parfuma son thé de verveine et de sauge, proposa à

Lalla Aïcha une petite branche d'absinthe à mettre dans son verre. Elle refusa poliment, déclara que ce thé était déjà un véritable printemps. Je mis dans mon verre toutes sortes de plantes aromatiques. Je les laissai longtemps macérer. Mon thé devint amer, mais je savais que cette boisson soulageait mes fréquentes coliques. Ma mère se leva pour se préparer. Elle changea de chemise et de mansouria, chercha au fond du coffre une vieille ceinture brodée d'un vert passé, trouva un morceau de cotonnade blanche qui lui servait de voile, se drapa dignement dans son haïk fraîchement lavé.

C'était, en vérité, un grand jour. J'eus droit à ma djellaba blanche et je dus quitter celle de tous les jours, une djellaba grise, d'un gris indéfinissable, constellée de taches d'encre et de ronds de graisse. Lalla Aïcha éprouva toutes sortes de difficultés à s'arracher du matelas où elle gisait.

J'ai gardé un vif souvenir de cette femme, plus large que haute, avec une tête qui reposait directement sur le tronc, des bras courts qui s'agitaient constamment. Son visage lisse et rond m'inspirait un certain dégoût. Je n'aimais pas qu'elle m'embrassât. Quand elle venait chez nous, ma mère m'obligeait à lui baiser la main parce qu'elle était chérifa, fille du Prophète, parce qu'elle avait connu la fortune et qu'elle était restée digne malgré les revers du sort. Une relation comme Lalla Aïcha flattait l'orgueil de ma mère.

Enfin, tout le monde s'engagea dans l'escalier. Nous nous trouvâmes bientôt dans la rue. Les deux femmes marchaient à tout petits pas, se penchant parfois l'une sur l'autre pour se communiquer leurs impressions dans un chuchotement. A la maison, elles faisaient trembler les murs en racontant les moindres futilités, tellement leurs cordes vocales étaient à toute épreuve ; elles devenaient, dans la rue, aphones et gentiment minaudières. Parfois je les devançais, mais elles me rattrapaient tous les trois pas pour me prodiguer des conseils de prudence et des recommandations. Je ne devais pas me frotter aux murs : les murs étaient si sales et j'avais ma superbe djellaba blanche, je devais me moucher souvent avec le beau mouchoir brodé pendu à mon cou, je devais de même m'écarter des ânes, ne jamais être derrière eux car ils pouvaient ruer et jamais devant car ils prenaient un malin plaisir à mordre les petits enfants.

- Donne-moi la main, me disait ma mère.

Et cinq pas après :

- Va devant, tu as la main toute moite. Je reprenais ma liberté mais pour un temps très court. Lalla Aïcha se proposait de me guider dans la cohue. Elle marchait lentement et tenait beaucoup de volume. Un embouteillage ne tardait pas à se former. Les passants nous lançaient toutes sortes de remarques déplaisantes mais finissaient par se porter à notre secours. Des bras inconnus me soulevaient du sol, me faisaient passer par-dessus les têtes et je me trouvais finalement dans un espace libre. J'attendais un bon moment avant de voir surgir de la foule les deux haïks immaculés. La scène se renouvela plusieurs fois durant ce voyage. Nous traversâmes des rues sans nom ni visage particuliers. J'étais attentif aux conseils

de mes deux guides, je m'appliquais à me garer des ânes, butais inévitablement dans les genoux des passants. Chaque fois que j'évitais un obstacle, il s'en présentait un autre. Nous arrivâmes enfin au cimetière qui s'étend aux abords de Sidi Ali Boughaleb. J'esquissai un timide pas d'allégresse.

Les tombes couvertes de soucis rougeoyaient au soleil. Ça et là des marchands trônaient derrière leurs pyramides d'oranges. On entendait les coups de tambourin d'un chanteur populaire et la clochette du marchand d'eau. Sur la petite place, des campagnards vendaient du bois pour la lessive, des braseros de terre cuite, des plats pour cuire les galettes. Les éventaires des marchands de sucreries attiraient mon regard. On y voyait exposés des coqs et des poussins en sucre jaune ornementé de filets roses, des théières transparentes, de minuscules babouches et des soufflets. Ces objets magnifiques me rappelaient ma Boîte à Merveilles. Mon père m'en avait bien offert quelquefois, mais, avant d'arriver à la maison, s'émiettaient ou devenaient simplement gris et poussiéreux, indignes de figurer parmi mes trésors. Ils étaient beaux, là, au soleil, dans le bourdonnement de la foule.

Le toit de tuiles vertes qui couvre le mausolée se dressait dans un tendre azur où batifolaient de nuages blancs et roses aux formes capricieuses. Sur les marches de l'entrée principale, des femmes, assises à même le sol, devisaient entre elles, mâchaient sous leur voile de la gomme parfumée, interpellaient leurs enfants qui jouaient dans la poussière. Elles se serrèrent pour nous laisser un étroit passage.

Nous nous trouvâmes bientôt dans une cour qui me parut immense. Au centre trônaient quatre vaisseaux en terre cuite remplis d'eau. Ma mère trouva un gobelet et me fit boire. Elle se versa un peu de liquide dans le creux de la main, me passa les doigts sur le visage, les yeux, les jointures des mains et sur les chevilles. Tout en procédant à ce rituel, elle marmonnait de vagues prières, des invocations, me recommandait de rester tranquille, rappelait à Lalla Aïcha telle ou telle péripétie de notre promenade. Je subissais tout cela avec ma patience coutumière. Je me tortillais le cou pour regarder une armée de chats qui se livraient à une folle sarabande à l'intérieur de ce temple étrange. Au delà de cette cour s'ouvrait la Zaouia. De chaque côté d'une pièce carrée où se dressait le catafalque du Saint, deux portes conduisaient aux chambres des pèlerins. Des gens venus de loin, pour se débarrasser de leurs maux, vivaient là avec leurs enfants, attendant la guérison.

En arrivant devant le catafalque, Lalla Aïcha et mère se mirent à appeler à grands cris le saint à leur secours. L'une ignorant les paroles de l'autre, chacune lui exposait ses petites misères, frappait du plat de la main le bois du catafalque, gémissait, suppliait, vitupérait contre ses ennemis. Les voix montaient, les mains frappaient le bois du catafalque avec plus d'énergie et de passion. Un délire sacré, s'était emparé des deux femmes. Elles énuméraient leurs maux, exposaient leurs faiblesses, demandaient protection, réclamaient vengeance, avouaient impuretés, proclamaient la miséricorde de Dieu et la puissance de Sidi Ali Boughaleb, en appelaient à sa pitié. Épuisées par leur ferveur, elles s'arrêtèrent enfin. La gardienne du mausolée vint les complimenter sur leur piété et joindre ses prières aux leurs.
- Vos vœux seront exaucés et vos désirs comblés, dit-elle pour conclure. Dieu est généreux, il soulage les souffrances et panse toutes les blessures. Sa bonté s'étend à toutes les créatures. N'est-ce pas un signe de Sa Bonté de nous avoir envoyé des Prophètes pour détourner de la voie du mal et nous indiquer le chemin du Paradis ? C'est un effet de sa générosité nous avoir révélé par l'intermédiaire de Notre- Seigneur Mohammed (le salut et la paix soient sur lui) sa Parole très vénérée qui nous enseigne les vertus capitales : la charité, l'amour des parents, le bienfait envers toutes les créatures. Ceux qui ont pratiqué ces vertus dans toute leur intégrité deviennent les Amis de Dieu et intercèdent en notre faveur. Sidi Ali Boughaleb figure parmi les plus dignes. Il aimait tous les êtres et affectionnait en particulier les chats. Nous en avons actuellement plus de cinquante. On nous les amène malades, galeux et efflanqués. Peu de temps suffit pour qu'ils retrouvent la santé et la joie. Pour plaire au Saint, nous devons les nourrir et les soigner.
Ma mère fouillait dans ses vêtements. Elle ne tarda pas à sortir un mouchoir avec un gros nœud. Lentement, elle le dénoua en s'aidant plusieurs fois de ses incisives. Lalla Aicha lui chuchota à l'oreille une phrase mystérieuse, ma mère hocha la tête et offrit à la Moqadma deux pièces d'un franc accompagnées de cette explication :

- Voici pour moi et pour la chérifa qui m'accompagne.

La gardienne ouvrit ses deux mains, reçut le don et entama une longue oraison. Des femmes arrivèrent de l'extérieur et se joignirent à notre petit groupe pour bénéficier de ce moment de grâce, pour profiter de cette rosée spirituelle qui rafraîchit les cœurs.

Lentement, je me glissai hors de cet essaim de femmes pour aller caresser un gros matou étalé de tout son long contre le mur. Il me regarda de ses yeux jaunes, ronronna et m'envoya un magistral coup de griffe. Le sang gicla. Ma main se mit à me cuire atrocement. Je poussai un cri. Ma mère se précipita, folle d'inquiétude, bousculant ses voisines, buttant dans son haïk qui traînait sur le sol.

La blessure me faisait mal et je hurlais sans discontinuer. Les femmes posaient des questions, s'apitoyaient, m'offraient une orange pour me consoler, m'appelaient leur petite rose, leur bouquet de jasmin, leur petit fromage blanc. Loin de me calmer, ce tourbillon de visages me donnait le vertige. Je sanglotais à fendre l'âme. Une main mouillée se posa sur ma figure, un torchon sécha mes larmes et l'écoulement de mon nez. Le froid de cette main calma mes pleurs, mais je ne cessai pas de hoqueter le long du chemin de retour.

Ma mère me coucha dès l'arrivée à la maison.

Mon père se levait toujours le premier. Je voyais vaguement sa silhouette dans le demi-jour danser lentement. Il s'enroulait autour des reins une corde de plusieurs coudées en poil de chèvre, qui lui servait de ceinture. Pour cela, il tournait sur lui-même, soulevait une jambe pour laisser passer la corde, soulevait l'autre alternativement, faisait des gestes larges de ses bras. Il procédait ensuite à l'arrangement de son turban, mettait sa djellaba et sortait en silence. Ma mère dormait.

Ce matin, j'entendis mon père lui chuchoter :

- Ne l'envoie pas au Msid, il semble bien fatigué. Ma mère acquiesça et se replongea dans ses couvertures. Toute la maison dormait encore.

Deux moineaux vinrent se poser sur le mur du patio, je les entendais sautiller d'un endroit à l'autre, frappant l'air de leurs courtes ailes. Ils discutaient avec passion et je comprenais leur langage. Ce fut un dialogue passionné : ils affirmèrent ceci avec conviction :

- J'aime les figues sèches.

- Pourquoi aimes-tu les figues sèches ?

- Tout le monde aime les figues sèches.

- Oui ! Oui ! Oui !

- Tout le monde aime les figues sèches.

Les figues sèches ! Les figues sèches ! Les figues sèches !

Les ailes froufroutèrent, les deux moineaux partirent continuer leur conversation sur d'autres toits. Je comprenais le langage des oiseaux et de bien d'autres bêtes encore, mais ils ne le savaient pas et s'enfuyaient à mon approche. J'en éprouvais beaucoup de peine.

Des seaux entrechoqués cliquetèrent dans le patio. La chouafa se levait la première et c'était tant mieux ! Les ombres de la nuit s'attardaient encore à cette heure autour de la fontaine et du puits, dans les lieux d'aisances et dans l'immense débarras où chaque locataire à tour de rôle procédait à sa toilette.

La chouafa connaissait les paroles efficaces qui rendaient ces ombres inoffensives. Chaque jeudi soir, elle brûlait des aromates, aspergeait les coins de lait ou d'eaux odoriférantes, prononçait de longues incantations.

Une porte claqua. Zineb, la fille de Rahma, se mit à geindre. Sa mère la gratifia d'une gifle sonore et la noya sous un flot d'injures.

- A ton âge ! N'as-tu pas honte de mouiller ton lit presque chaque nuit ? Je devrais te lâcher dans une étable, au lieu de te préparer chaque soir, ton matelas.

La chouafa l'interrompit :

- Que ta matinée soit heureuse, Rahma !

- Que ta journée soit ensoleillée, Lalla!

- Comment te sens-tu ce matin ?

- Je remercie le Seigneur, il m'a infligé une terrible punition le jour où il m'a donné cette pisseuse de mauvais augure. Je le remercie pour ses dons innombrables, je le remercie dans la joie comme dans l'affliction.

- Éloigné soit de toi tout sujet de chagrin. Prends patience ! Cette enfant guérira, elle sera ta consolation dans ce monde de misères,

- Dieu t'entende, Lalla ! Qu'il répande sans mesure ses bénédictions sur toi, sur ceux qui te sont chers. Ma mère remua dans son lit, toussa, soupira, finit par se mettre sur son séant. Elle se leva et ouvrit la fenêtre. La lumière m'éclaboussa les yeux et me fit mal. J'entendis s'ouvrir les volets de Fatma Bziouya. D'une voix ensommeillée, ma mère déroula son chapelet de salutations d'usage qu'elle adressait chaque matin à sa voisine d'en face. Celle-ci lui souhaita une heureuse journée avec les formules habituelles. Aucune n'écoutait les propos de l'autre. Chacun récitait son boniment sur un air monotone sans ardeur et sans enthousiasme. Elles posaient des questions mais connaissaient d'avance les réponses. Depuis trois ans que nous habitions ensemble, elles avaient répété les mêmes phrases chaque matin. Parfois elles modifiaient un mot, faisaient allusion à quelque récent événement, mais de telles circonstances étaient fort rares.

Invariablement, ma mère demandait :

- Comment te sens-tu ce matin ? Ta tête ne te fait-elle pas trop souffrir ? Ton sommeil a-t-il été paisible ? Elle concluait :

- La santé est chose capitale, ma sœur ! Rien ne peut la remplacer.

Ce jour-là elle ajouta :

- Mon garçon n'est pas bien aujourd'hui. Dieu éloigne de toi et de ceux qui te sont chers le mal, et crève les yeux à ceux qui nous envient.

La voix de la chouafa monta du rez-de-chaussée :

- Lalla Zoubida ! Que ta matinée soit bénie ! Dieu éloigne de toi tout motif de peine et te conserve, toi et les tiens, en excellente santé !

Ma mère répondit :

- Que ta journée soit lumineuse et pleine de bénédictions ! Comment te sens-tu ce matin ? Dieu veillera sur ton bonheur et sur celui de tous ceux qui te sont proches.

La chouafa enchaîna :

- Ne t'inquiète pas pour ton fils, les amis de Dieu veillent sur sa santé. Il a des protecteurs dans le monde visible et dans le monde invisible. Je sais qu'il est chéri des puissances bénéfiques. Quand il sera

homme, il sera un sabre parmi les sabres, un guerrier invulnérable, une ruche au miel recherché pour sa saveur et son parfum.

- Lalla, dit ma mère toute remuée, le miel et le beurre coulent de ta bouche et l'odeur du Paradis parfume ton haleine.

Et ma mère, extatique, les yeux au ciel, ajouta :

- Seigneur, qui m'écoutes du haut des cieux, répands tes trésors inépuisables, ô toi maître de tous les trésors, sur cette femme de bien; qu'elle soit vénérée comme elle le mérite dans ce monde et qu'elle bénéficie de tes largesses dans l'Autre. Que sa vie soit couronnée par l'accomplissement du pèlerinage aux Lieux qui nous sont chers, à nous tes esclaves auxquels tu as révélé la Vérité par l'intermédiaire de ton Prophète (le salut soit sur lui, sur ses compagnons et ses proches, le salut et la Paix !) Amine ! O Dieu de l'Univers !

- Amine ! Répondirent en écho toutes les femmes. Pendant ce cérémonial, je m'étais levé et mis en djellaba. Mes oreilles bourdonnaient un peu, mais je ne me sentais nullement plus fatigué que d'habitude. La perspective de rester à la maison toute la journée, loin du fqih et de sa baguette de cognassier, me rendait tout heureux. Nous étions mercredi, le jour suivant était ordinairement jour de congé et le vendredi l'école n'ouvrait qu'après la prière de midi. J'avais devant moi deux jours et demi, deux jours et demi à vivre comme un prince. Ma mère m'aida à faire mes ablutions et s'affaira, dans le réduit qui lui servait de cuisine, à activer son feu. Toute la maison retentissait du bruit des soufflets. Il faisait un éclatant soleil. Bientôt la table fut mise. Il y avait des œufs frits à l'huile d'olive et du pain frais. Nous nous mîmes à manger. Allal, le mari de Fatma Bziouya, jardinier de son état, fit entendre sa voix à l'entrée de la maison.

- N'y a-t-il personne ? Puis-je passer ? Rahma répondit :

- Il n'y a personne. Passe !

Son pas retentit dans l'escalier. Nous finissions de manger quand sa femme entra dans notre chambre. Elle tenait une assiette de faïence où reposaient deux beignets sfenj. J'en étais particulièrement friand. Ma mère se leva pour recevoir la visiteuse. Le visage ennuyé, la bouche pincée, elle débita les formules qu'exige la politesse en de telles occasions.

- Fatma ! Pourquoi t'es-tu dérangée ? Je ne peux accepter ! Nous avons, louange à Dieu, amplement de quoi nous rassasier ! Deux beignets ! C'est beaucoup trop ! Par Dieu je ne puis accepter. Notre voisine essayait de vaincre cette résistance. Elle prenait la main de ma mère et protestait avec chaleur.

- Tu ne peux pas me faire un tel affront. Donne à Sidi Mohammed; qu'Allah lui donne la santé! Tu ne peux pas refuser, c'est si peu de chose !

Enfin, ma mère remercia.

- Dieu te comblera de ses bienfaits, et te fera goûter des nourritures du Paradis qu'il réserve à ses élus.

- Dieu ouvrira pour nous toutes les portes de ses trésors.

Fatma alla rejoindre son mari et ma mère poussa de mon côté l'assiette avec les deux beignets.

- Mange-les, toi qui les aimes, me dit-elle; mon estomac ne supporte pas les beignets.

Je me régalai.

Un apprenti de mon père, que tout le monde appelait Driss le teigneux, frappa à la porte d'entrée. Il demanda un couffin pour faire notre marché. Ma mère lui recommanda à haute voix de choisir une viande sans trop d'os, et des fèves vertes bien tendres. La situation de mon père était assez

prospère. Nous pouvions nous permettre de manger de la viande trois à quatre fois par semaine. Papa, d'origine montagnarde comme ma mère, après avoir quitté son village situé à une cinquantaine de kilomètres de la grande ville, avait au début éprouvé des difficultés à gagner sa vie et celle de sa jeune épouse. Dans son pays, on était pillard et paysan. A Fès, il fallait pour vivre exercer quelque industrie citadine ou monter un petit commerce. Dans notre famille, vendre et acheter a toujours été considéré comme le métier le plus vil. Mon père se souvint avoir été à un moment de sa jeunesse dans l'atelier de l'un de ses oncles maternels, tisserand de couvertures. Il s'acheta donc un minimum de matériel, loua un coin dans un atelier et s'installa tisserand. II faisait honnêtement son travail, améliorait de jour en jour sa production. Bientôt, ses articles furent très disputés et le ménage jouit d'un certain confort. Mon père avait un vieil ouvrier avec lui sur le métier; Driss le teigneux garnissait les canettes et faisait les commissions. Driss venait deux fois par jour à la maison : le matin acheter les provisions et au milieu du jour chercher le déjeuner de son patron. Mon père mangeait à l'atelier. Il venait seulement le soir après la dernière prière. Le vendredi faisait exception. Ce jour-là mon père était à son métier jusqu'à midi environ ; il payait ses employés, allait à la Mosquée pour la grande prière et nous déjeunions en famille. Driss revint chargé de son lourd panier. Ma mère en fit l'inventaire. Le teigneux n'avait rien oublié. La viande avait bon aspect et le vert des cosses de fèves faisait saliver abondamment. Le couffin contenait outre de l'ail, du persil et quantité de petits paquets d'épices. Nous avions de l'huile, du charbon et de la farine pour tout le mois. Quand ma mère parlait de « l'œil des envieux », elle pensait sûrement à ces richesses. Les voisines moins fortunées nous jalousaient un peu. Elles n'ignoraient d'ailleurs aucun détail de notre vie domestique. Ma mère, de son côté, connaissait les difficultés de tout le monde, l'état des finances de chaque ménage, les dettes qu'il contractait, ses dépenses de chaque jour et la qualité de son ordinaire. Les fèves furent versées dans un large panier en sparterie en forme de plat.

- Tu m'aideras à les écosser, me dit maman. J'acquiesçai et me mis aussitôt à l'ouvrage. Je fus vite dégoûté de ce travail. J'allai risquer un œil dans chambre de Bziouya. Elle roulait du couscous. Dans un coin, s'amoncelaient divers légumes : navets, carottes, courge rouge et oignons. Notre voisine m'aimait beaucoup. Elle laissa un moment son couscous pour fouiller dans un panier. Elle me tendit, avec un large sourire, un radis d'un rouge de rubis long d'un empan. Je lui fis un sourire pour la remercier et plantai mes dents dans la chair rose de cette friandise. Le goût en était si fort que les larmes me sortirent des yeux. Je ne dis rien, je partis à reculons, grimpai les marches qui conduisaient sur la terrasse et jetai par-dessus le mur qui nous séparait d'une autre maison, le beau radis. Le soleil était clair et chaud. Un chat blanc et noir reposait sur le mur et suivait mes mouvements de ses yeux à demi fermés. Je ne m'en approchai point. Le coup de griffe du matou pensionnaire de Sidi Ali Boughaleb m'avait appris à me méfier des chats qui ronronnent au soleil. Ma mère s'inquiétait déjà de mon absence, elle m'appelait à la cantonade. Je m'engageai dans l'escalier pour redescendre. Quelqu'un montait pieds nus. Les pas mous et le froufrou des vêtements se rapprochaient. Apparut Rahma. Ma mère ne lui parlait plus depuis leur dispute. Les deux femmes évitaient de se rencontrer, moi, je ne savais pas s'il fallait lui sourire ou me sauver. Je me plaquai contre le mur et attendis que les événements décidassent pour moi. En arrivant à ma hauteur, Rahma s'arrêta, me caressa la joue et me glissa un objet dans la main un objet lisse et froid, mais dont le toucher me plongea dans un bain de délice.

- C'est pour toi, me murmura notre voisine.

Je ne répondis rien et courus rejoindre ma mère qui s'impatientait.

L'objet était toujours dans le creux de ma main et dégageait une fraîcheur d'eau de source. Installé dans un coin de la pièce, j'osai enfin le regarder. C'était un gros cabochon de verre à facettes taillé en diamant, un bijou fabuleux et barbare, provenant à n'en pas douter de quelque palais souterrain où demeurent les puissances de l'Invisible. Était-ce un message de ces lointains royaumes ? Était-ce un talisman ? Était-ce une pierre maudite qui m'était remise par notre ennemie pour attirer sur la colère des démons ? Que m'importait la colère de tous les démons de la terre !

Je tenais dans mes mains un objet d'une richesse insoupçonnable.

Il prendra place dans ma Boîte à Merveilles et je saurai découvrir toutes ses vertus. Ma mère me trouva dans mon coin. Elle me jeta un regard négligent et dit :

- Encore un bout de verre ! Fais attention de ne pas te blesser.

Chapitre III

Ces deux jours et demi de repos passèrent très vite. Le vendredi après déjeuner, je me retrouvai à l'école, hurlant les versets coraniques et scandant les mots sur ma planchette à coups de poings.

Une mèche de cheveux ornait le côté droit de ma tête. Elle tournoyait aux quatre vents pendant que j'apprenais frénétiquement ma leçon. Mes doigts me faisaient mal à force de cogner sur ma planchette de bois. Chaque élève se livrait à ce jeu avec passion. Le maître somnolait, sa longue baguette à la main. Le bruit, les coups répétés sur les planchettes m'enivraient. J'avais chaud aux joues. Mes tempes bourdonnaient. Une tache de soleil d'un jaune anémique traînait encore sur le mur d'en face. Le maître se réveilla, distribua quelques coups de baguette et se rendormit.

La tache de soleil diminuait.

Les cris des enfants s'étaient transformés en torrent, en cataracte de rafale.

La tache de soleil disparut.

Le maître ouvrit les yeux, bâilla, distingua au milieu de toutes ces voix, celle qui déformait une phrase vénérée, rectifia le mot défectueux et chercha une position confortable pour reprendre son somme. Mais il remarqua que le soleil avait disparu. Il se frotta les yeux, son visage s'éclaira et la baguette nous fit signe de nous rapprocher. Le bruit cessa brusquement. Installés tous contre l'estrade du fqih, nous chantâmes la première sourate du Coran. Les plus petits comme les plus grands la connaissaient. Nous ne quittions jamais l'école le soir sans la chanter. Le vendredi nous la faisions suivre de quelques vers de Bnou Achir consacrés au rituel des ablutions et d'une ou deux prières pour implorer la miséricorde de Dieu en faveur de nos parents et de nos maîtres morts et vivants.

Nous étions heureux quand commençaient ces litanies. Elles signifiaient la fin de nos souffrances, le retour à la maison, la course dans les ruelles humides. Enfin, le maître nous libéra un par un. Avant de partir nous nous dirigions vers l'estrade pour le saluer une dernière fois et lui baiser la main.

Chacun prit ses babouches de dessus une étagère placée à l'entrée de la salle d'école et s'en alla. Il faisait déjà sombre quand j'arrivai à la maison.

En attendant le retour de mon père, je mangeai un morceau de pain sec, sortis ma Boîte à Merveilles et me plongeai dans la contemplation de mes richesses. Le cabochon de verre me fascinait toujours; je ne cessais de le toucher, de le regarder par transparence, de le serrer avec tendresse contre ma joue.

Ma mère alluma une énorme bougie fichée dans un chandelier de cuivre.

Ce soir, la chambre de Fatma Bziouya brillait d'un éclat inaccoutumé. Ma mère s'en aperçut. Sans quitter sa place, elle interpella notre voisine :

- Fatma ! Tu célèbres un mariage ? Pourquoi fais-tu brûler plusieurs bougies ? …Que dis-tu ? Une lampe ! Attends, j'arrive.

Ma mère se leva, se dirigea vers la pièce d'en face. Je la suivis.

Oh ! Merveille ! Au centre du mur, une lampe à pétrole était accrochée. Une flamme blanche et paisible dansait imperceptiblement dans un verre en forme de clarinette. Une glace, placée derrière, intensifiait la lumière. Nous étions, ma mère et moi, complètement éblouis. Ma mère dit enfin :

- Ta lampe éclaire bien. Mais n'y a-t-il pas de danger d'explosion ? Des risques d'incendie ? On dit aussi que le pétrole sent très mauvais.

Bziouya risqua timidement :

- Je ne crois pas qu'il y ait de danger. Plusieurs personnes du quartier se servent maintenant de ces lampes. Elles en paraissent très satisfaites. Vous devriez en acheter une, la chambre paraît plus accueillante et plus gaie.
- Oui, répondit ma mère en allongeant les lèvres, une lampe, certes, éclaire mieux qu'une bougie mais elle est moins jolie qu'un chandelier de cuivre.

Ma curiosité tomba. Elle me prit la main, me ramena chez nous. Elle ne dit plus rien jusqu'à l'arrivée de papa. Elle prépara le dîner comme à l'ordinaire, disposa la petite table ronde, rassembla à portée de sa main les accessoires pour le thé.

Lorsque mon père franchit le seuil de la chambre, je me précipitai pour l'accueillir. Sa face devint rayonnante. Il se baissa, me saisit sous les aisselles et me souleva à la hauteur de son visage.

- II devient lourd, cet infidèle! C'est bientôt un homme!

- Non, lui dis-je, je serai un homme quand j'aurai une belle barbe. A la saison des pastèques, j'ai u me frotter les joues avec leur jus, aucun poil ne me pousse.

- Essaie encore la saison prochaine, me dit mon père, peut- être obtiendras-tu quelque résultat? Tu auras alors une belle barbe noire.

- Toi, papa, tu as deux poils blancs à ta barbe. Je vois que tu vieillis.

- Non, me dit mon père, non, c'est une simple envie. Il vaut mieux avoir une goutte de lait dans ses poils de barbe qu'une figue ou une grappe de raisin le bout du nez.

Cette remarque provoqua chez moi de grands éclats de rire.

Le dîner était délicieux, un mets que je préférais entre tous : des pieds de mouton aux pois chiches. Nous mangeâmes copieusement. La table débarrassée, ma mère nous servit du thé à la menthe et parla des menus événements de la journée. Mon père sirotait son thé et répondait rarement. La lumière baissa une seconde, ma mère moucha la bougie avec une paire de ciseaux rouillés. Elle en profita pour déclarer que les bougies devenaient de moindre qualité, qu'il en fallait une tous les trois jours et que la pièce paraissait lugubre avec toutes ces ombres qui s'amassaient dans les angles.

- Tous les gens « bien» s'éclairent au pétrole, dit-elle pour conclure.

Ces propos laissaient mon père dans une indifférence totale. Mes yeux brillaient de curiosité. J'attendais son verdict. J'admirais intérieurement l'habileté de ma mère. Je fus déçu. Sans commentaire, mon père se prépara pour dormir. Je gagnai mon lit. Je rêvai cette nuit d'une belle flamme blanche que je réussis à tenir prisonnière dans mon cabochon de verre taillé en diamant. Le lendemain, à mon retour du Msid, pour le déjeuner, je sautai de joie et de surprise lorsque je découvris, accrochée au mur de notre chambre, bien au centre, une lampe à pétrole identique à celle de notre voisine.

Le matin, Driss le teigneux, en venant chercher 1e couffin pour les provisions, l'avait tendue à ma mère. Il avait fait emplette en outre d'une bouteille de pétrole et d'un entonnoir.

La chouafa qu'on appelait « tante Kanza » monta admirer notre nouvelle acquisition, nous souhaita toutes sortes de prospérités. Ma mère rayonnait de bonheur. Elle devait trouver la vie digne d'être vécue et le monde peuplé d'êtres d'une infinie bonté. Elle chantonnait, gourmandait avec tendresse un chat efflanqué, étranger à la maison, riait pour un rien. Chez ma mère, de telles joies étaient souvent très proches des larmes. L'occasion ne tarda pas ce jour-là à se présenter ; elle put comme elle le disait « soulager son cœur ».

Rahma, la femme du fabricant de charrues, qui était sortie ce matin accompagnée de sa fille Zineb, dans l'intention de se rendre au quartier Kalklyine pour assister à un baptême, revint tout en pleurs. Elle se mit à se lamenter depuis l'entrée de la maison, à s'administrer des claques sonores sur les joues.

- Malheur! Malheur à moi! Je suis la plus misérable des mères ; je ne pourrai jamais survivre à cette douleur. Personne ne pourra soulager ma peine.

Les questions fusaient de toutes les fenêtres. Les femmes avaient interrompu leur besogne. Elles la suppliaient de les mettre au courant de la nature de cette catastrophe qui l'avait frappée. Ma mère oublia que Rahma n'était qu'une pouilleuse, une mendiante d'entre les mendiantes. Tout émue, elle se précipita au premier étage en criant:
- Ma sœur! Ma pauvre sœur! Que t'est-il arrivé?

- Nous pouvons peut-être te venir-en aide. Cesse de pleurer, tu nous déchires le cœur. Toutes les femmes entourèrent Rahma la malheureuse. Elle réussit enfin à les renseigner: Zineb avait disparu, perdue dans la foule. En vain, sa mère avait essayé de la retrouver dans les petites rues latérales, Zineb s'était volatilisée, le sol l'avait engloutie et il n'en restait pas la moindre trace. La nouvelle de cette disparition se propagea instantanément dans le quartier. Des femmes inconnues traversèrent les terrasses pour venir prendre part à la douleur de Rahma et l'exhorter à la patience. Tout le monde se mit à pleurer bruyamment. Chacune des assistantes gémissait, se lamentait, se rappelait les moments particulièrement pénibles de sa vie, s'attendrissait sur son propre sort. Je m'étais mêlé au groupe des pleureuses et j'éclatai en sanglots. Personne ne s'occupait de moi. Je n'aimais pas Zineb, sa disparition me réjouissait plutôt, je pleurais pour bien d'autres raisons. D'abord, je pleurais pour faire comme tout le monde, il me semblait que la bienséance l'exigeait; je pleurais aussi parce que ma mère pleurait et parce que Rahma, qui m'avait fait cadeau d'un beau cabochon de verre, avait du chagrin ; mais la raison profonde peut-être, c'était celle que je donnai à ma mère lorsqu'elle s'arrêta, épuisée. Toutes les femmes s'arrêtèrent, s'essuyèrent le visage, qui avec un mouchoir, qui avec le bas de sa chemise. Je continuais à pousser des cris prolongés. Elles essayèrent de me consoler. Ma mère me dit:

- Arrête! Sidi Mohammed, on retrouvera Zineb, arrête ! Tu vas te faire mal aux yeux avec toutes ces larmes. Hoquetant, je lui répondis:

- Cela m'est égal qu'on ne retrouve pas Zineb, je pleure parce que j'ai faim!

Ma mère me saisit par le poignet et m'entraîna, courroucée.

Je déjeunai tout seul et je partis à l'école. L'après-midi se passa pour moi comme les autres après-midi: je vociférai les versets sacrés, tapai sur ma planchette. Le soir, après avoir récité ma leçon, je repris le chemin de la maison. Je m'attendais à la trouver sens dessus dessous. Il n'en était rien. Silencieuses, les femmes soufflaient leur feu, remuaient leurs ragoûts, écrasaient dans des mortiers de cuivre leurs épices. Je n'osai pas interroger ma mère sur les aventures de Zineb. Mon père arriva, comme de coutume, après la prière de l'Aacha. Le repas se déroula simplement, mais à l'heure du thé, maman parla des événements de la journée. Elle commença:

- Cette pauvre Rahma a passé une journée dans les affres de l'angoisse. Nous avons toutes été bouleversées.

- Que s'est-il passé? demanda mon père.

Ma mère reprit:

- Tu connais Allal le fournier qui demeure à Kalklyine ? Si, si, tu dois le connaître. Il est marié à Khadija, la sœur de notre voisine Rahma. Il y a un an, ils sont venus passer une semaine ici chez leurs parents ; ce sont des gens honnêtes, pieux et bien élevés. Mariés depuis trois ans ils désiraient vivement avoir un enfant. La pauvre Khadija a consulté les guérisseurs, les fqihs, les sorciers et les chouafas sans résultat. Il y a un an, ils sont allés en pèlerinage à Sidi Ali Bou Serghine. Khadija se baigna dans la source, promit au saint de sacrifier un agneau si Dieu exauçait son vœu. Elle a eu son bébé. Depuis six jours, la joie du ménage est à son comble. Demain on procédera au sacrifice du Nom. Mon père osa faire remarquer qu'il ne voyait pas dans cet événement motif à angoisse. Mais ma mère l'interrompit et déclara qu'il était incapable d'écouter jusqu'au bout un récit.

- Attends ! Attends ! dit-elle, je commence à peine, tu m'interromps tout le temps.

Rahma était donc invitée au baptême et à la cérémonie du Nom. Son mari lui acheta une belle robe parsemée de fleurs multicolores. Elle sortit son foulard de mariage, le beau foulard rouge à décor d'oiseaux, habilla de neuf sa fille Zineb et elles partirent de bonne heure ce matin. Elles passèrent par Mechchatine, Seffarine, El Ouadine ...

- Tu ne vas pas citer toutes les rues de Fès, dit simplement mon père.

Je pouffai de rire. Des yeux sévères se fixèrent un moment sur moi et ma mère reprit:

- Elles arrivèrent à Rsif. La foule barrait le chemin. Un marchand vendait des poissons frais, un franc soixante-quinze le *Rtal*, (à Joutyia, les poissons se vendent deux francs vingt-cinq). Les gens se battaient pour se faire servir. Rahma et sa fille furent prises dans les remous de cette cohue. Une fois à l'air libre, Rahma rajusta son haïk et constata la disparition de Zineb ! Elle appela, cria, ameuta la foule. Le marchand cessa son trafic, les gens vinrent au secours de la mère affligée, mais la fille restait introuvable.

Rahma revint tout en larmes, nous la consolâmes de notre mieux. Allal le jardinier se dépêcha de prévenir le mari de Rahma. Deux crieurs publics parcoururent la ville en tous sens, donnèrent le signalement de la fille, promettant une récompense à celui qui la ramènerait à ses parents.

Pendant ce temps, nous, faibles femmes, nous ne pouvions que pleurer, offrir notre compassion à la malheureuse mère.

J'avais le cœur gros. Fatma Bziouya et moi nous partîmes à Moulay Idriss. Dans de pareilles circonstances, il faut frapper à la porte de Dieu et de ses Saints. Cette porte cède toujours devant les affligés. Une vieille femme surprit notre douleur, elle nous en demanda le motif. Nous la mîmes au courant du triste événement. Elle nous prit par la main et nous emmena à Dar Kitoun, la maison des Idrissides, lieu d'asile de toutes les abandonnées. Là, nous trouvâmes Zineb. La *moqqadama* l'avait recueillie et nourrie pour l'amour du Créateur. Elle eut un rial de récompense et nous la remerciâmes pour ses bons soins. Rahma retrouva toute sa gaieté lorsque sa fille lui fut rendue.

- Louange à Dieu! termina mon père. Prépare le lit de cet enfant, ajouta-t-il. Il tombe de sommeil.

Sous mes couvertures, les yeux ouverts, j'imaginais dans une douce somnolence la maison des Idrissides. Je me représentais une vaste demeure aux mosaïques fanées, bourdonnante comme une ruche de voix de femmes en instance de répudiation, de jeunes filles malheureuses et d'enfants perdus.

Moi aussi, j'étais perdu dans une ville déserte, je cherchais en vain un lieu d'asile. Je sentis ma solitude devenir lourde à m'étouffer. Je poussai un cri. Une parole douce vint de loin apaiser ma fièvre et je tombai dans le noir, rassuré, détendu, le souffle calme.

Le jeudi suivant, Rahma pour remercier Dieu de lui avoir rendu sa fille, organisa un repas pour les pauvres. Toutes les femmes de la maison lui prêtèrent leur concours. Lalla kanza, la *chouafa*, aidée de Fatouma la plus dévouée et la plus fidèle de ses disciples, lavèrent le rez-de-chaussée à grande eau, étendirent par terre des nattes et des tapis usés. Fatma Bziouya, Rahma et ma mère s'agitèrent autour des marmites et des couscoussiers. Elles cuisinaient en plein air sur la terrasse, sur des feux de bois. L'une d'elles les ravitaillait en eau, une autre épluchait les légumes et la troisième, armée d'une louche en bois gigantesque, tournait les sauces qui bouillonnaient dans leur récipients de cuivre.

Zineb et moi, abandonnés à notre fantaisie, nous courions d'une chambre à l'autre, montions en soufflant les escaliers, recevions des nuages de fumée dans les yeux, accompagnés de réprimandes, redescendions nous réfugier sur le palier, ne sachant que faire de notre liberté. Nous attendions avec impatience, l'heure du déjeuner et l'arrivée des mendiants.

Lorsque les grands plats de céramique que Rahma avait loués furent garnis de couscous copieusement arrosé de bouillon, surmonté d'une pyramide de viande et de légumes, Driss El Aouad partit à Moulay Idriss et à la maison des aveugles de la rue Riad Jeha, pour chercher ses hôtes. Bientôt nous entendîmes dans le couloir d'entrée, un brouhaha scandé de coups de canne et d'éclats de voix. Driss entra le premier dans le patio. Il fut suivi d'un aveugle à la barbe blanche guidé par un garçonnet d'une dizaine d'années. Ensuite, un flot de mendiants hommes et femmes se déversa dans la cour. Le premier vieillard exerçait sur cette foule en loques une véritable royauté. Tous lui obéissaient. Ils manifestaient beaucoup d'égards pour ce patriarche.

J'avais donc, sous les yeux, le chef des mendiants au milieu de son clan.

Tout le monde s'assit sur les nattes et sur les tapis usés. Avant que le repas ne leur fût servi, ils entonnèrent un psaume où il était question de félicités qui attendent les croyants au cœur généreux, ceux-là qui nourrissent les affamés, honorent l'hôte de Dieu. Le poème se termina par des invocations, afin d'attirer la bénédiction sur notre demeure et sur tous ses habitants. Hommes, femmes et enfants joignirent les mains, les paumes ouvertes vers le ciel. Ils récitèrent la première sourate du Coran. Je la connaissais bien cette sourate et je la récitais avec ferveur:

Louange à Dieu

Maître des mondes.

Nous passâmes nos mais sur nos visages. Le couscous parut. Autour des plats posés à même les nattes, les mendiants s'installèrent pour manger. Des bols de terre cuite, décorés au goudron, circulaient plein d'eau. Les mendiants mangeaient et buvaient avec dignité, sans hâte, sans agitation. Rassasiés, ils se léchèrent soigneusement les doigts, s'essuyèrent avec des torchons mis à leur disposition.

Au signal de leur chef, ils commencèrent la psalmodie d'un chapitre du livre Saint. Les murs de notre maison qui avaient souvent renvoyé le bruit des crotales et des *gangas* chers à la *chouafa* vibraient, sanctifiés par les versets sacrés. Le chapitre choisi était particulièrement long. Il fut chanté sur un rythme plein de majesté. Les aveugles dans leur haillons, clamant avec conviction la parole de Dieu, revêtaient une noblesse et une grandeur qui frappaient l'imagination.

Après une dernière invocation prononcée par le patriarche des aveugles et ponctuée du mot *amine* par le chœur des assistants, l'assemblée se leva, les cannes sonnèrent sur nos mosaïques éteintes.

Les mendiants s'en allèrent, multipliant les remerciements, les formules de bénédiction.

Rahma, radieuse, invita les voisines et quelques femmes venues des maisons mitoyennes, les rassembla dans sa chambre, leur servi un excellent ragoût de viande au cardons, un couscous au pois chiches, des salades d'orange au sucre et à la cannelle. Maman prépara le thé à la menthe. Toutes jacassaient, riaient très fort, se taquinaient mutuellement, poussaient des you-you.

Avant de se réunir pour le repas, ma mère et les autres voisines avaient changé de robe. Elles tirèrent de leurs coffres des *caftans* aux couleurs chatoyantes, des *dfinas* ornées de fleurs et pour se coiffer de riches foulards de soie. La fête dura jusqu'au coucher du soleil. Elle se termina sur la terrasse avec d'autres you-you, d'autres vœux et la promesse de se voir.

Pendant tout ce temps personne ne s'était occupé de moi. J'avais mangé avec Zineb dans un petit plat qui m'était personnel et dont mon père m'avait fait cadeau, la veille de la fête du mouton. Nous avions réussi à avoir du thé que nous avions transvasé dans une théière de fer-blanc, jouet de Zineb et pour finir nous nous étions battus.

La nuit, la maison retomba dans le silence. Je me sentis. Je sortis ma Boîte, la vidai sur un coin de matelas, regardai un à un mes objets. Ce soir, ils ne me parlaient pas. Ils gisaient inertes, maussades, un peu hostiles. Ils avaient perdu leur pouvoir magique et devenaient méfiants, secrets. Je les remis dans leur boîte. Une fois le couvercle rabattu, ils se réveillèrent dans le noir pour se livrer à mon insu à des jeux fastueux et délicats. Ils ne savaient pas dans leur ignorance que les parois de ma Boîte à Merveilles ne pouvaient résister à ma contemplation. Mon innocent cabochon de verre grandit, se dilata, atteignit des proportions d'un palais de rêve, s'orna d'étoffes précieuses. Les clous, les boutons de porcelaine, les épingles et les perles changés en princesses, en esclaves, en jouvenceaux, pénétrèrent dans ce palais, jouèrent de douces mélodies, se nourrirent de mets raffinés, organisèrent des séances d'escarpolette, volèrent dans les arbres pour en croquer les fruits, disparurent dans le ciel sur l'aile du vent en quête d'aventure.

J'ouvris la Boîte avec d'infinies précautions afin de jouir plus intensément du spectacle. L'enchantement disparut, ce trouvai simplement un cabochon de verre, des boutons et des clous sans âme et sans mystère. Cette constatation fut cruelle. J'éclatai en sanglots. Ma mère survint, parla de fatigue, m'emmena dormir.

Chapitre IV

Dans les premiers jours du printemps, ma mère et moi, nous allâmes rendre visite à Lalla Aïcha. Nous étions invités à passer la journée. Quelques jours auparavant, ma mère prépara des gâteaux de semoule fine, des petits pains à l'anis et au sucre, du sellou, farine grillée mélangée de beurre et de diverses épices.

Nous emportâmes toutes ces douceurs. Nous quittâmes la maison le matin; Driss le teigneux vint nous trouver chez l'amie de ma mère chargé de son couffin à provisions et d'un poulet de fort bonne apparence. Driss apporta aussi un pain de sucre, un paquet de thé et une brassée de menthe.

Lalla Aïcha protesta, reprocha à ma mère ces folles dépenses. Elle s'attendait à notre visite; elle avait fait son marché en conséquence.

Lalla Aïcha habitait dans l'impasse de Zankat Hajjama une maison avec une porte basse. Cette maison rappelait, par certains côtés, Lalla Aïcha elle-même. Toutes les deux avaient connu des temps meilleurs, toutes les deux en gardaient une attitude guindée, une distinction désuète.

Lalla Aïcha occupait deux pièces de petites dimensions, au deuxième étage. Un balcon donnant sur le patio, garni d'une balustrade en fer forgé, conduisait à la pièce principale. L'autre chambre s'ouvrait directement sur l'escalier et servait surtout à entreposer les provisions d'hiver. Lalla Aïcha y faisait aussi sa cuisine. La grande pièce avait deux fenêtres, l'une s'ouvrait sur le patio de la maison, l'autre sur les terrasses des maisons voisines et sur les toits d'une petite mosquée de quartier. Cette chambre, deux fois plus longue que large, était d'une propreté méticuleuse. Des cretonnes à grands ramages couvraient les matelas, d'énormes coussins brodés au petit point, enveloppés dans une légère soierie transparente, s'amoncelaient ça et là. Le mur s'ornait de grandes étagères peintes, garnies de bols de faïence européenne, d'assiettes décorées de roses dodues, de verres en forme de gobelets. Une pendule en bois foncé, riche en sculpture, clochetons et pendentifs, occupait sur le mur la place d'honneur. Le sol était couvert d'une natte de jonc. Par-dessus la natte, se déployait une carpette aux couleurs vives.

Cet ensemble baignait dans une atmosphère d'aisance, de quiétude. Ce n'était certes pas le grand luxe mais le confort, un nid douillet à l'abri du vent.

Dès notre arrivée, Lalla Aïcha nous servit des gâteaux et du thé à la menthe. Elle parla ensuite de ses douleurs de jointures qui la taquinaient de nouveau, d'une rage de dents qui l'avait rendue folle la semaine dernière, de son manque d'appétit. Elle posa mille questions à ma mère qui répondait avec complaisance, s'attardait sur un détail, se lançait dans une longue digression, mimait une scène. Nos voisins firent naturellement les frais de la fête. Ma mère en parlait sans méchanceté mais avec une assez grande liberté de langage. Elle comparait le mari de Rahma à un âne qui aurait trop mangé de son, celui de Fatma Bziouya à un rat inquiet. Mon père qu'elle appelait « l'Homme» n'échappait pas à ses coups de griffes. Sa haute taille, sa force, son silence devenaient motifs à caricature. Moi j'aimais mon père. Je le trouvais très beau. La peau blanche légèrement dorée, la barbe noire, les lèvres rouge corail, les yeux profonds et sereins, tout en lui me plaisait. Mon père, il est vrai, parlait peu et priait beaucoup, mais ma mère parlait trop et ne priait pas assez. Elle était certes plus amusante, plus gaie. Ses yeux mobiles reflétaient une âme d'enfant. Malgré son teint d'ivoire, sa bouche généreuse, son nez court et bien fait, elle ne se piquait d'aucune coquetterie. Elle s'ingéniait à paraître plus vieille que son âge. A vingt-deux ans, elle se comportait comme une matrone mûrie par l'expérience.

Lalla Aicha nous parla à son tour des gens de sa maison. Elle clamait leurs multiples mérites, une telle modeste et jolie, telle autre propre, économe et bonne cuisinière, telle autre pieuse et digne; à l'entendre, toutes rivalisaient de sainteté avec les anges du Paradis. Mais elle baissa la voix pour chuchoter à ma mère au creux de l'oreille sa véritable pensée. Elle termina par ces termes:

- Dieu m'a bénie lorsqu'il m'inspira l'idée d'habiter cette maison où toutes les femmes vivent comme des sœurs.

Des voix montèrent du rez-de-chaussée, sortirent de toutes les chambres pour remercier Lalla Aïcha de ses bonnes paroles. En chœur Lalla Aïcha et ma mère distribuèrent généreusement de nouveaux compliments.

Les enfants de la maison vinrent m'inviter à jouer. Ils formaient un petit groupe de quatre garçons et de trois filles. Je n'ai jamais su leurs noms. L'aînée, une fillette de neuf ans, me prit sous sa protection. Nous grimpâmes sur la terrasse. Avec de vieilles couvertures et des peaux de mouton, nous eûmes vite fait d'organiser un salon de réception.

Une boîte de conserves rouillée posée sur trois cailloux joua le rôle de samovar, d'autres cailloux posés sur un disque de papier faisaient office de verres à thé. Nous sirotâmes gravement un thé mythique mais combien délicieux, mangeâmes des gâteaux imaginaires, distribuâmes des compliments à l'aînée des filles, notre hôtesse.

Ensuite, nous décidâmes de jouer à la mariée. La plus petite des filles fut choisie pour figurer la mariée. L'aînée se contenta du personnage de la negafa, une de ces femmes expertes dans l'organisation de telles cérémonies. Elle descendit chercher un bout de foulard, du rouge pour les joues, de l'antimoine finement pulvérisé pour noircir les yeux. La mariée fut installée sur un coussin. Dans un vacarme de you-you et de chants improvisés, la negafa procéda selon l'usage au maquillage et à l'habillement de la jeune fiancée. Elle l'affubla d'une couverture en guise de robe, la coiffa, l'orna de papiers ajourés, simulant grossièrement des bijoux, s'éloigna pour admirer son ouvrage.

L'un des garçons, mû par un instinct de méchanceté, ramassa une poignée de terre et la jeta à la figure de notre mariée. Le drame se déchaîna. La mariée et ses invités se mirent à hurler, à se battre, à courir dans tous les sens, le visage barbouillé de larmes et de morve. Je hurlais comme tout le monde sans savoir pourquoi. J'essayais de me dégager des bras de la grande fille qui déployait de vains efforts pour me calmer.

Une des femmes monta, distribua des taloches et des insultes, traita de démons innocents et coupables et me descendit sous son bras comme un paquet pour me remettre à ma mère.

J'essuyai encore des reproches injustes. Ma mère me menaça de ne plus jamais m'emmener nulle part.

Ma mère et son amie se remirent à parler de Rahma, la femme du fabricant de charrues, de Fatma Bziouya et de tante Kanza la voyante.

Ma mère racontait sa réconciliation avec sa voisine du premier étage, l'escapade de Zineb, le repas offert aux pauvres. Elle faisait l'éloge de Rahma. Elle regrettait son moment de mauvaise humeur qui avait provoqué la dispute. Rahma devenait une charmante jeune femme, si serviable! Si honnête !...

- Et puis, dit ma mère, elle est si jolie! Toujours souriante, toujours vive. Son mari peut remercier Dieu de lui avoir fait présent d'une brune si délicieuse. N'aimes-tu pas cette peau halée au grain si fin, ces grands yeux qui rient? N'est-ce pas qu'elle possède une jolie bouche aux lèvres fermes, un peu boudeuses ?

Lalla Aïcha approuvait, opinait du chef, soupirait de contentement.

Mais ma mère enchaînait déjà :

- Fatma, ma voisine d'en face, n'a pas été, non plus oubliée par le Créateur. De jolis yeux noyés de douceur!

Des sourcils d'une courbe parfaite ! Un teint ambré ! Mais je n'aime pas le tatouage de son menton.

- Elle a, en outre, l'agrément de sa jeunesse, ajouta l'amie. Immobile dans mon coin, j'écoutais. Je m'étonnais d'entendre ma mère rendre justice à la beauté de nos deux voisines. Cette beauté je la sentais, mais je ne pouvais la traduire par des formules concrètes. J'étais reconnaissant à ma mère d'exprimer avec des termes précis, ce qui flottait dans mon imagination sous forme d'images vagues, confuses, inachevées.

Pour tante Kanza, les deux femmes se contentèrent de hocher la tête d'un air entendu. Tante Kanza, la chouafa, appartenait pour moi à une autre race. Elle était royale. Les chacals se sentaient chacals auprès de cette lionne. Étrange est la beauté des reines ! Non pas des reines d'un royaume éphémère que divisent la faim, la concupiscence et l'avidité, mais des reines vierges qui portent dans leurs flancs un dieu d'équité.

Ses grands yeux, dans sa face de parchemin délicat, fascinaient ses clientes et imposaient le respect à celles qui ne l'aimaient pas. A vrai dire j'en avais vaguement peur. Je l'associais dans mes rêves aux puissances obscures, aux maîtres de l'Invisible avec lesquels elle entretenait un commerce familier. Je croyais qu'elle disposait de pouvoirs illimités et je considérais comme un privilège d'habiter sous le même toit qu'une personne aussi considérable.

Moulay Larbi, le mari de Lalla Aicha, arriva inopinément. On l'entendit dire à l'entrée la phrase consacrée :

- N'y a-t-il personne? Puis-je passer?

Trois voix de femmes lui répondirent à la fois :

- Passe! Passe! Passe!

Son pas résonna dans l'escalier.

Il pénétra directement dans la petite pièce. Il était prévenu de notre visite et il ne lui était pas permis de voir ma mère. Sa femme se dépêcha de le rejoindre. Un murmure confus, entrecoupé de silences, bourdonna dans la petite pièce. Il dura longtemps. Nous étions assis, immobiles, maman et moi. Nous ne savions pas comment nous occuper. Je racontai à ma mère nos jeux sur la terrasse et la raison du drame qui s'ensuivit. Elle m'écouta distraitement, me répondit par des phrases vagues, des conseils d'ordre général sur la façon de se tenir en société.

Elle se leva pour regarder par la fenêtre, rencontra les yeux d'une voisine penchée elle aussi sur la, balustrade: contemplant le patio vide. Les deux femmes se saluèrent, parlèrent du printemps dont les débuts étaient toujours fatigants. L'inconnue en profita pour évoquer le. Souvenir d'une nzaha, une partie de plein air à laquelle elle avait participé. Il y avait de cela des années. La campagne parée comme un bouquet sentait le miel. Les oiseaux se répondaient d'un buisson à une branche. Les femmes couraient pieds nus dans l'herbe, barbotaient dans le ruisseau, chantaient des cantilènes à ravir le cœur. Au milieu de l'après-midi, un orage, d'une rare violence, s'abattit sur la nature. En hâte, tapis et couvertures furent ramassés. Chacun se charge; d'une partie des bagages : plats vides, accessoires pour le thé, gargoulettes pour l'eau fraîche. Deux hommes et cinq femmes, tous parents, composaient l'équipe. La pluie fut accueillie par les uns comme une bénédiction, par les autres comme une catastrophe.

- Nous étions dans un triste état, à notre retour. Mes belles robes avaient souffert de la boue. J'avais un caftan en drap abricot comme on n'en fait plus à notre époque. Par-dessus, je portais une tunique brodée de fleurs mauves et …

Lalla Aïcha vint nous retrouver, le visage bouleverse. Elle fit signe à ma mère de la suivre dans le coin le plus sombre de la chambre. Je restai à la fenêtre. La femme qui racontait son meilleur souvenir, demeura

un moment à attendre le retour de ma mère. Ne la voyant pas revenir et me jugeant trop jeune pour apprécier la somptuosité de ses vêtements, elle laissa sa phrase inachevée, soupira, leva les yeux au Ciel pour le prendre à témoin de l'incompréhension du genre humain, rentra sa tête, disparut dans l'ombre veloutée de ses appartements.

Ma mère discutait à demi voix avec son Amie. Je n'osai pas m'en approcher. J'entendis le mot « pacha » plusieurs fois au cours de leur mystérieux dialogue. Ce mot m'impressionnait, me mettait mal à l'aise. Le pacha? N'était-il par ce personnage cruel qui faisait bastonner les gens au gré de sa fantaisie ? Les mettait dans un cachot noir avec un pain d'orge et une cruche d'eau? Les laissait dévorer par les rats ? Le mot « pacha » faisait trembler les petites gens. Il s'associait dans leur esprit à des ennuis sans nombre, à des douleurs bruyantes, à des cris et à. des lamentations. Ils s'endettaient pour payer les sbires du pacha, essuyaient toutes sortes de vexations au prétoire et voyaient souvent ce qu'ils estimaient leurs droits, devenir par une opération du Malin, des charges contre eux. Toutes ces considérations ne les empêchaient pas de se chercher querelle pour des futilités. Ils couraient devant le « pacha » pour lui exposer leurs petites misères. Ils repartaient de là souvent mécontents, ayant essuyé quelques rebuffades.

Lalla Aïcha se mit à pleurer silencieusement. Elle se cachait le visage dans la manche de sa robe et reniflait. Ma mère se fit rendre, lui entoura les épaules de son bras, lui parla comme elle aurait parlé à une petite fille.

La scène m'amusait. Lalla Aïcha, plus âgée que ma mère, se laissait consoler, devenait la petite sœur dans les bras de son aînée. J'avais envie de rire, mais je savais que cela ne se faisait pas. Le ridicule de la situation m'obligea à fuir dans l'escalier pour ne pas me montrer incorrect. J'eus souhaité rencontrer la jeune inconnue qui savait si bien jouer la negafa. Nous aurions vécu ensemble quelque aventure extravagante, dans un pays enchanté. Hélas! Déjà, j'étais voué à la solitude. Je m'assis sur le haut d'une marche et je chantonnai sur un air improvisé des paroles dépourvues de sens :

Le pacha!

Mangea Lalla Aïcha

O Nuit! 0 Nuit!

O mon œil !

Pleure dans la solitude.

Du fond de la chambre, ma mère m'interpella. Elle me demanda si j'avais l'intention de braire pendant longtemps encore. Je me tus, m'adossai au mur et ne tardai pas à m'endormir.

J'entendis quelqu'un me réveiller. Une main impitoyable me traîna dans la chambre de Lalla Aïcha où la table était mise. Je tombais de sommeil. Ma mère me força à manger, mais je ne pouvais rien avaler. Le poulet aux carottes avait un goût de paille. Je fis une énorme tache de graisse sur ma djellaba et Je subis de sévères remontrances. Enfin, on m'abandonna sur un matelas où je pus ronfler tout à loisir.

Quand je me réveillai, le soleil avait disparu, les bougies clignotaient, créaient sur les murs des ombres fantastiques.

Mon père vint nous chercher. Je descendis l'escalier, butant à chaque marche. Les rues étaient mal éclairées. Mon père s'était muni d'une lanterne en fer-blanc gracieusement ajourée et ornée de verres de couleur. Des silhouettes surgissaient du noir, prenaient forme humaine, disparaissaient un instant après, derrière nous, avalées par la nuit. Je ne reconnaissais aucune rue. J'entendais résonner des pas dans le lointain. Us se rapprochaient, se dissolvaient. Un chien aboya. Une dispute de chats éclata au faîte d'une terrasse. Les deux ennemis se défiaient, clamaient chacun sa bravoure et son courage, crachaient des bouffées de colère. Leurs cris s'éloignèrent. Seuls, nos pas, le froufrou de nos vêtements, nos souffles pressés

animaient cette ville morte.

Nous arrivâmes chez nous. Ma mère me coucha. Je m'anéantis dans le sommeil.

Le lendemain vendredi, mon père rentra déjeuner selon sa coutume. Il portait une djellaba de laine boutonnée d'une éblouissante blancheur et un turban neuf, tout raide d'apprêt.

Le repas fut servi par ma mère. Le menu était particulièrement soigné. Nous mangeâmes du mouton aux artichauts sauvages, du couscous au sucre et à la cannelle et pour finir une délicieuse salade d'oranges à l'huile d'olive.

Nous sirotâmes de nombreux verres de thé à la menthe. Au centre du plateau, deux roses d'Ispahan s'épanouissaient dans une Vieille tasse de porcelaine.

Ma mère soupira. Elle s'adressa à mon père:

- Le sort se montre parfois bien cruel. Pauvres et riches, bons et méchants sont à la merci de ses revers. J'ai bien du chagrin ! Je pense à Lalla Aïcha et mon cœur saigne. Je n'ai pas voulu t'ennuyer hier soir avec les tristes événements qui se sont déroulés dans la journée.

Mon père prêta une oreille attentive. Elle poursuivit :

- Moulay Larbi, le mari de Lalla Aïcha, s'est disputé avec son associé, un certain Abdelkader fils de je ne sais qui. ..

Elle leva les yeux au plafond pour invoquer :

- Dieu écarte de notre chemin, de celui de nos enfants et les enfants de nos enfants, tous les fils du péché qui se présentent le sourire aux lèvres et la poitrine pleine de ténèbres. Sois notre protecteur et notre mandataire : Amine ! Cet Abdelkader, ce fils de l'adultère, ce disciple de Satan ne possédait pas une chemise propre quand. Moulay Larbi le prit comme ouvrier dans son atelier à Mechatine. Il le traita avec bienveillance, lui prêta de l'argent, le reçut souvent à déjeuner ou à dîner. Abdelkader se montrait poli et même obséquieux. Il chantait les mérites de Moulay Larbi, louait sa générosité, son bon caractère et la noblesse de ses sentiments. Tous les deux travaillaient beaucoup. Les babouches brodées jouissent auprès des femmes de Fès d'un grand succès. La production de Moulay

Larbi et de son ouvrier avait bonne réputation. Abdelkader songea à se marier .Moulay Larbi l'encouragea dans cette voie et Lalla Aïcha lui trouva une jeune fille digne d'éloges. Les mariages coûtent toujours très cher. Malgré ses nuits de veille, Abdelkader n'avait pas su économiser. Il se trouva assez gêné lorsqu'il fallut une dot à sa fiancée. Il eut recours à son patron. Moulay Larbi réussit à assembler quatre-vingts rials. Il les lui versa sans méfiance. Il commit la faute de lui avancer cet argent sans établir de papier de reconnaissance de dette. Pour permettre à Abdelkader de gagner davantage, il l'associa à son affaire.

- Sais-tu comment ce fils du péché l'a remercié de ses bienfaits?

Mon père ne savait pas.

Ma mère ne lui laissa d'ailleurs pas le temps de répondre. Elle continua en ces termes :

- Non! Tu ne pourras jamais le deviner! Les gens qui n'ont pas de pudeur, les va-nu-pieds de mauvaise foi, ceux-là qui offensent Dieu et son Envoyé par leurs agissements malhonnêtes auront à rendre compte de leurs mauvaises actions le jour de la Balance. Abdelkader a nié, il n'a pas simplement nié, il a même prétendu avoir versé la moitié du capital de l'affaire de Moulay Larbi pour l'achat du matériel, des cuirs et du fil d'or. Le Pacha ne pouvait pas connaître tous les détails de cette histoire. Il n'a accepté aucune des versions des deux adversaires. Un garde du pacha a été chargé de mener l'enquête, mais il s'est contenté de discuter avec les plaideurs. Il leur a réclamé une somme fabuleuse pour le temps qu'il avait perdu,

dit-il, à les réconcilier. Ils se sont exécutés. L'affaire a été portée devant le prévôt des marchands. Il les a fait de nouveau accompagner par un de ses gardes qui leur a demandé de lui exposer les faits, mais ils ont refusé. « Seuls les experts de la Corporation peuvent comprendre l'objet du litige », dirent-ils. Les experts ont été réunis. Ils ont discuté jusqu'au soir. Finalement, ils se sont prononcés en faveur d'Abdelkader. Quelle époque ! Il n'y a plus de justice! Ce n'est point de leur faute à ces juges, me diras-t-il. Il est difficile de connaître les tenants et les aboutissants d'une telle affaire. Qu'a-t-on à juger les affaires dont on ne connaît pas toutes les données? Je sais, le monde est ainsi fait, il faut des juges et des escrocs pour leur donner du travail. Ce sont toujours les honnêtes gens qui sont sacrifiés.

Mon père intervint :

- Pas toujours! Parfois les juges commettent des erreurs.

Même juges, ils n'en sont pas moins hommes c'est-à-dire soumis à l'erreur. Dieu seul ne se trompe jamais.

- Il n'y a de puissance qu'en Lui, l'Unique, qui n'a point d'associé, dit ma mère, et elle ajouta :

- Enfin tout cela nous a bouleversées. Lalla Aicha a pleuré, le soir, elle souffrait de violents maux de tête.

Un silence suivit cette conclusion.

J'entendais les grains du chapelet qu'égrenaient les longs doigts de mon père. Rahma tapait sur son pain pour savoir s'il était levé. Zineb jouait avec le chat, un chat noir, maladif, que la famille avait adopté pour satisfaire un caprice de leur fille. J'écoutais ce qu'elle lui racontait. Il y était question de le nourrir de miel et de beurre, de gâteaux fourrés, d'amandes et de cuisses de poulets ; le grand bébé aurait un burnous de velours et porterait des turbans de soie.

Grande niaise! Depuis quand les chats raffolent-ils de miel ? Un chat avec un turban de soie serait la chose la plus ridicule du monde. Une fille aussi bête que Zineb ne peut rien trouver d'amusant dans sa pauvre cervelle. Elle ne savait pas jouer, à mon avis. Elle était donc particulièrement pauvre et méprisable. Moi, j'avais des trésors cachés dans ma Boîte à Merveilles. J'étais seul à les connaître. Je pouvais m'évader de ce monde de contrainte encombré de pachas, de prévôts des marchands, et de gardes vénaux et me réfugier dans mon royaume où tout était harmonie, chants et musique. J'avais pour compagnons des héros et des princes équitables. Pour entendre raconter leurs nouveaux exploits, je me promettais d'aller écouter Abdallah, l'épicier. Je n'avais d'ailleurs jamais vu Abdallah, mais il tenait une place importante dans mon univers. Toutes les histoires merveilleuses que j'avais eu l'occasion d'entendre, je les lui attribuais. Pourtant Abdallah avait existé. Mon père, qui ne parlait pas souvent, consacra une soirée entière à entretenir ma mère d'Abdallah et de ses histoires. Le récit de mon père excita mon imagination, il m'obséda durant toute mon enfance.

C'était l'hiver, le vent faisait claquer la porte de la terrasse et sifflait dans l'escalier. J'avais la tête posée sur les genoux de mon père. J'écoutais. Il parlait lentement, de sa voix grave.

Voici son récit:

« Abdallah connaît nombre d'histoires. Celles qu'il raconte sont rarement amusantes. Elles se terminent brusquement, sans recherche d'effets, sans conclusion apparente.

« Abdallah ressemble étrangement à ses histoires. Il y a de la poésie et du mystère en lui. Il tient boutique à Haffarine, dans cette ruelle si fraîche en été et si peu fréquentée en toute saison.

« Abdallah vend toutes sortes d'objets poussiéreux, défraîchis, pendus de guingois à des étagères non moins poussiéreuses, non moins défraîchies. Il a peu de clients, mais beaucoup d'amis. Du matin au soir, Abdallah balance son chasse-mouches, assis en tailleur sur une peau de mouton rongée de mites.

« Il y a très longtemps qu'il s'est installé dans le quartier. Son fonds de commerce consistait en deux grappes de balais de palmier nain, une dizaine de couffins de trois dimensions différentes, un paquet de ficelle et quelques boîtes en fer-blanc qu'on suppose remplies d'épices.

« Depuis, sa barbe a blanchi et les grappes de balais ont bien peu diminué de volume, il y a encore les deux tiers des couffins, quant à la ficelle et aux épices, l'occasion ne s'est point présentée de les entamer.

« Il en a raconté des histoires, Abdallah, depuis son arrivée!

Il ne répète jamais la même et semble inépuisable. Il en raconte aux enfants, aux grandes personnes, aux citadins et aux campagnards, à ceux qui le connaissent comme aux visiteurs d'un jour.

« Les histoires d'Abdallah durent parfois un quart d'heure et parfois une matinée. Il les raconte sans sourire, au rythme solennel de son chasse-mouches. Il conte sans interruption, sans boire ni se racler la gorge, sans agiter les mains, ni occuper ses doigts.

« Aucune des formules de bénédiction si chères aux conteurs arabes n'émaille son récit. Il raconte d'étranges batailles, de merveilleuses idylles, des voyages passionnants dans les pays féeriques ou simplement la dispute d'un boutiquier avec son voisin, la nuit d'un va-nu-pieds à la belle étoile, le repas d'un mendiant.

« Les uns l'aiment, les autres le détestent sans le lui dire, mais tous l'écoutent subjugués.

« Abdallah paraît détaché; ni l'amour des uns, ni la haine camouflée des autres ne le tirent de son indifférence. Les amis disent : Abdallah le sage, Abdallah le poète et même Abdallah le voyant. Ses ennemis le qualifient de menteur, d'hypocrite et parfois de sorcier. Qu'est-il donc ?

« C'est un épicier qui raconte des histoires.

« Un notable particulièrement malveillant avait demandé au chef du quartier d'aller écouter les histoires d'Abdallah parce qu'il y découvrait des allusions et des critiques dirigées contre le Maghzen bien-aimé.

« Un autre, au contraire, affirmait que le Maghzen paie cet épicier sans épices pour abrutir la population et l'empêcher de se mêler des affaires de l'Empire.

« A tout cela, Abdallah répond par des histoires. Le chef du quartier est devenu son auditeur assidu et fait grand cas de son savoir ou de ce qu'il appelle ainsi; Abdallah prétend ne rien savoir, car, dit-il, les vrais savants ne doivent pas raconter d'histoires, mais dire la vérité, la dire et l'écrire.

« Un savant ayant consacré sa vie à une œuvre d'importance prit un jour tous les feuillets de ses livres et les exposa sur le toit de la Kâaba, la maison de Dieu. Un an après, les feuillets étaient encore à leur place, sans trace de pluie, sans atteinte des agents extérieurs. L'encre s'étalait fraîche sur le papier blanc. Il n'imprima son ouvrage qu'après cette suprême épreuve. Il avait mille fois raison : rien ne peut détruire, effacer ou altérer la vérité.

Et Abdallah ajoutait :

« - Je ne suis pas un Savant, mes histoires entrent par une oreille et sortent par l'autre.

« Est-ce absolument vrai? Est-ce surtout sans exception?

Assurément non.

« Les histoires d'Abdallah subissent le sort de toutes les histoires que se transmet l'humanité à travers les âges. Ceux-ci en rient, ceux-là en pleurent; ceux-ci sont sensibles à leur forme extérieure, ceux-là savent en interpréter les signes.

« Abdallah raconte une histoire à des enfants. L'un d'eux lui dit:

« - J'en ai lu une bien plus belle dans mon livre de lecture.

« - C'est bien possible, répondit Abdallah; seulement l'histoire que tu as lue se trouve dans un livre. Tous tes camarades possèdent ce livre, et peuvent la lire. Mais celle que je t'ai racontée n'est que dans un seul livre, c'est celui-ci... Et il désigna son cœur.

« Abdallah ferme chaque soir sa boutique et part à petits pas.

Tout le monde dans le quartier ignore son domicile. Il y a bien Si Abdennebi, une mauvaise langue, qui affirme l'avoir vu entrer dans un vulgaire fondouk.

« Lahbib, au contraire, qui l'a suivi, raconte sa curieuse aventure en ces termes :

«Notre-Seigneur Abdallah est un ami de Dieu. Je l'ai suivi, que Dieu me pardonne, jusqu'à Seffah, sur l'autre rive de l'Oued Fès. Dans une impasse, s'ouvre la porte d'une zaouia de zellijs vertes. Il y entre et, au bout d'une minute, je l'y suis. Je le cherche en vain. La zaouia était déserte. J'ai poussé un long tekbir et me suis évanoui. Maintenant je n'écoute pas ce que racontent les ignorants, car moi je sais, oui, je sais que les amis de Dieu ont des demeures cachées.

« Lahbib a peut-être raison. Abdennebi, qui était présent, répondit :

«Lahbib a trop écouté les histoires d'Abdallah, son cerveau en est malade. Allah est le seul savant : les agissements d'Abdallah ne sont pas ceux d'un honnête musulman. L'avez- vous vu jamais faire sa prière? Quitte-t-il sa boutique à l'heure des repas? Respecte-t-il le vendredi? Prononce-t-il jamais une parole pieuse? C'est un corrupteur, un Satan enturbanné, un démon à barbe blanche qui vit dans le mensonge comme un pourceau dans la fange.

« Lahbib, de nature paisible d'ordinaire, rougit d'indignation.

Il s'écria:

« - Faudrait-il donc qu'il te ressemble pour mériter le nom de musulman? Tu fais tes prières, nous en sommes témoins, tu quittes ta boutique aux heures des repas; tu respectes le vendredi et tes discours sont fleuris de citations coraniques et de hadiths. Tout cela, nous en sommes témoins. Mais de ta bouche coulent souvent le venin de la médisance, les puanteurs de la calomnie, l'odeur de la mort et d'autres germes de destruction. Tu n'es même pas Satan parce qu'aucune de tes œuvres ne porte le sceau d'une certaine grandeur. Tout au plus, tu es un rat d'égout, mais qui se serait roulé dans de la bonne farine bien blanche.

Il pense que la farine le rendra pur, alors que son contact suffit à la souiller.

« Abdennebi bondit pour le frapper; Lahbib, forgeron de son métier, l'attrapa par les poignets et sans s'émouvoir continua son sermon:

« - Vois-tu, les faibles ont toujours recours à la violence. Mes bras manient le fer et ne craignent pas le feu ; aussi, je ne l'emploierai pas à écraser les blattes de ton espèce. Je ne défends pas Abdallah l'épicier, j'essaie simplement d'éclairer ton ignorance, toi, qui prétends être si savant ! Mais tu as le crâne épais et l'âme momifiée. Tu es un cadavre et je n'aime pas toucher les charognes.

« Lahbib flanqua Abdennebi contre le mur et partit. Il jeûna plus d'une semaine pour se purifier de sa colère.

« Ceci fut raconté à Abdellah. Il resta d'abord silencieux, balançant d'un mouvement solennel son chasse-mouches, puis raconta une histoire ».

Chapitre V

Je n'avais jamais vu le maître du Msid aussi souriant que ce mercredi. Pas un élève ne reçut la bastonnade. La verge de cognassier devenait un accessoire de fantaisie, un de ces objets inutiles que l'on tient pour occuper les doigts.

Je récitai ma leçon comme de coutume. Le maître me félicita :

- C'est bien, mon fils, me dit-il, tu seras, s'il plaît à Dieu, un taleb mendiant de la science. Qu'Allah t'ouvre les portes du savoir !

Avant d'aller déjeuner, le fqih nous fit signe de nous taire. Dans le silence général, il nous parla de l'Achoura, la fête du Nouvel An. Nous devions la célébrer dignement selon l'usage. Notre Msid serait illuminé à partir de minuit. Tous les élèves viendraient pour inaugurer la Nouvelle année dans la joie et dans le travail. Nous avions quinze jours pour préparer la fête.

Chacun devait apporter la contenance d'un bol d'huile d'olive pour alimenter les lampes, l'école serait blanchie à la chaux, les vieilles nattes changées et remplacées par des nattes neuves. Le fqih nous demanda de mettre nos parents au courant de ces dispositions. Il comptait sur leur générosité.

Enfin, à notre grande joie, nous eûmes congé pour le reste la journée. Quel bonheur! Je courus à la maison en faire part à ma mère. Fatma Bziouya m'apprit qu'elle était absente. Lalla Aïcha, son amie, était venue la chercher, il y avait de cela une heure environ. Ma joie se transforma en appréhension, bientôt en inquiétude. Cette sortie avait certainement une relation quelconque avec l'affaire Moulay Larbi, le mari de Lalla Aicha. Peut-être un nouveau différend l'opposait-il encore à ce démon d'Abdelkader, fils de je ne sais qui? Ne l'avait-on pas enfermé dans une sombre prison? Cela sentait le pacha, le prévôt et leurs sbires.

Ma mère avait laissé la clef sur la porte de la chambre. J'entrai. Les objets ne me reconnaissaient plus, ils m'opposaient un visage hostile. Ils s'amusèrent à m'effrayer, ils se transformaient en monstres, redevenaient objets familiers, empruntaient de nouveaux masques de bêtes d'apocalypse. Je me tenais sur un matelas, terrifié, la gorge sèche, attendant le retour de ma mère, seule personne capable de me délivrer de ces sortilèges. Je ne bougeais pas, de peur d'exciter l'animosité des êtres qui m'épiaient derrière chaque chose. Des siècles passèrent. Les pas traînants de ma mère me parvinrent du rez-de-chaussée. Je l'entendis tousser. La pièce reprit son aspect de tous les jours. Un rayon de soleil anima les mosaïques décolorées.

Ma mère, essoufflée, s'arrêta sur le palier. Je me précipitai à sa rencontre. Fatma Bziouya écaillait de petits poissons ciselés comme des bijoux. Elle reposa son couteau, se lava vaguement les mains, s'essuya à un torchon qu'elle portait en guise de tablier et sans poser de questions attendit que maman lui révélât l'objet de son absence.

Ma mère, mystérieuse, lui fit promettre la plus grande discrétion. Ensuite, elle se lança dans un long

discours chuchoté de bouche à oreille, accompagné de mimique, de larges gestes des deux bras, scandé de soupirs, illustré de hochements de tête.

Fatma écoutait de tout son corps tendu, ses yeux suivaient chaque geste, ses doigts esquissaient inconsciemment des mouvements brefs. Aux soupirs de ma mère, elle répondait par des soupirs, aux hochements de tête par des hochements de tête. Le récit s'arrêta court. Fatma, la main droite sur la joue, la main gauche sur le cœur, répétait :

- Allah ! Allah ! Allah ! Dieu! Dieu ! Dieu !

- Oui ! disait ma mère, oui ! Tout cela fend le cœur et ne peut laisser indifférente l'âme tendre d'un musulman. On ne peut pas souhaiter à son pire ennemi ce qui vient d'arriver à Lalla Aïcha, mais le Croyant doit remercier Dieu, même dans le malheur.

Elle finit par s'apercevoir de ma présence. Elle m'invita à la suivre. Elle se débarrassa de son haïk, quitta ses chaussures de basane noire.

- Je vais, me dit-elle, te donner à manger, tu dois mourir de faim.

Elle sortit de la réserve à provisions une poterie vernissée d'un brun rouge, y introduisit tout l'avant-bras et finit par extraire une longue lanière de viande de conserve. J'aimais la viande de conserve. Elle me servit dans un plat des morceaux gros comme le pouce, nageant dans une graisse délicieuse qu'elle avait réchauffé avec soin. Le pain était frais et parfumé à l'anis. Je mangeai seul. Ma mère disparut. Je savais qu'elle chuchotait quelque part à Rahma, la locataire du premier, la nouvelle histoire de Lalla Aicha, après lui avoir fait promettre le secret. Je savais aussi que je n'avais qu'à attendre. Je glanerai un mot ici, un autre là, je saurai de quoi il s'agit. Je finis en hâte de manger. J'allai rejoindre ma mère sur la terrasse où Rahma, en effet, assise à l'ombre, sur une peau de mouton, se peignait les cheveux. Elle avait interrompu son travail et écoutait. Sa chevelure noire enduite d'huile d'olive se répandait sur ses épaules. Ma mère disait :

- La pauvre femme a tout vendu. Même les rats n'ont plus rien à se mettre sous la dent.

- Et l'argent ? interrogea Rahma.

Ma mère s'empressa de la renseigner.

- L'argent servira à acheter du matériel à Moulay Larbi et à assurer les premiers frais d'installation de son nouvel atelier.

Rahma hocha la tête pour montrer qu'elle avait parfaitement compris. Elle approuvait :

- C'est très bien 1 Très bien !

Se sentant encouragée, ma mère expliquait :

- Lalla Aicha, chérifa d'une grande tente, ne peut pas laisser son mari déchoir aux yeux de la corporation des babouchiers et de patron devenir simple salarié. Le Croyant dans ce monde rencontre de nombreux obstacles, l'essentiel pour lui est de surmonter toutes les difficultés sans jamais se révolter contre son Créateur. Moulay Larbi, homme généreux, mérite qu'une femme aux sentiments nobles se dépouille de ses bijoux et de son mobilier afin qu'il ne perde pas la face aux yeux de ses pairs. Lalla Aïcha fait une bonne action. Dieu la lui rendra au centuple, le Jour où le fils ne peut venir en aide à son père, le Jour où le père ne peut dérober les enfants de son sang à la sentence du Suprême Juge. Seules nos bonnes et nos mauvaises actions pèseront dans la Balance. Faibles et chétives comme nous sommes, nous ne pouvons compter que sur la miséricorde d'Allah l'Omnipotent.

Rahma lui fit écho :

- Qu'il soit glorifié 1 Il n'y a de Dieu que Lui.

Le silence régna. Rahma continua à tirer sur ses cheveux à l'aide d'un peigne de corne. Ma mère se mit debout, poussa un long soupir, dit enfin :

- J'ai aidé de mon mieux Lalla Aïcha dans ses démarches, maintenant, je me sens triste et fatiguée.

Nous nous engageâmes dans l'escalier, ma mère et moi.

Des cris, des hurlements déchirèrent l'atmosphère. La tempête de pleurs et de vociférations s'intensifia. Le bruit venait de la maison voisine. Nous remontâmes en courant. La surprise passée, des questions fusèrent de partout :

- Qui est mort ? Qui est mort ?

Des groupes de femmes s'étaient formés au-dessus des murs qui surplombaient notre terrasse et celle de la maison d'où partaient les cris de désespoir. Elles jacassaient, expliquaient, gesticulaient, tendaient le cou pour entendre de nouveaux hurlements.

On distinguait dans le vacarme une voix plus grêle que les autres se lamenter. Les femmes arrivaient des terrasses éloignées, sautaient par-dessus les murs de séparation, jonglaient avec une échelle trop courte. Les unes se tenaient à califourchon sur le mur, les autres laissaient pendre leurs jambes. Une vieille négresse, dont je ne voyais que la tête et les deux bras nus d'un noir luisant, agita ses deux mains dont les paumes rosées me fascinaient ; elle imposa silence aux femmes.

- Je sais qui est mort, répéta à plusieurs reprises la vieille esclave : Sidi Mohammed ben Tahar, le coiffeur. Il était malade depuis deux mois.

- De quoi est-il mort? demanda une jeune femme qui portait sur la tête un foulard jaune.

- Dieu seul le sait, répondit la négresse, mais c'est bien Sidi Mohammed ben Tahar, le coiffeur, qui est mort.

Les femmes restèrent silencieuses. La tête de la négresse disparut. Les mains s'arrêtèrent un moment sur l'arête du mur puis s'évanouirent à leur tour.

Tout le monde dans le quartier connaissait Sidi Mohammed ben Tahar, le coiffeur. Il s'habillait de blanc, portait une barbe rare et sur ses lèvres flottait un éternel sourire. Il faisait son marché lui-même et maintes fois je l'avais croisé dans notre impasse chargé d'un couffin d'alfa; on y pouvait voir les légumes de la saison, quelquefois un morceau de viande rose, des oignons ou de l'ail.

Les hurlements s'étaient calmés, le vacarme s'était transformé en lamentations continues sur un ton grave, une sorte de chant au rythme naïf.

Ma mère descendit dans la chambre, elle remonta, la tête enveloppée dans une légère couverture. Elle dit à Rahma :

- Je vais passer par-dessus le mur, cela me fera du bien d'aller pleurer un peu.

- Mé, lui dis-je, emmène-moi, je veux, moi aussi, pleurer un peu.

- Non, décida ma mère, tu es encore trop jeune et puis tu es un garçon. Tout à l'heure, les récitateurs du Coran viendront psalmodier et tu pourras te joindre à eux.

- Je veux pleurer ! Je veux pleurer ! insistai-je.

- Attrape et pleure pour de bon.

Cette phrase fut accompagnée d'un soufflet magistral.

Je me mis à sangloter. Rahma intervint en ma faveur. Elle finit par convaincre ma mère de m'emmener. Les deux femmes m'aidèrent à franchir le mur mitoyen. Je ne pleurais plus. Je sautais les marches quatre à quatre pour rejoindre les pleureuses au rez-de-chaussée.

Elles étaient une vingtaine qui manifestaient bruyamment leur douleur. Par terre, il y avait des matelas et des nattes. D'autres pleureuses arrivaient, s'annonçaient dès l'entrée par des cris stridents. Celles qui étaient déjà à la maison leur répondaient par d'autres vociférations. La femme du coiffeur, la voix enrouée, gémissait, se donnant de grands coups du plat de la main, sur les joues et sur les cuisses. Le spectacle me fascinait au point d'oublier le but de ma visite. J'étais venu pour pleurer et je ne pleurais pas. J'essayais de comprendre ce que disait une vieille femme échevelée. Elle baissait la tête jusqu'au sol, la relevait, chantait en allongeant les finales :

Tu étais le pilier de ma maison

Tu étais mon parasol et mon bouclier

Tu étais le cavalier courageux.

Sans toi la maison deviendra sombre

Sans toi, le soleil deviendra froid.

Sans toi, je n'ai plus d'yeux pour voir.

Mes yeux ne pourront plus s'arrêter de couler

Mes yeux verseront des larmes de sang.

Mes yeux se dessécheront et j'errerai dans les ténèbres.

Une jeune femme étrangère à la maison restait enveloppée dans son haïk. Elle répétait sur tous les tons:

O ma mère ! O ma pauvre mère !

O ma mère ! Je t'aimais plus que tout au monde

Certaines hoquetaient sans rien dire, d'autres invoquaient les saints, adressaient de ferventes prières à Dieu et à son Prophète. Dans un coin, des enfants pleurnichaient. Je m'approchai d'eux.

Je trouvai Zineb. Elle déployait de vains efforts pour faire comme les autres, se frottait les yeux, mais aucune larme n'en coulait. Ils étaient toujours aussi secs et aussi brillants que quand elle me faisait quelque misère. Je la regardai un moment et d'un mouvement aussi prompt qu'inattendu, je lui envoyai un coup de poing sur le nez. Des torrents de larmes lui inondèrent le visage. Ses cris dominèrent le tumulte. Je me sauvai sur la terrasse.

J'avais perdu de vue ma mère. Je savais qu'elle devait gémir vociférer tout à son aise, sans s'occuper de ses voisines.

Les psalmistes furent annoncés à la porte de la maison. Les femmes se réfugièrent au premier étage. Elles continuaient à pleurer en sourdine pendant que les récitateurs du Coran entamaient un long chapitre.

Enfin, ma mère remonta, me prit par la main et m'aida à repasser le mur de séparation.

Nous allâmes dans notre chambre.

Fatma Bziouya vint demander à ma mère comment allait la femme du coiffeur. Quelles étaient les femmes qui pleuraient ? La mère du coiffeur était-elle encore vivante?

Ma mère parla de la douleur de la femme du coiffeur, cita les noms de quelques assistantes, avoua qu'elle ignorait J'existence de la mère.

Lalla Kanza, la chouafa, de son rez-de-chaussée, prit part à la conversation. Tout le monde tira de l'événement cette conclusion éminemment philosophique : tous les êtres sont mortels ; tôt ou tard viendra notre tour.

Le bourdonnement des récitateurs nous parvenait à travers les murs. De temps à autre, la femme du coiffeur poussait un long hurlement. Chacun de ses cris arrachait un puissant soupir à ma mère. Je n'osais pas jouer. Pouvais-je décemment sortir mes bibelots, le jour où Sidi Mohammed ben Tahar le coiffeur, une personnalité importante de notre impasse, quittait à jamais ses parents, ses amis et ses clients ?

Tout à l'heure, après les ablutions rituelles, il sera vêtu pour la dernière fois de blanc. Des hommes le porteront sur leur tête sur une confortable civière en bois de cèdre et iront l'enfouir dans la terre humide. La terre se refermera pour l'éternité sur Sidi Mohammed ben Tahar, le coiffeur. Je rêvais à tout cela, accoudé à la balustrade de notre fenêtre. Une grande tristesse m'envahit. La fatigue s'empara de mes membres. Je demandai à ma mère la permission de m'allonger sur le grand lit. Elle accepta. Je me jetai dessus et continuai à penser à l'enterrement du coiffeur. Je le voyais, étroitement cousu dans sa cotonnade blanche, rigide sur sa civière recouverte d'un toit, voyager sur une mer de têtes enturbannées, dans un concert de litanies et d'invocations. J'avais déjà vu passer dans la rue des cortèges d'enterrement. Parfois, les hommes marchaient lentement, solennellement et chantaient un cantique avec des voix profondes comme des gouffres, parfois ils étaient très peu nombreux et pressaient le pas. Ils se contentaient de répéter d'une voix de tête la formule de l'unité de Dieu: la chahada (Il n'y a de Dieu qu'Allah et Mohammed est son Prophète).

J'avais vu même des morts découverts, posés simplement sur la civière et sans personne pour les accompagner à leur dernière demeure. J'avais trouvé cela infiniment triste.

Mon père, à qui j'avais fait part de mon impression trouva cette histoire pour me consoler :

Dans un souk très fréquenté, tenait boutique Sidi... (J'en ai oublié le nom). C'était un homme pieux, honnête et courtois envers tout le monde. Chaque fois qu'un cortège funèbre traversait le souk, ce saint personnage prenait ses babouches les enfilait en hâte, et accompagnait le mort jusqu'au cimetière. Un jour, vinrent à passer deux croquemorts transportant la civière où gisait le cadavre d'un mendiant que personne n'accompagnait. L'homme se leva, prit ses babouches de dessus l'étagère où il les rangeait chaque Jour, mais resta debout sans les enfiler. Il finit par les remettre à leur place. Les boutiquiers jugèrent sa conduite peu charitable.

- Il n'accompagne que les cortèges d'enterrement de riches, dirent-ils.

Sidi ... qui surprit leurs murmures leur déclara :

- Êtes-vous des croyants ? Alors, écoutez pourquoi je n'ai pas accompagne ce frère Jusqu'à sa tombe. Quand j'ai pris mes babouches, j'en avais l'intention, mais j'ai vu arriver derrière la civière une foule immense d'êtres d'une incomparable beauté. C'étaient les anges du Paradis. Moi, simple pécheur, je n'ai point ose me mêler à ces formes de lumière. Un ami de Dieu s'en allait dans la miséricorde de son Créateur. J'étais heureux de le savoir et me rassis parmi mes épices.

Chaque fois que je rencontrais deux croque-morts portant un cadavre solitaire, Je répétais avec eux :

- Dieu t'accompagne, ô étranger, sur cette terre!

J'ajoutais aussi mentalement : « Lui aussi rejoint sa tombe accompagné d'une foule d'anges d'une incomparable beauté. » J'en étais tout heureux.

Les cris et les hurlements reprenaient avec une intensité croissante. Ils transperçaient les murs, déferlaient comme le bruit des vagues ou le déchaînement d'une tempête.

Les femmes de notre maison lâchèrent leur ouvrage. Elles se mirent à pleurer, à gémir près de leurs braseros et de leurs marmites.

Le corps devait probablement quitter la maison. C'était un moment pathétique. J'entendais toujours le bourdonnement des psalmistes. Le soleil se cacha derrière un nuage, une immense peine s'abattit sur la terre. J'éclatai en sanglots. Ma mère affolée oublia le coiffeur et son enterrement et se précipita pour me demander les raisons de mes larmes. Elle me questionnait, inquiète.

- Où t'es-tu fait mal? Un insecte t'a-t-il piqué? As-tu des coliques?

Je reniflais de plus belle, je ne répondais pas. La crise dura un long moment. Je refusai de manger. Ma mère avait fait cuire des lentilles à la tomate et aux oignons. Je les aimais d'habitude, mais je ne voulais pas y toucher. Je restais allongé sur le lit. Ma mère étendit sur moi une couverture de laine grège ornée aux extrémités de bandes rouges. Je somnolai jusqu'à l'arrivée de mon père, tard dans la soirée. J'acceptai de boire un verre de lait et me replongeai sous la couverture.

Mon père parut très préoccupé à mon sujet. Il me toucha les tempes plusieurs fois, me prit la main, arrangea ma couverture avec des gestes d'officiant. Je voyais ses lèvres remuer. Je savais qu'il récitait quelque invocation ou quelque verset au pouvoir salvateur.

« Je vais peut-être mourir, moi aussi, pensais-je. Peut-être aurai-je, derrière mon cercueil, des anges beaux comme la lumière du jour! »

J'imaginais le cortège : quelques personnes du quartier, le fqih de l'école coranique, mon père, plus grave que jamais et des anges, des milliers d'anges vêtus de soie blanche. A la maison, ma mère pousserait des cris à se déchirer le gosier, elle pleurerait pendant des jours et pendant des nuits. Elle serait toute seule le soir pour attendre le retour de mon père.

Non! Je ne voulais pas mourir !

- Je ne veux pas mourir! criais-je en me dressant dans mon lit. Je ne veux pas mourir !

Je rejetai ma couverture et me mis debout, hurlai cette phrase de toute la force de mes poumons. Mon père me recoucha, tempéra par des paroles douces mes angoisses. Ma mère, les yeux bouffis, répétait :

- Mon petit enfant ! Mon petit enfant!

Je me calmai. Mes oreilles se mirent à siffler. J'écoutais, à travers ce bruit d'eau, ma mère raconter les événements de la journée. La mort de Sidi Mohammed ben Tahar, le coiffeur, les malheurs de Lalla Aicha, la vente de ses bijoux et de son mobilier. Elle disait que Sidi Larbi L'Alaoui allait installer un atelier et se remettre au travail. Elle louait la générosité et le courage de Lalla Aicha, lançait des imprécations contre les hypocrites, les escrocs, les gens sans foi ni loi comme cet Abdelkader, fils de je ne sais qui.

Pendant ce temps, entre les franges de mes cils, je voyais descendre du plafond de beaux anges blancs, je distinguais les plumes de leurs ailes couleur d'argent. L'un d'eux posa sur mon lit ma Boîte à Merveilles. Elle grandit démesurément, prit la forme d'un cercueil. Tout heureux j'y entrai. Le couvercle tomba. Dans la boîte régnait une fraîcheur de roses et de fleurs d'orangers. La Boîte fut emportée par delà les nuages dans des palais d'émeraude. Tous les oiseaux chantaient. Je retrouvai les deux moineaux qui chaque matin me réveillaient. Ils discutaient comme de coutume:

- J'aime les figues sèches.

- Pourquoi aimes-tu les figues sèches ?

- Tout le monde aime les figues sèches

- Oui ! Oui ! Oui !

- Tout le monde aime les figues sèches.

- Les figues sèches !

- Les figues sèches !

-Les figues sèches !

Une sensation de brûlure sur les paupières m'obligea à ouvrir les yeux. Un rayon de soleil entrait par la fenêtre. Il me tombait droit sur le visage. Les moineaux chantaient les vertus des figues sèches.

- Que ta matinée soit bénie, mon petit! me dit ma mère avec un large sourire. Tu vas mieux maintenant; tu avais un peu de fièvre cette nuit. Aujourd'hui promets-moi d'être bien sage.

Tu n'iras pas à l'école.

- Je ne suis pas malade, lui dis-je.

- Je sais! Je sais ! Joue tranquillement dans ton coin. Mange ce beignet, il est tout chaud.

Je pris le beignet.

Driss le teigneux appela du rez-de-chaussée. Il arrivait avec les provisions pour la journée. Ma mère descendit les chercher. J'entendis Fatma Bziouya qui disait :

- Déjà de la mauve ! Elle est d'un beau vert!

Ma mère répondit par une phrase que je ne saisis pas. Elle entra dans sa cuisine, remua des seaux, actionna son soufflet, pila dans le mortier de bronze ses épices.

Au premier étage Rahma s'affairait sur le palier. Elle activait aussi le feu et pilait des condiments. Quelqu'un chantonnait. Notre vieux soufflet se fit de nouveau entendre. Il était fatigué et ne savait dire que ces mots :

Des mouches !

Des mouches!

Des mouches!

Celui de Rahma variait son répertoire. Parfois il prenait plaisir à répéter:

J'ai chaud!

J'ai chaud!

J'ai chaud!

Ou alors :

Je souffre!

Je souffre!

Je souffre!

Je cessai d'écouter les soufflets. D'autres bruits venaient me distraire. Des explosions d'étincelles roulaient comme des billes qui se répandaient sur le parterre en mosaïques. Fatma Bziouya cardait sa laine. Des phrases chuchotées montaient du rez-de-chaussée. Lalla Kanza parlait à une cliente. Un éclat de rire troubla l'atmosphère. Il fut bref et sans conséquence. Un pigeon roucoula sur la terrasse. Il disait des mots si jolis que je souriais aux anges. Je remarquai sur une solive deux mouches se livrer à une poursuite, s'arrêter sans raison puis reprendre leur course à l'aventure. A la porte de la maison quelqu'un heurta le marteau.

- Qui est là ? demandèrent plusieurs voix.

Qui que ce fût, je n'avais nulle envie de le savoir. Du ciel coulait jusqu'à moi un son frêle, un chant ténu et fragile comme un fil de la vierge. Le Moudden annonçait la prière. D'un lointain minaret me parvenait en larges ondes la formule : Dieu est le plus grand !

Le chant mourait, se fondait dans le bleu du ciel, renaissait, s'affirmait avec une certaine vigueur, se dissolvait de nouveau dans l'air du printemps.

Un gros bourdon, d'un noir métallique, se laissa choir par l'ouverture qui dominait le patio, claqua contre le mur et se projeta violemment par la fenêtre de notre chambre, sur le verre de la lampe à pétrole.

Le verre tinta mais résista au choc. L'insecte sortit avec autant de précipitation qu'il était entré. Cette visite m'enchanta. Je me mis à rire et à taper des mains.

J'épiai encore un moment les bruits de la maison, mais ce jeu me lassa. Ma mère revint me voir, me sourit et satisfaite sans doute de l'état de ma santé et de ma grande sagesse, repartit travailler dans ses seaux et piler ses aromates.

Pour m'occuper, je récitai le peu de Coran que je savais, d'abord à mi-voix, ensuite de toute la force de mes cordes vocales, je scandais les mots du livre saint avec passion. Ma mémoire tarit. J'hésitai un instant avant de reprendre, avec plus de ferveur, ma psalmodie. J'inventais mon propre Coran. Des mots sans suite et sans signification prenaient leur vol, tournoyaient dans l'atmosphère de la chambre, jaillissaient vers le ciel comme des essaims de papillons richement colorés.

Ma mère vint encore me voir. Elle me conseilla moins d'ardeur dans mon chant. Je pouvais avoir un accès de fièvre. Elle tira de sa robe une chaînette de cuivre rongée de vert-de-gris et me la tendit:

- Ajoute ceci à tes merveilles, me dit-elle.

La chaînette délicatement travaillée absorba mon attention. Je la contemplai longtemps. Je décidai de la nettoyer. Je savais transformer le cuivre, cette vile matière, en or pur. Je sortis sur le palier. Dans une boîte de conserves cabossée, je découvris du sable fin qui servait au nettoyage des tables rondes et des plateaux à thé. Je m'attelai à l'ouvrage activement. J'en avais mal aux doigts quand le résultat attendu parut à mes yeux. J'effectuai de nombreux rinçages dans un seau d'eau noirâtre où nageait un petit balai de doum.

Ma chaîne se changea en bijou d'or. Je l'enroulai autour de mon poignet pour en admirer l'effet : je la tenais par les deux bouts, me l'appliquais sur la poitrine, sur le front, je m'en faisais un bracelet. Je sortis ma Boîte. J'étalai toutes mes richesses sur une couverture.

Les plus humbles de mes boutons et de mes clous, par une opération de magie dont j'avais seul le secret, se muèrent en joyaux.

Absorbé dans la contemplation de mes trésors, je n'avais pas vu entrer le chat de Zineb. Il ronronna tout contre moi. Je ne le craignais pas. Je décidai de l'associer à ma joie, de lui ouvrir les portes de mon univers. Il s'intéressa gravement à mes discours, allongea la patte pour toucher mon cabochon de verre taillé, regarda avec étonnement ma chaîne d'or. Je lui en fis un collier. Il se montra d'abord tout fier. Il essaya ensuite de l'arracher. Elle ne céda pas à ses coups de griffes. Il se mit en colère, s'affola et partit en flèche, la queue hérissée, les yeux dilatés d'inquiétude. Je courus derrière lui pour récupérer mon bien. Le maudit chat resta sourd à mes appels. Il ne voulait rien avoir de commun avec moi, il grimpait les marches de l'escalier, crachait des menaces.

J'alertai ma mère, demandai secours à Fatma Bziouya, à Rahma et même à mon ennemie Zineb, la propriétaire de ce démon quadrupède. Tout le monde se précipita sur la terrasse mais le chat, ne sachant pas pourquoi on le poursuivait, s'usait les griffes à grimper le long d'un mur d'une hauteur vertigineuse. J'étais furieux contre le chat. Les femmes essayèrent de me consoler.

- Il reviendra ce soir, Zineb te rendra ta chaîne.

Zineb! Zineb ! C'était elle qui l'avait chargé de venir se frotter contre moi, abuser de ma gentillesse et me voler mon plus beau bijou. Je suffoquais de colère et d'indignation. Ma rage se déchaîna; je me précipitai sur Zineb. Je lui enfonçai les ongles dans les joues, lui arrachai les cheveux par touffes, lui envoyai de formidables coups de pieds dans le ventre. Elle se défendit, la brute, avec violence, me tira les oreilles, me renversa par terre, me marcha sur la poitrine. Les femmes criaient, essayaient de nous séparer et recevaient des coups de poing et des coups de tête des deux adversaires.

Enfin ma mère réussit à me maîtriser. Elle m'amena dans la chambre, me plongea la tête dans un seau d'eau, m'essuya le visage avec un torchon et m'intima l'ordre de me coucher.

La poitrine encore secouée de sanglots, je m'endormis presque immédiatement.

Chapitre VI

On accédait à la salle d'école par quatre marches. Le Msid, longue pièce quelque peu rustique, comportait une vaste soupente. Le maître installa là-haut deux jarres en poterie vernissée, pour recueillir l'huile d'olive que les élèves apportaient par bouteilles et par bols. Les grands en avaient la responsabilité.

Pour l'achat des nattes neuves, chacun y contribua selon ses moyens. Le père d'un élève exerçait le métier de chaufournier. Il fit don à l'école d'une charge d'âne de chaux. Le lundi, huit jours avant la fête de l'Achoura, les vieilles nattes furent remisées dans la soupente. Le maître forma des équipes et en nomma les chefs. On emprunta des seaux et des balayettes de doum.

Le travail commença. Dans un vacarme d'injures, d'exclamations, de pleurs et d'éclats de rire, quelques-uns s'emparèrent des têtes de loup, hautement perchées sur des roseaux, s'escrimèrent longtemps afin de nettoyer le plafond et les murs de leurs toiles d'araignées.

Deux seaux énormes de lait de chaux furent préparés. Une dizaine d'élèves, armés de balayettes, entreprirent de badigeonner les murs.

Ils maniaient hardiment leurs balais, éclaboussaient au passage des enfants qui piaillaient. Ils recevaient dans les yeux la chaux vive, se mettaient à hurler, abandonnant leur besogne. D'autres les remplaçaient, pleins d'ardeur. Des disputes éclataient. Tout le monde criait à la fois. Parfois, au-dessus de cette marée, grondait la voix du maître. Le bruit cessait une seconde, puis reprenait, plus exaspéré, plus aigu.

Je réussis à m'emparer d'une balayette, je la plongeai dans le lait de chaux et, tout heureux, je fonçai sur le mur pour montrer à toutes ces larves comment on badigeonnait sérieusement. Je me heurtai à un rempart de bras roses, de bouches ouvertes, d'yeux exorbités de fureur.

Des mains s'agrippèrent à ma balayette. Je résistai de toutes mes forces, mais la lutte s'avérait inégale. Je lâchai le précieux instrument et me trouvai assis dans une flaque d'eau qui me gelait le derrière. Je ne songeai pas à pleurer, je me relevai, décidé à reprendre mon bien. Je me jetai dans la mêlée, mais la voix du maître domina le tumulte.

Nous nous arrêtâmes, frémissants de colère. Étendant nos bras et nos mains, les doigts écartés, nous nous mîmes tous à expliquer l'objet du malentendu; nous demandions tous justice; la voix de chacun de nous essayait de dominer celle des autres.

Le maître nous imposa silence, nous releva de nos fonctions et voyant nos mines dépitées, nous conseilla d'attendre qu'il eût besoin de nous. Nous attendîmes dans un coin. Le fqih décréta que, seuls, les grands étaient admis à passer les murs au lait de chaux. Nous attendîmes jusqu'au soir que le maître nous chargeât de rendre le moindre service. Il n'en fut rien!

Les murs étaient blanchis. Le lendemain, des équipes furent de nouveau constituées, chaque groupe

avait sa spécialité. Je devins un personnage important. Je fus nommé chef des frotteurs. On procéda au lavage du sol. Une vingtaine d'élèves, chargés d'énormes seaux, faisait la corvée d'eau. Ils allaient la chercher à la fontaine d'une zaouïa située à cinquante pas de notre école.

Le sol fut inondé. Je pris très au sérieux mon travail et, pour donner l'exemple, je maniai avec énergie ma balayette. J'en avais mal aux reins. De temps à autre, je me redressais tout rouge. Les muscles des bras me faisaient mal. Au repos, je les sentais trembler. Dans l'eau jusqu'aux chevilles, pieds nus, bousculé par celui-ci, insulté par celui-là, j'étais heureux! Adieu les leçons, les récitations collectives, les planchettes rigides, rébarbatives, inhumaines! Frottons le sol en terre battue, incrusté de poussière et de crasse, orné d'énormes étoiles de chaux, qui résistaient à notre brossage énergique.

- Aïe! Tu m'as donné un coup de coude dans l'œil.

- Fais attention ! Tu m'as mouillé jusqu'à la ceinture.

- Regarde Driss, il est tombé dans le seau.

- Ha ! Ha ! Il va se noyer ! Il va se noyer!

- Frottez paresseux.

- Paresseux toi-même, notre coin est plus propre que le tien.

Avec des chiffons de jute, nous essuyâmes partout.

Le soir, je revins à la maison mort de fatigue, mais très fier de ma journée.

Devant mes parents je me vantai de mes multiples exploits.

Je réussis à les convaincre que sans moi aucun résultat sérieux n'aurait été obtenu. Mon père me félicita. Il dit à ma mère que je devenais vraiment un homme. Je me mis au lit.

Pendant mon sommeil, il m'arriva de me mettre sur mon séant, de hurler des ordres, de distribuer des injures. Ma mère me recouchait avec des gestes tendres, des phrases affectueuses.

Le matin, je me préparai pour partir à l'école, ma mère m'en empêcha. Elle m'expliqua qu'elle avait besoin de moi pour l'accompagner à la Kissaria, le marché des tissus. Il était temps de songer à mes habits de fête. J'applaudis avec enthousiasme.

- Est-ce que j'aurai une chemise neuve?

- Tu auras une chemise neuve.

- Est-ce que je porterai un gilet avec des soutaches?

- Tu porteras un gilet avec des soutaches.

- Est-ce que je mettrai ma djellaba blanche que tu as rangée dans le coffre ?

- Tu porteras ta djellaba blanche, des babouches neuves que te fabrique Moulay Larbi, le mari de Lalla Aicha et une belle sacoche brodée.

Je me dressai de toute ma taille, je bombai le torse; j'esquissai même quelques pas d'une danse barbare. Je ne me livrais à de telles excentricités que dans des circonstances exceptionnelles. J'allais même pousser un ou deux hululements quand ma mère me rappela à plus de dignité.

Fatma Bziouya riait à gorge déployée. Son rire ne me choquait pas. Ce matin, je me sentais capable de bonté, d'indulgence, j'étais d'une générosité sans bornes. Je pardonnais à Zineb, dans mon for intérieur,

toutes les misères qu'elle m'avait fait subir; je pardonnais à son chat qui était revenu après s'être débarrassé de son collier, ma belle chaîne d'or, je pardonnais aux mardis d'être des jours trop longs, à la baguette de cognassier de mordre si souvent la chair fragile de mes oreilles, je pardonnais aux jours de lessive d'être particulièrement froids et tristes, je pardonnais tout au monde ou du moins à ce que je connaissais du monde.

Je laissai ma mère vaquer à ses multiples besognes avant de se préparer pour sortir et je montai sur la terrasse où personne ne pouvait me voir éparpiller aux quatre vents l'excès de joie dont je me sentais déborder. Je courais, je chantais, je battais violemment les murs avec une baguette trouvée là par le plus heureux des hasards. La baguette devenait un sabre. Je la maniais avec adresse. Je pourfendais des ennemis invisibles, je coupais la tête aux pachas, aux prévôts des marchands et à leurs sbires. La baguette devenait cheval et je paradais, tortillant du derrière, lançant des ruades. J'étais le cavalier courageux, vêtu d'une djellaba immaculée et d'un gilet à soutaches. Ma sacoche brodée me tirait l'épaule tant ma provision de cartouches pesait lourd. Je lâchai ma baguette, je dégringolai l'escalier pour répondre à l'appel de ma mère.

Quand je l'avais entendue, elle me traitait déjà de juif, de chien galeux et de bien d'autres noms peu flatteurs. Cela ne devait pas être son premier appel. Elle avait dû, comme toujours, m'appâter par des mots gentils, des phrases du genre :

- Est-ce que mon chérif a assez joué ?

- Mon chérif ne veut-il pas répondre à sa maman ?

- Descends vite, mon chérif!

- Qu'attends-tu pour descendre, tête de mule?

- Tu ne m'entends pas, âne à face de goudron?

- Que t'arrive-t-il, chien galeux?

- Attends que je monte te chercher, juif sans dignité!

Dans la fièvre du jeu, l'ivresse de la cavalcade, je n'avais pas entendu toute cette oraison. Seuls les termes insultants de juif et de chien galeux m'avaient brutalement jeté dans le monde du réel.

Je rejoignis ma mère, l'oreille basse, le coude levé en bouclier pour parer à toute tentative de violence.

Ma mère, tout en me reprochant avec véhémence ma conduite, se contenta de me prendre par les épaules et de me secouer. Elle était prête pour sortir. Drapée dans son haïk blanc, des babouches noires aux pieds, elle se hâta de se voiler le visage étroitement de cotonnade blanche et nous partîmes.

Rahma la pria de se renseigner sur les prix actuels des tissus, notamment sur le prix de cette mousseline appelée « persil » et de ce satin à la mode, qui portait le joli nom de « bouquet du sultan ».

Nous avions déjà parcouru un certain trajet, nous arrivions presque au tournant de la ruelle, quand Lalla Kanza, la chouafa, nous rappela.

Ma mère répugnait à refaire le même chemin. Elle lui dem1nda de loin ce qu'elle voulait. De la maison, la principale locataire manifesta son intention de renouveler le stock de ses robes de confréries. Il lui fallait un nombre important de coudées de satinette noire pour calmer l'humeur du grand génie bienfaisant, le roi Bel Lahmer. Depuis quelque temps, elle sentait aussi un mal sournois, dû à l'action de Lalla Mira. Pour faire cesser le mal, une robe d'un jaune de flamme s'avérait nécessaire. Il y avait bien Sidi Moussa à satisfaire, sa couleur était le bleu roi, mais la robe de l'année dernière pouvait encore servir.

- Donne l'argent à mon fils.

Ma mère me poussa dans la direction de la maison.

- Je pourrai en effet t'éviter toutes ces courses.

La chouafa me donna l'argent. Elle ne voulait plus acheter que la satinette noire. Enfin, nous nous trouvâmes bientôt dans la rue.

Près de Sidi Ahmed Tijani, cette mosquée aux portes richement décorées, une femme se précipita sur ma mère. Elle débordait de joie, remerciait Dieu de nous avoir mis sur son chemin. Elle se pencha sur moi et colla son voile rêche sur ma joue pour m'embrasser. C'était une voisine de Lalla Aicha, l'amie de ma mère. Les deux femmes s'appuyèrent au mur de la mosquée et entamèrent une longue conversation sur l'affaire Moulay Larbi qui, grâce au dévouement de Lalla Aicha, s'était si heureusement terminée. Moulay Larbi méritait d'ailleurs un tel sacrifice. Dès que son atelier serait prospère, il ne manquerait pas de racheter à sa femme bijoux, meubles et couvertures. 11 n'était pas homme à oublier les services rendus. Toutefois, avant de nous quitter, la voisine ajouta cette phrase perfide:

- Mais qui peut se fier aux hommes? J'ai été mariée trois fois, chaque fois mon époux ne songeait qu'à me dépouiller du peu de bien que je possédais. Espérons que Lalla Aicha n'est pas tombée sur un ingrat et un odieux simulateur.

Ma mère dit sentencieusement :

- Dieu seul est juge.

Nous abandonnâmes la voisine bavarde. Les quartiers commerçants avaient un air de fête. Une foule de citadins et de campagnards se pressait dans la rue des épiciers, la place des notaires, le marché des fruits secs. Des âniers poussaient des bêtes chétives lourdement chargées de sacs de sucre, de caisses de bougies, de ballots de cotonnades, de vaisselle de faïence et de bimbeloterie.

Il se formait à chaque carrefour un embouteillage compliqué. Nous finissions toujours par nous faufiler à travers les groupes de badauds. Pour circuler plus aisément, j'avais enlevé mes babouches. Je les mis dans mon capuchon. A chaque pas ma mère me recommandait d'y faire très attention. Je pouvais les perdre dans la bousculade ou me les faire voler. Je la rassurais. Je les sentais battre légèrement mon dos.

J'aperçus les premières boutiques de tissus. On les reconnaissait de loin. Les marchands, pour attirer les chalands, accrochaient à leurs auvents des banderoles de soie, des tricots de couleur fanée, des mouchoirs brodés au point plat.

La Kisaran, rendez-vous de toutes les élégantes de la ville, me parut contenir les fabuleux trésors de Soleiman, fils de David. Des caftans de drap amarante, des gilets précieusement ornementés de passementerie et de boutons de soie, des djellabas en voile de laine, des burnous somptueux voisinaient avec des tulles irisés comme des toiles d'araignée sous la rosée, des taffetas, des satins moirés et des cretonnes aux couleurs sauvages .

Le gazouillis des femmes prêtait à ce lieu je ne sais quelle atmosphère d'intimité. Les marchands ne ressemblaient pas à ceux des autres souks. La plupart étaient des jeunes gens, beaux de visage, très soignés dans leur mise, courtois dans leur langage. Ils ne se mettaient jamais en colère, faisaient montre d'une patience sans limite, se dérangeaient pour montrer à une cliente une étoffe posée sur le plus haut rayon, dépliaient la pièce, la repliaient pour la remettre à sa place, la cliente ayant déniché sous une pile de soieries, une étoffe qui lui plaisait mieux.

Nous fîmes cinq ou six boutiques avant d'acheter trois coudées de cotonnade blanche. Elle devait servir à me faire confectionner une chemise. C'était de la cotonnade de bonne qualité, la qualité « Poisson ». Ma mère ne voulait pas d'autre marque. Le marchand nous montra, imprimé en bleu sur une assez

grande longueur de la pièce, un poisson avec toutes ses écailles. Le cérémonial du marchandage dura beaucoup moins que lorsqu'il fallut payer le gilet rouge à soutaches.

Nous nous arrêtâmes devant une dizaine de magasins. Les marchands s'empressaient de nous montrer des piles de gilets de ma taille. Toutes les nuances du rouge défilaient sous nos yeux ; aucune ne correspondait au ton que désirait ma mère. Finalement elle fixa son choix sur un gilet cerise abondamment orné de serpentins et de fleurons en passementerie, légèrement plus foncée que le tissu.

Elle m'enleva la djellaba, m'essaya le gilet, me le boutonna jusqu'au cou, s'éloigna pour se rendre compte de l'effet, me fit signe de tourner à droite, puis de tourner à gauche, mit un temps infini à le déboutonner, en fit une boule qu'elle fourra brutalement entre les mains du marchand. Le boutiquier s'informa :

- Cet article te plaît-il ?

- C'est le prix qui en décidera, répondit ma mère.

- Alors, je prépare le paquet; aux clients sérieux, je consens toujours un rabais. Ce gilet vendu couramment cinq réaux, je te le laisse pour quatre réaux seulement.

- Coupons court à toute discussion, je t'en offre deux réaux.

- Tu ne m'en offres pas le prix de revient, j'en fais le serment! Je ne le céderai pas à ce prix, devrais-je mendier ce soir pour nourrir mes enfants.

Le marchand avait fini de plier le gilet soigneusement et cherchait un papier pour faire le paquet.

- Écoute, dit ma mère, je suis mère de famille, je m'occupe de ma maison, je n'ai guère le temps de marchander. Voudrais-tu me laisser ce gilet à deux réaux un quart? Je fais ce sacrifice pour mon fils qui aimerait tellement porter ce vêtement le jour de l'Achoura.

- Ce garçon me plaît, je ferai un effort en sa faveur, donne-moi trois réaux et demi.

Le marchand tendit la main. Il s'attendait à recevoir l'argent.

Ma mère lui tourna le dos, me prit par le poignet et m'entraîna quelques pas.

- Viens! me dit-elle, les gilets ne manquent pas à la Kissaria. Nous trouverons bien un boutiquier sérieux qui sache parler raisonnablement.

Le marchand se mit à nous rappeler d'un ton pressant.

- Reviens Lalla! Reviens donc! Le gilet plaît à cet enfant.

Je te l'abandonnerais plutôt que de le priver du plaisir de le porter. Certes, les gilets ne manquent pas dans les boutiques de la Kissaria, mais pourras-tu vraiment en trouver de cette qualité ? Admire avec quel soin ont été faites toutes les coutures. Regarde l'exécution des boutons ... Prends ce gilet; paie-moi le prix que tu estimes raisonnable. Tu me parais être une chérifa pleine de baraka, je te demanderai de ne pas m'oublier dans tes prières afin que le Prophète intercède en ma faveur le jour du jugement.

Ma mère perdait la tête quand, d'aventure, quelqu'un la traitait de chérifa. Elle fouilla dans ses poches, sortit un chiffon noué plusieurs fois, s'acharna un bon moment à le dénouer. Elle tira deux réaux et demi qu'elle allongea au marchand sans rien dire. Elle ne prit pas le temps d'écouter le boutiquier réclamer un supplément. Elle se saisit du paquet et m'entraîna.

Nous flânâmes encore un moment dans le souk. Ma mère se documenta sur le prix des tissus, les tendances de la mode, la signification de tel ou tel dessin.

Nous quittâmes cette atmosphère de faste pour nous trouver dans le quartier des épices. Nous étions près de la médersa Attarine, cette belle maison où logent les étudiants, quand je rappelai à ma mère la satinette de Lalla Kanza la *chouafa*. Ma mère me félicita d'avoir une si bonne mémoire. Elle rebroussa chemin. Le long de la rue elle maudissait toutes les *chouafas* de la terre, ces femmes calamiteuses qui ne manquaient aucune occasion de vous empoisonner la vie. Elle se demandait ce qu'elle avait bien pu faire de l'argent de cette maudite sorcière de Kanza qui pouvait, si elle le voulait, faire ses commissions elle-même. Elle se mit à l'angle d'une boutique, entreprit de minutieuses recherches, s'énerva, s'agita, lança de nouvelles imprécations contre les *chouafas* et leurs acolytes, finit par retrouver l'argent au fond d'une poche de son caftan.

Nous ne tardâmes pas à trouver un marchand de satinette.

Sans discuter le prix, ma mère demanda un certain nombre de coudées. Elle le paya et nous partîmes enfin.

La bonne humeur de ma mère avait disparu. Elle ne cessa pas de me gourmander sans raison jusqu'à l'arrivée chez nous. Elle remit à Lalla Kanza sa satinette noire, lui rendit sa monnaie et monta l'escalier, gémissant et soupirant à chaque marche.

Rahma sortit sur le palier. Elle nous invita dans sa chambre. Elle demanda à ma mère de lui montrer ses acquisitions.

La chambre de Rahma était de mêmes dimensions que la nôtre. Une cloison de bois patinée par l'âge, la coupait aux trois quarts. Derrière cette cloison, Rahma entassait ses provisions d'hiver. Elles consistaient surtout en pains de sel d'un rose taché de gris et en grappes d'oignons. La pièce meublée pauvrement de matelas bosselés et d'une natte de jonc, comportait, comme seul luxe, une longue étagère peinturlurée. Cette étagère supportait une dizaine de bols de faïence à fleurs, deux assiettes décorées de coqs superbes et une demi-douzaine de verres en forme de gobelets.

Zineb jouait dans un coin avec son chat. Elle lui présentait une minuscule glace. L'animal voyait un œil rond qui le regardait fixement. Inquiet, il allongeait la patte, mais ses griffes grattaient la surface lisse du verre. Il recommença son manège deux ou trois fois, regarda derrière le miroir ; le mystère demeurait entier. Il flaira quelque supercherie, se fâcha, cracha des grossièretés dans son langage, partit en flèche, la queue hérissée. Zineb riait aux éclats.

Depuis longtemps, je désirais une petite glace ronde comme la sienne. Je n'osais pas demander à maman de m'en acheter une. Elle se serait imaginé que je la désirais pour me regarder et n'aurait pas manqué de me traiter de garçon efféminé.

Rahma faisait des compliments à ma mère sur ses achats et admirait mon gilet. Il faisait sombre dans cette chambre. Le rouge du gilet prenait des tons de velours cramoisi. Une belle couleur profonde, discrète et royale à la fois qui m'enivrait. Je me sentais gonflé d'un noble orgueil. Ce vêtement était le mien. Le jour de l'Achoura, j'allais éblouir nos amis et connaissances. Les élèves du Msid me parleraient avec déférence. Aux princes de légende, petits et grands s'adressent avec respect.

Ne serais-je pas un prince de légende avec ce gilet somptueux, ma future chemise de qualité « poisson » et la paire de babouches que me promettait Moulay Larbi, le meilleur babouchier de toute la ville ?

Ma, mère chuchotait, penchée sur notre voisine à lui frôler la joue. Cela ne me regardait pas. Ce que chuchotent mystérieusement les femmes dans une pièce sombre ne peut intéresser les petits garçons qui rêvent de devenir princes de légende vêtus de drap cramoisi.

Zineb me fit une horrible grimace, je lui en fis une encore plus épouvantable. Elle se mit à hurler, à ameuter tout le quartier:

- Maman! Maman! Sidi Mohammed me fait des grimaces. J'essayai de me défendre.

- C'est elle qui a commencé ! C'est elle!

Personne ne me croyait. J'éclatai en sanglots. Furieuse, ma mère me saisit brutalement par le bras et m'entraîna jusqu'à notre chambre. Elle se plaignait à haute voix de son mauvais destin, de la cruauté du sort, de la vie d'enfer qu'elle menait à cause de moi.

Je me demandais avec sincérité ce que je faisais de méchant pour la rendre si malheureuse. Elle m'abandonna dans un coin, me laissa renifler tout à mon aise, le cœur gros, les lèvres boudeuses et s'enferma dans sa cuisine. J'eus faim à force de pleurer silencieusement. D'ailleurs, l'heure du déjeuner était depuis longtemps passée. Je me mis sur le dos et entrepris de composer un menu fastueux pour le jour où, prince reconnu et aimé, j'aurais à recevoir des personnes de mon rang. Je réfléchis un moment et me dis: « Les princes mangent très bien chez eux. Je ne les inviterai pas. Mes hôtes seront tous les affamés, les mendiants, les psalmistes qui font rarement un bon repas. Je leur distribuerai de beaux vêtements : des gilets rouges richement ornementés, des djellabas d'une blancheur de lait, des babouches safran dont le cuir crisse à chaque pas. Je n'oublierai pas de leur offrir des turbans de mousseline. Moi, je serai habillé de blanc. Sur la tête, je mettrai le bonnet conique, d'un rouge amarante, apanage des gens de cour et des derviches. Des esclaves noires nous serviront dans des plats de porcelaine des ...

- Voudrais-tu te mettre sur ton séant pour manger.

Je me redressai. Ma mère avait disposé la table ronde, basse sur pattes. De la viande aux navets! Je n'aimais pas les navets! Je pensai refuser cette pitance. Ma mère était assez malheureuse ainsi. J'aurais déclenché une nouvelle crise, je ne m'en sentis pas le courage. Je fis honneur au repas. La faim qui me dévorait transforma le goût du navet en saveur exquise.

Quelqu'un sur la terrasse se mit à chanter. Des lambeaux d'une cantilène, mollement balancés par le souffle du printemps naissant, parvenaient jusqu'à nous. Ma mère s'arrêta de mastiquer, tendit l'oreille. La voix s'éloigna. Un instant après, elle éclata en jet de lumière, chaude, enivrante et nostalgique comme une bouffée d'encens.

Ma mère alla se pencher à la fenêtre. Elle appela

- Fatma Bziouya, sais-tu qui chante ainsi?

- Lalla Khadija, la femme de l'oncle Othman.

- Je ne comprends pas qu'elle manifeste tant de gaîté alors qu'elle a épousé un vieillard qui pourrait être son père.

- Elle n'est pas malheureuse! L'oncle Othman fait ses quatre volontés. Il la traite comme sa fille.

- Et elle? Comment le traite-t-elle ? Nos voisines partirent d'un grand rire.

- Moi, je sais comment elle le traite. La vieille M'Barka, l'ancienne esclave de l'oncle Othman, m'a raconté une histoire fort amusante. Elle est trop longue pour que je vous la répète, répartit Rahma.

- Raconte-la, raconte-la, demandèrent toutes les femmes d'une seule voix.

Rahma se fit prier un moment. Puis elle commença :

- Vous connaissez l'oncle Othman, un homme qui a vu des temps meilleurs. Ses parents lui laissèrent à leur mort une grosse fortune. Il eut une jeunesse dissipée et mangea capital et bénéfices. Il ne lui resta que la petite maison qui s'appuie à la nôtre. Fidèle, M'Barka partagea la bonne et la mauvaise fortune. Si Othman s'était marié plusieurs fois, mais aucune de ses épouses successives n'avait su en faire vraiment la conquête. Lalla Khadija seule réussit à le dominer, à le faire manger dans le creux de sa main, comme

un agneau. Il est vrai que Khadija, si elle n'a pas de fortune, possède au moins la jeunesse et le charme. Patientez, j'en arrive à mon histoire.

J'allai me pencher à la fenêtre aux côtés de ma mère. Toutes les femmes avaient abandonné leur besogne et s'accoudaient aux grilles et balustrades de leurs balcons. Lalla Kanza sortit un vieux tapis de prières, s'installa pour écouter dans le patio.

Rahma, dont on ne voyait que le buste, reprit le fil de son histoire.

Nous étions tous pressés de connaître la suite.

- Si Othman sortit vendredi dernier de bonne heure pour faire son marché. II balançait gaiement son cabas, saluait les uns la main sur le cœur, faisait de larges sourires aux autres. Car il connaît tous les gens du quartier. II arriva à Joutyia. Un seul marchand, de viande était ouvert. Inutile de vous dire qu'il y avait foule autour de sa boutique. C'était Salem le nègre. Il brandissait tantôt une hache impressionnante, tantôt un coutelas phénoménal. Il découpait de gros quartiers de mouton qui disparaissaient dans les couffins et les cabas des clients. Il y avait foule, je vous dis. Les gens s'écrasaient les pieds avec bonheur, échangeaient courtoisement des bourrades et des mots venimeux. Si Othman, pour attirer l'attention de Salem le nègre, agit les deux bras, étala sur son visage un large sourire, hurla un ensemble de mots qui pouvait signifier: « Avale ton coutelas » ou bien « tu mérites la bastonnade » ou, plus simplement, « donne-moi un gigot ».Le nègre furieux le menaça de loin de sa hache et continua son travail.

Tout le monde riait aux larmes. Rahma savait si bien raconter. Elle reprit, heureuse de son succès :

Si Othman recommença son jeu un moment après. Salem montra les dents, leva haut sa hache, hésita entre le désir de l'envoyer à la tête de ce client désagréable et le devoir de continuer à servir son monde. Le devoir l'emporta, au grand soulagement de Si Othman. Un chien, comme il y en a toujours aux abords des boucheries, vint flairer les talons de Si Othman. Ce dernier, impatienté, lui envoya un grand coup de pied. Sa babouche sauta. Le chien s'en empara, la saisit entre ses crocs et se sauva. Si Othman le suivit, clopin-clopant.

Nous étions de nouveau pris de fou rire et Rahma dut s'arrêter un instant avant de poursuivre.

- Il réussit à récupérer sa babouche dans les environs du pont de Bin Lemdoun. De retour à Joutyia, il constata qu'il n'y avait plus personne devant la boucherie. Le nègre somnolait, la chéchia sur l'oreille, le chasse-mouches entre les doigts. Aux crochets de la boutique pendaient de gros morceaux de mou pour les chats. Il s'aperçut aussi que tous les marchands de légumes dormaient au milieu de cageots vides ou derrière leurs étalages où jaunissaient trois bottes de radis. Si Othman n'osait pas rentrer bredouille. Dieu seul sait comment Lalla Khadija l'aurait reçu. Dans un fondouk, il découvrit un bien curieux spectacle. Des gens s'écrasaient les pieds consciencieusement. Des aloses naissaient de ce remous, surnageaient un moment au-dessus des têtes et disparaissaient. Si Othman, plein de bonne volonté, attendit longtemps, espérant un miracle. Comme le miracle tardait, les démangeaisons de son nez devinrent intolérables. Il quitta le marché pour se rendre chez le marchand de tabac le plus proche. Il espérait s'envoyer une bonne prise dans les narines. Peut-être s'était-il un peu attardé chez le marchand de tabac. A son retour, plus de poissons et plus d'acheteurs.

Les femmes hurlaient de joie. Moi, je trépignais d'enthousiasme. Je réclamais la suite.

- Continue! Continue! disait ma mère. Rahma continua.

- Si Othman se mit en colère; des personnes l'entendirent vociférer des injures. Il brandissait les poings et disait : « Le maudit vieillard! Avais-je besoin d'écouter le récit de son mariage, à ce cocu? Pourquoi m'a-t-il raconté la mort de sa sœur et qu'ai-je à faire avec les fiançailles de sa fille! » Pour finir Si Othman rebroussa chemin. Chez le marchand de menthe du petit carrefour de la rue Sagha, il tomba en arrêt devant une magnifique rose. Il pensa que s'il l'offrait à Lala Khadija, elle lui pardonnerait de ne rien

rapporter de comestible. J étais dans la rue quand il entra chez lui, fier de sa belle rose qui embaumait et j'ai assisté de mes yeux au dénouement. Il entra, puis la porte se rouvrit presque immédiatement, la rose s'écrasa sous ses pieds, puis, le turban de Si Othman vint la rejoindre suivi d'un Si Othman pâle et défait. Il ramassa son couvre-chef, prit la rose qu'il respira longuement et, me voyant là qui le dévisageait, Il me gratifia d'un large sourire.

Nous riions à nous tordre. Rahma termina ainsi :

- La rose, le turban et l'attitude de Si Othman m'intriguèrent et j'ai demandé à M'Barka ce qui était arrivé, j'ai appris comment Lalla Khadija traitait son vieux mari.

Tout le monde fit des compliments à Rahma sur sa façon de peindre les événements les plus insignifiants. Ces propos avaient « du sel ».

Le récit de Rahma m'obséda toute la soirée, la nuit, j'y rêvai encore.

Chapitre VII

Les FEMMES de la maison s'achetèrent toutes des tambourins, des bendirs et des tambours de basque. Chacun de ces instruments avait sa forme, son langage particulier. Il y en avait de longs en céramique bleue, la base garnie de parchemin, de ventrus en poterie quasi rustique, de simples cadres en bois circulaire tendus d'une peau de chèvre soigneusement épilée.

Ma mère fit l'acquisition d'un de ces tambours ou bendirs. Elle l'essaya. Des coups graves et des coups secs combinés avec art parlèrent un dialecte rude, mélange de soleil et de vent de haute montagne.

Encore deux jours avant la Achoura, la grande journée où, de chaque terrasse l'après-midi, s'élèveront rythmes et chansons.

Maintenant, chacune de nos voisines faisait ses gammes, jouait pour elle-même un air de danse, accompagné de fioritures, de mots murmurés à mi-voix. Zineb tapait comme une sourde sur un minuscule tambourin de pacotille. La veille, mon père m'avait offert une trompette très fruste en fer-blanc bariolée de toutes les couleurs. J'en tirai de temps à autre un gémissement nasillard qui se terminait par un cri rauque de fauve en colère. Je comptais d'ailleurs sur d'autres jouets pour le jour même de l'Achoura.

Je désirais un tambour en terre cuite, en forme de sablier et un hochet décoré de fleurs. Je me contentais pour le moment de ma trompette. Elle éclatait au milieu de tous les bruits de la maison comme un cri d'alarme, parfois comme un sanglot d'agonisant.

Ma mère me pria de monter sur la terrasse braire tout à mon aise.

Dans toute la ville, les femmes essayaient leurs tambourins. Un bourdonnement sourd couvrait l'espace.

Je gonflai mes joues et soufflai de toutes mes forces dans ma longue trompette; le son s'étrangla et j'eus l'impression d'entendre un bébé qui perce Ses premières dents. Le chat de Zineb somnolait au soleil. Il fit un saut d'épouvante, faillit perdre 1'équilibre, tomber du haut du mur, sa demeure favorite. Il m'abandonna la terrasse et s'engouffra dans une gouttière.

Une tête inquiète surgit du faîte d'un mur mitoyen et disparut. Ma mère me rappelait déjà. Je descendis pour la rejoindre.

- Un de tes camarades, envoyé par le maître d'école t'attend dans le patio, me dit-elle. Prends tes babouches et va le rejoindre ; le fqih a besoin de toi.

J'abandonnai ma trompette avec regret et dégringolai l'escalier pour retrouver mon condisciple. C'était Hammoussa, pois chiche, l'élève le plus petit de taille de l'école. Il s'appelait de son vrai nom Azzouz Berrada. Il me recommanda de me dépêcher.

L'équipement des lustres pour la nuit de l'Achoura réclamait le concours de toutes les mains. Il fallait

venir travailler comme les autres au lieu de jouer de la trompette. Nous arrivâmes au MI/d. J embrassai la main du Maître et m'installai au milieu d'un groupe chargé de découper des mèches minuscules dans un carré de vieille cotonnade blanche, usée à la limite de l'usure .D'autres élèves s'emparaient des mèches roulées avec soin les agrafaient par le milieu à une lamelle de fer-blanc. Le bout libre de la lamelle de métal formait un crochet et devait reposer sur le bord d'un verre rempli moitié eau, moitié huile d'olive.

Les grands, suspendus à une échelle branlante, accrochaient aux auvents des fenêtres et au plafond de la salle d'école des lustres en fer forgé. De conception très simple ces lustres étaient formés d'un ou de plusieurs cerceaux reliés entre eux par des tiges rigides. A ces cerceaux venaient se coller des cercles étroits où seraient logées les petites veilleuses : des verres ordinaires munis d'une mèche qui nageait dans l'huile.

Pour obtenir un bel effet, les élèves mélangeaient à l'eau des veilleuses des poudres de couleurs diverses.

Quand j'arrivai, les lustres étaient loin d'être entièrement garnis. Les verres s'entassaient dans un seau, les poudres de couleur en petits paquets reposaient dans les babouches du fqih et les lamelles de fer-blanc traînaient partout sur les nattes. Nous travaillâmes activement. Hammoussa se coupa le pouce avec une lamelle et partit se faire soigner chez lui en pleurnichant doucement. .

La plupart des élèves travaillaient avec ardeur ; cinq ou six seulement, parmi les plus turbulents, allaient d'un groupe à l'autre, s'agitaient en tous sens, provoquaient çà et là quelques disputes. .

Notre tâche fut terminée avant le coucher du soleil. Avant de quitter l'école, nous chantâmes des cantiques en l'honneur du Prophète, récitâmes en chœur quelques versets du Coran. Le Maître prononça avec ferveur des invocations pour attirer la bénédiction sur nous, sur nos parents et sur l'ensemble de la communauté musulmane. Il n'a point oublié, dans ses prières, le Sultan prince des Croyants, qu'Allah prolonge son existence et l'aide à supporter le lourd poids du royaume.

Nous restâmes silencieux à attendre que le Maître nous fît signe de partir. Mon tour vint assez rapidement. Je baisai la main du Maître, enfilai mes babouches et sortis.

A la maison, je trouvai ma mère très ennuyée. Il n'y avait plus de pétrole dans la lampe. Ma mère avait oublié d'en faire acheter. Je lui proposai de faire sa commission. Elle refusa. Driss El Aouad rentra. Ma mère descendit au premier. Je l'entendis chuchoter sur le palier de Rahma. Le pas de Driss El Aouad retentit de nouveau dans l'escalier. Il avait accepté de rendre service à ma mère.

De la rue me parvint la voix grêle d'un vendeur de bougies. « Des bougies et des allumettes », criait-il. Nous ne nous servions plus de bougies. C'était bon pour les gens pauvres, sans argent, ceux qui ne peuvent se payer une belle lampe munie d'une glace pour refléter la lumière, bon aussi pour les personnes arriérées qui craignent les explosions, la fumée et la mauvaise odeur, autant d'inconvénients qui n'existent que dans leur imagination.

La nuit tomba brusquement. Nous attendions impatiemment le retour de notre voisin pour éclairer la chambre. Quelqu'un toussa à la porte d'entrée de la maison. Driss El Aouad demanda s'il n'y avait personne sur son passage. Ma mère se précipita chez Rahma, ramena sa bouteille à moitié pleine de pétrole. A la lumière d'un bout de chandelle, elle dévissa le bec, remplit la lampe, nettoya la mèche de son charbon et alluma.

- Soirée de bénédiction, lui dis-je.

- Que ta soirée soit bénie, me répondit ma mère.

- Lalla Zoubida, appela Lalla Kanza du rez-de-chaussée, bénie soit ta soirée, pourrais-tu me donner un brin de menthe?

- Sidi Mohammed va te le porter.

Ma mère me donna quelques branches de menthe très parfumée. J'allai fièrement les offrir à la chouafa. Je la trouvai dans le patio. Une odeur d'encens, de benjoin et de bien d'autres aromates alourdissait l'atmosphère. J'étais persuadé qu'une assemblée de démons, attirés par toutes ces odeurs, se tenait dans la pénombre.

Lalla Kanza, pour me remercier, me mit dans le creux de la main une poignée de grains de sésame. Je pensai que c'était là une part d'un repas mystérieux offert aux génies par la sorcière. J'y goûtai du bout de la langue. Le goût de sésame n'avait rien de suspect. Je mangeai. Les grains se collaient autour de mes lèvres et sur le bout de mon nez. Ma langue balayait ce qu'elle pouvait atteindre. J'époussetai l'excédent avec les doigts.

Il faisait noir dans l'escalier mais l'obscurité ne m'effrayait guère. Le vide qui s'ouvrait devant moi n'était vide qu'en apparence. Des présences muettes s'écartaient pour me laisser passer. Lorsque j'aurai l'âge requis, toutes ces présences se découvriront il mes yeux de voyant.

J'entendis ma mère prononcer solennellement :

- Dieu est le plus grand.

Quelqu'un demanda:

- Est-ce le muezzin annonçant la prière de l'Achaa que j'entends?

- Oui, répondit ma mère.

Dans le noir, je retenais mon souffle, j'écoutais avec attention.

Je n'entendais point de muezzin. Les femmes; dit-on, ont l'oreille plus fine que les hommes.

Mon père ne tarda pas à arriver. Le dîner se déroula comme à l'ordinaire.

Avant de nous coucher, mon père me fit part de son intention de m'emmener le lendemain, dans la matinée, me promener dans les souks et choisir mes jouets. Nous irions aussi à Bab Moulay Idriss faire l'acquisition d'un cierge. La nuit de l'Achoura, je l'offrirais au maître d'école.

J'étais heureux. Une seule chose m'ennuyait. Je savais qu'il m'était impossible d'échapper à la séance du coiffeur. Mon père ne manquerait pas de me conduire à Chemaïne dans l'étroite boutique de Si Abderrahman, le barbier. Je n'aimais ni Si Abderrahman, ni sa boutique.

Je me couchai, mais le sommeil avait fui mes paupières. Je rêvai longtemps à des cierges monumentaux, décorés de dentelles de papier finement ajourées par une main patiente, de rasoirs étincelants, de tambours en forme de sablier, de lustres en fer forgé chargés de godets de cristal.

Mon père ne connaissait rien à l'art délicat de vendre et d'acheter. Il ignorait les subtilités du marchandage et la volupté d'obtenir un objet, un sou moins cher que ne l'a payé le voisin. Il m'emmena, après le repas du matin, faire le tour des marchands de jouets. Dans chaque rue résonnaient les tambourins, les grelots des hochets de fer-blanc, le chant des flûtiaux. Les marchands de tambourins se démenaient dans leurs échoppes devenues étroites tant il s'y entassait de marchandises. Des tambourins, des bendirs, des tambours de basque, des trompettes et des pipeaux pendaient par grappes, s'amoncelaient en tas multicolores, envahissaient les étagères. Un peuple de femmes, d'hommes mûrs, de fillettes et de garçons faisaient cercle autour de chaque magasin. Les uns essayaient un instrument, les autres les accompagnaient de battements de mains, jacassaient, réclamaient, discutaient avec le marchand qui ne savait plus où donner de la tête.

Une foule de campagnards, descendus de leurs lointains villages, s'approvisionnaient en sucre, épices, cotonnades et instruments de musique. Ils encombraient la rue de leurs paquets.

Je m'accrochais à la main de mon père, occupé à écarter les passants pour nous frayer un chemin. J'eus mon tambour en forme de sablier, un petit chariot bizarre en bois et une nouvelle trompette.

Mon père me laissait choisir, payait sans discuter. Je lui tenais de longs discours, lui posais mille questions auxquelles il répondait rarement. Il souriait à me voir si excité. Nous terminâmes nos emplettes par l'achat d'un cierge, d'une livre de poids. La rue Bab Moulay Idriss débouche dans le quartier des fabricants de ceintures brodées et des marchands de fruits secs.

Près d'un pied de vigne séculaire, s'ouvrait la boutique de Si Abderrahman le coiffeur. Le maalem Bnou Achir occupait la boutique qui lui faisait vis-à-vis. Chacun avait sa clientèle. Les deux barbiers ignoraient la concurrence.

Mon père venait se faire raser les cheveux depuis son installation à Fès, dans la boutique de Si Abderrahman.

Les barbiers participent à de nombreuses cérémonies familiales. A ma naissance, mon père, montagnard transplanté dans la grande ville, désirait néanmoins fêter dignement mon arrivée au monde. Si Abderrahman lui fut d'un excellent conseil. Il vint, selon l'usage, accompagné de ses deux apprentis, placer les invités et faire le service pendant le repas.

Lors de ma première coupe de cheveux, mon père eut recours à ses soins et fit encore grand cas de ses avis et recommandations.

Je n'aimais pas Si Abderrahman. Je savais qu'il serait chargé de me circoncire. Je redoutais ce jour. Je sentais des frissons me parcourir l'épiderme quand je le voyais manier le rasoir ou les ciseaux.

Nous le trouvâmes occupé à pratiquer une saignée. Le client présentait sa nuque rasée, Si Abderrahman se penchait sur le cou du patient. Je détournai les yeux de ce spectacle.

Si Abderrahman planta deux ventouses en fer-blanc derrière la tête de l'inconnu et nous souhaita en termes courtois une heureuse journée.

- Je vois, dit-il, que ce jeune homme a été gâté: un tambour, une trompette, un magnifique chariot et un cierge. Il est vrai que le cierge est destiné au fqih. Il faut toujours être très bien avec son maître, sinon, gare à la baguette de cognassier.

Tout le monde se mit à rire. Je rougissais d'indignation. La baguette de cognassier n'a rien de risible. Ces messieurs n'en avaient jamais reçu sur la plante des pieds, au point de ne pouvoir se tenir debout. Ils pouvaient rire. La baguette de cognassier inspire à ceux qui la connaissent un sentiment de crainte et de respect.

Un homme sec, avec une barbe de bouc et un turban monumental, souleva le rideau d'entrée. Il geignait tant qu'il pouvait. Pour tout salut, il se contenta de hocher la tête d'un mouvement affirmatif. Il s'écroula entre les accoudoirs d'une chaise rigide et continua à geindre.

- Tu me parais encore bien fatigué, oncle Hammad ! Puis-je t'être utile?

- Si Abderrahman, je vais mourir.

- Ne prononce pas de telles paroles indignes d'un musulman.

Allah seul connaît les secrets de la vie et de la mort. De quoi souffres-tu ?

- Je ne souffre pas. Seulement, la nuit, ma respiration devient courte, j'étouffe et mon cœur se gonfle d'angoisse.

- Il te faut un fortifiant, oncle Hammad. Je connais une recette très efficace. Pourras-tu t'en souvenir?

- Ma mémoire est intacte; c'est le cœur, te dis-je, qui faiblit.

Donne-moi vite cette recette.

- Elle est simple. Demande aux gens de ta maison de faire frire dans du beurre un oignon blanc finement haché. Mélange à cet oignon frit deux cuillérées de miel, de l'anis et des grains de sésame, ajoute du gingembre et de la cannelle, parfume l'ensemble avec trois clous de girofle. Si tu absorbes une bouchée chaque matin de ce remède, tes malaises disparaîtront.

- Si Abderrahman, Dieu te récompensera, le jour du jugement; je savais que ta sagesse me serait d'un grand secours. Je m'en vais acheter les ingrédients, à l'heure et à l'instant.

L'oncle Hammad soupira, s'agita, finit par s'extraire de son siège et partit, poussant de sourds gémissements.

Si Abderrahman vérifia l'adhérence des ventouses qu'il avait posées sur la nuque de son mystérieux client.

- Aujourd'hui, mon aide est absent et l'apprenti en prison, pour je ne sais quel méfait; je suis seul à travailler, expliqua Si Abderrahman.

Il continua, s'adressant à mon père :

- J'espère, Maalem Abdeslem, que tu n'as rien de bien important à faire, j'en ai pour un moment à pratiquer cette saignée. J'en ai fait une hier à l'un de tes amis, Moulay Larbi Alaoui, le babouchier. Cet homme me plaît. Toujours digne, sobre de paroles et de gestes. Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait point d'enfants. Peut-être a-t-il une femme trop âgée ? Les gens de ta maison doivent connaître la femme de Moulay Larbi. On raconte que c'est une Chérifa au cœur généreux. Grâce à son aide, Moulay Larbi a pu payer ses dettes et remonter son atelier. Je sais que ses affaires sont maintenant très prospères.

Mon père écoutait, indifférent. Si Abderrahman repassait un rasoir, se penchait sur la nuque du patient aux ventouses, rangeait de menus objets dans un tiroir.

Installé sur la banquette entre deux accoudoirs en bois tourné, les pieds dans le vide, je regardais la natte usée qui tapissait le mur, les panoplies de rasoirs et de miroirs à main, j'admirais la majestueuse cathèdre de marie peinte de couleurs fanées.

Déjà Si Abderrahman reprenait son monologue.

- Ne crois-tu pas qu'il devrait songer à prendre une nouvelle épouse? Le moment n'est peut-être pas encore venu, mais je suis sûr que les affaires de Moulay Larbi iront en s'améliorant. Il fabrique d'excellentes babouches de femmes, d'une richesse de matière, de décor et de couleur vraiment étonnantes. Ces articles jouissent toujours d'une grande faveur auprès de la clientèle féminine. Il n'y a que les femmes pour faire la fortune des uns ou la ruine des autres. Il paraît que dans certains pays, les femmes vont même se faire arranger les cheveux chez le coiffeur. Que ne suis-je né dans l'un de ces pays fabuleux!

Si Abderrahman exhala un long soupir de regret et reprit :

- Je n'ai point le droit de me plaindre, je suis le coiffeur attitré de plusieurs familles, de notre haute société. Elles sont généreuses. Dieu saura les récompenser. Louange à Dieu.

Un nouveau visiteur fit son entrée.

- Le salut sur vous! dit-il.

- Sur vous le salut, la miséricorde et la bénédiction d'Allah! répondit Si Abderrahman.

Mon père remua les lèvres, le client aux ventouses toussa à trois reprises, cracha quelque part et se figea dans sa pose rigide:

Il nous tournait le dos. J'apercevais les franges de sa barbe qui dépassaient sur le côté. Ses oreilles d'un rouge cerise ressemblaient à des fleurs étranges. Il devait être assez âgé et travaillait, à voir la couleur de sa nuque, aux champs ou dans un des multiples jardins qui entourent Fès. Il cessa de m'intéresser. Je regardais le nouveau venu. Jeune, la peau d'une blancheur de cire, les sourcils bien fournis et la barbe plus noire que l'aile du corbeau, son visage rayonnait de douceur.

Il prit place sur une sorte d'estrade assez élevée qui faisait face à la porte de la boutique. Si Abderrahman, tout en vaquant à de mystérieuses besognes, ne cessa de lui prodiguer les sourires et les mots aimables. Lorsque le jeune homme se fut installé, le coiffeur poussa un ou deux hennissements pour manifester sa joie et entama la conversation.

- Comment va ton vénéré père, Sidi Ahmed ? (Dieu le conserve en parfaite santé et multiplie ses biens !) Souffre-t-il toujours de son genou ? Cela va mieux ! J'en suis fort heureux ! J'en suis très heureux, très heureux ! Mon onguent a dû agir. Il a même agi au delà de mes espérances. Et toi, mon fils ? Laisse-moi te féliciter, te souhaiter bonheur et joie. Oui, je sais déjà. Je sais peu de chose en vérité. Ton père m'entretient parfois à ton sujet, il m'a annoncé l'heureux événement. Tu épouses la fille de Si Omar le notaire.

Pendant tout ce monologue, le nommé Si Ahmed ouvrit la bouche plusieurs fois, tenta de placer un mot mais Si Abderrahman devinait ses réponses et lui épargnait la fatigue de les formuler.

Le barbier poursuivait :

- Si Omar est un homme de Dieu. Dans une époque où s'étale la corruption, l'injustice, l'avidité, c'est un bienfait d'Allah de rencontrer un homme comme Si Omar, ou comme ton vénéré père Haj Ali.

Il se tourna vers mon père pour le renseigner :

- Sidi Ahmed est le fils de El Haj Ali Lamrani, le marchand de thé du quartier Sagha. Tu dois le connaître.

- Si ! Si ! Tu dois le connaître, il a fait trois fois le pèlerinage aux Lieux Saints. Par trois fois, il toucha la Pierre Noire. Je prie Dieu de m'accorder la faveur d'être au Paradis le voisin d'un homme aussi pieux ! Sidi Ahmed va épouser la fille de Si Omar le notaire. Si Omar possède, outre la science, la sagesse et la courtoisie, des biens matériels; Dieu augmentera sa fortune.

Il s'adressa à Sidi Ahmed.

- Que deviennent tes études? Je t'ai connu bébé, te voilà maintenant un savant!

- Je ne suis qu'un mendiant de la science, dit enfin Sidi Ahmed.

Il plaça cette phrase par surprise. Si Abderrahman suçait l'embouchure d'une de ses ventouses. Il ajouta, profitant toujours du silence forcé du barbier :

- Si Abderrahman, tu en sais certainement plus long que moi sur mon manage. Mes parents s'occupent de cette affaire. Je n'ai pas mon mot à dire.

- Depuis quand, répartit le coiffeur, les jeunes gens ont-ils leur mot à dire quand il s'agit de ces graves problèmes? Ils ont parfois de l'instruction, mais une instruction glanée dans les livres et sur les lèvres de leurs maîtres. Il leur manque l'expérience des gens murs, des points de comparaison, la connaissance des hommes. Se marier ne consiste pas à passer de charmantes soirées avec une jeune et jolie femme, se marier veut dire créer de nouveaux liens de parenté avec une autre famille, avoir de beaux enfants capables de vous venir en aide dans notre vieillesse. J'ai une fille en âge d'être mariée. Mon futur gendre sera un peu

mon fils, moi qui ai toujours désiré un fils.

Si Abderrahman retira les ventouses, alla les vider derrière un rideau. Sur la nuque du client paraissaient deux boursouflures sanguinolentes. Le barbier s'empressa de les garnir de coton et vint vers moi.

- Je vais commencer par cet enfant qui doit s'ennuyer. Il préférerait sans doute être dans la rue.

Tout en m'enveloppant dans une large serviette rayée rouge et jaune, il continuait en ces termes :

- Je le comprends! La rue! La rue, avec la foule et ses odeurs, la foule et ses appels, la foule et ses murmures, ses chants, ses lamentations, ses disputes et ses cris d'enfants, la rue avec ses places qu'ombragent la vigne et le platane, la rue qui rêve, qui chante et qui boude ...

Maintenant, il me savonnait la tête et la frottait du plat de ses deux mains. Son regard était vague. Il reprit son hymne à la rue.

- La rue où trottine le petit âne gris, où vagabondent les chats efflanqués, où tourbillonnent des vols de moineaux, la rue que traverse dignement un couple de pigeon au plumage irisé, cette rue avec ses cortèges de fête et ses cortèges d'enterrements réserve à ses amoureux ses sourires les plus tendres, les enveloppe d'une tiédeur de sein maternel, se pare pour eux seuls de couleurs délicates et de lumières rares.

- Tu es un poète, Si Abderrahman! s'écria Sidi Ahmed. Par Allah! Je n'ai jamais rien lu d'aussi beau sur la rue.

- Comment puis-je être poète alors que je sais à peine lire et écrire? Non, j'aime simplement notre bonne ville de Fès. La rue pour moi est un perpétuel spectacle.

- Tu sais joliment en parier, dit mon père.

- Si Abdeslem, on parie toujours bien des choses qu'on aime.

Une vulgaire gargoulette de terre cuite peut provoquer l'enthousiasme d'un amateur de gargoulettes et le transformer en ce que Sidi Ahmed appelle un poète.

Si Abderrahman choisit un rasoir avec un manche d'ébène, le passa, le repassa sur une pierre gluante d'huile, l'essuya avec soin, réessaya sur son ongle avant d'entreprendre de me raser la tête.

Il commença au sommet du crâne, m'obligea à baisser le nez jusqu'aux genoux, racla à petits coups le duvet de ma nuque. II revint ensuite aux côtés, fit le tour de la mèche qui pendait sur mon oreille droite. Le rasoir me brûlait lin peu. Je ne disais rien. Je n'écoutais même plus la conversation. Une torpeur m'envahit. Je finis par m'endormir. Ma tête s'en alla de travers et la lame me mordit légèrement. Je me réveillai en sursaut. Le coiffeur discutait toujours. Des gouttes de sueur couvraient mon front, dégoulinaient le long de mon nez.

Il s'arrêta enfin, épousseta mon visage et mon cou à l'aide d'une serviette et me démaillota. Je me sentis léger, comme saigné à blanc. J'eus mal au cœur. Je cherchai des yeux mon père. II s'aperçut de mon malaise, se mit debout, se porta à mon secours.

- Viens, me dit-il, l'air frais te fera du bien. Si Abderrahman, j'ai besoin d'être rasé moi aussi, mais je reviendrai le soir; cet enfant paraît fatigué. Messieurs, je vous laisse dans la paix d'Allah !

Nous voici de nouveau dans la rue ; jamais elle ne me parut aussi belle, aussi enchantée que ce jour-là. Je me sentis beaucoup mieux. Arrivés à la maison, nous nous installâmes pour le repas. Le bourdonnement des tambourins nous parvenait de toutes les terrasses.

Au premier étage, Zineb tapait sans rythme sur son jouet de quatre sous, une tarifa en terre cuite qui ne mesurait pas plus d'un empan. Je pris à peine le temps de manger, j'avais hâte de la faire mourir de

jalousie. Je trouvai deux bâtonnets, je me passai le tambour en forme de sablier en bandoulière et je commençai une nouba de ma composition à crever le tympan de tous les habitants du quartier.

Je réfléchis. Ma musique devait être plus riche. Je m'équipai en homme-orchestre. Je m'assis, mis mon tambour par terre sur ses bords, je réussis à coincer ma trompette entre les genoux. Mes mains manièrent le bâtonnet avec vigueur. Je soufflai de toutes mes forces dans la trompette. Bruits de tambour et mugissements se mêlèrent. La musique devenait assourdissante. Zineb vint me rejoindre pour prendre part à la fête. Nous improvisâmes le plus beau concert qui eût jamais fait résonner les murs de notre maison.

Les femmes, y compris ma mère, crièrent grâce. Elles n'appréciaient pas notre musique. Elles nous conseillèrent de monter sur le belvédère de la terrasse charmer les oreilles des voisins.

Auparavant ma mère me demanda d'enlever ma djellaba et mon vieux gilet. Elle désirait m'essayer une chemise neuve. Elle me la passa par-dessus la vieille. Elle craquait d'apprêt.

Ma mère paraissait satisfaite du travail de la couturière. La chemise me couvrait entièrement et tombait jusqu'au sol. Mes bras se perdaient dans les immenses manches. Le col, de deux doigts de hauteur, était fait de plusieurs épaisseurs de tissu et fermait sur le côté par un cordonnet de soie blanche.

Je ne pensais qu'à mon tambour, cette séance d'essayage m'ennuyait. Je pus me libérer, reprendre mon vieux gilet et ma djellaba. Je courus vers la terrasse. Zineb m'attendait en compagnie de deux filles et d'un garçon venus des maisons mitoyennes, chacun avec son instrument de musique. Le garçon tenait un tambourin comme les filles. Il l'abandonna pour s'emparer de ma trompette. Il était plus âgé que moi et se connaissait en musique. Il sut tirer de cette trompette, simple en apparence, les rugissements les plus inattendus. Nous nous abandonnâmes à la joie du rythme, nous nous soulâmes de bruit.

Des femmes richement habillées se perchèrent sur les murs pour nous admirer. Elles riaient de notre excitation, nous encourageaient par des mots gentils qui se perdaient dans le tintamarre.

Nous jouâmes jusqu'au coucher du soleil. Ma mère vint me chercher. A l'entendre, je m'étais assez amusé ce soir. Il fallait venir dîner et me coucher. Elle comptait me réveiller à la première heure du jour pour aller au Msid commencer l'année dans la joie, le travail et la récitation des versets sacrés. Elle m'amena à la cuisine. Là, l'auge de bois qui servait les jours de lessive débordait d'eau bouillante. Pour rendre cette eau moins brûlante, elle y versa un seau d'eau fraîche. Elle me déshabilla, me plongea dans ce savant mélange. J'eus la respiration coupée. Je me mis à hurler, à me débattre afin d'échapper aux mains de ma mère qui me frottait vigoureusement à l'aide d'une rondelle de liège, emprisonnée dans un tissu particulièrement rêche. Une fois lavé, je mangeai quelques bouchées de pain trempées dans la sauce d'un plat de viande au citron. Je m'allongeai sur mon matelas. Ma mère étendit sur moi une chaude couverture. Je ne tardai pas à sombrer dans le noir, un noir peuplé de petites filles taquines et bêtes et de barbiers bavards.

La voix de ma mère me tira des profondeurs du sommeil. Je nageai, un bon moment, dans une lumière rouge parcourue d'étincelles et d'astres errants, puis, j'ouvris les yeux. Vite, je les refermai, espérant retrouver le noir si reposant et si frais. La voix insistait :

- Réveille-toi, il est trois heures du matin. Je t'ai préparé ton beau gilet, ta chemise neuve et ta sacoche. Tu n'as pas encore vu ta belle sacoche brodée. Ouvre les yeux! Réveille-toi donc !

Je pleurnichai, je me frottai énergiquement les paupières de mes poings fermés. Je tentai plusieurs fois de me recoucher, mais ma mère fut impitoyable. Elle se mouilla la main et me la passa sur la figure. Mes oreilles cessèrent de bourdonner. J'entrouvris mes cils avec précaution. Mon père, habillé d'une djellaba de laine fine, me souriait.

- Prépare-toi pour fêter l'Achoura au Msid avec tes camarades. Du courage! Du courage!

Ce fut dans un état de somnambule que je me lavai les yeux, me rinçai la bouche, me rafraîchis les

membres. Je retrouvai ma lucidité '·lorsque' ma mère me passa, à même la peau, ma chemise neuve, craquante d'apprêt. Elle me grattait horriblement. A chaque mouvement, je remplissais la pièce d'un bruit de papier froissé. Je mis mon gilet rouge aux dessins compliqués et bien en relief. Ma sacoche en bandoulière, je complétai cet ensemble très élégant par la djellaba blanche qui dormait au fond du coffre de ma mère. Elle sentait la fleur d'oranger et la rose séchée.

Me voilà devenu un autre homme! J'étais complètement réveillé. J'avais hâte de partir à l'école. Les vêtements, les chaussures, tout était neuf. Plein de dignité et d'assurance, je précédai mon père dans l'escalier.

La lumière brillait à toutes les fenêtres de la maison. Hommes et femmes commençaient l'année dans l'activité. Ceux qui restaient au lit un matin comme celui-ci se sentiraient, durant douze mois, indolents, paresseux.

L'appel d'un mendiant nous arrivait de la rue. J'entendais le bruit de sa canne. C'était sûrement un aveugle.

Je perdais mes babouches tous les trois pas. Mes parents voyaient grand. Ni les vêtements, ni les chaussures n'étaient à ma taille. Mais j'étais heureux.

Une fois dans la rue, mon père me glissa dans la main une pièce de cinq francs et me mit entre les bras le cierge dont nous avions fait l'acquisition. C'étaient là mes cadeaux de nouvel an pour le maître d'école.

Les passants que nous rencontrions me souriaient avec bienveillance. Les boutiques étaient ouvertes, les rues éclairées. Je faisais de terribles efforts pour retenir mes babouches. De loin, j'aperçus les fenêtres à auvents de notre école.

Je faillis lâcher mon cierge d'enthousiasme. Des grappes de lumière pendaient et transformaient cette façade habituellement triste et poussiéreuse en un décor de féerie. Les lampes à huile, diversement colorées, scintillaient et par leur seule présence créaient un climat raffiné de fête et de joie.

Je hâtai le pas. Les voix des élèves montaient claires dans la fraîcheur du matin. Elles rivalisaient de gaîté avec les dizaines de petites flammes qui dansaient dans leur bain d'huile et d'eau teintée des couleurs de l'arc-en-ciel. Cette impression de fête fabuleuse s'accentua lorsque je poussai la porte du Msid. Je n'étais plus le prince unique au gilet de drap amarante, je devenais un membre d'une congrégation de jeunes seigneurs, tous richement vêtus, chantant sous la direction d'un roi de légende, des cantiques d'allégresse et des actions de grâce.

Mon père m'abandonna au milieu de mes condisciples. Je remis solennellement mon cierge d'une livre et ma pièce de cinq francs. Les enfants se serrèrent pour me laisser une place.

Je scandai les versets coraniques avec conviction. D'autres élèves arrivèrent. Le paquet de cierges grossissait à côté du fqih. La chaleur devenait étouffante. J'avais la tête couverte avec le capuchon de ma djellaba. Je le rejetai. Ma chemise collait à mon corps. Des picotements insupportables me parcouraient le dos. Mon front, mes mains se couvrirent de perles de sueur. L'un des élèves saigna du nez et tacha ses beaux habits de croûtes vermeilles. Je levai les yeux au plafond. Les petites flammes dansaient, grésillaient, lançaient parfois une étincelle bleue. Je me taisais pour les entendre psalmodier comme nous la parole de Dieu. Leurs voix se confondaient avec celles des élèves. J'étais convaincu qu'aucune d'elles ne célébrait l'Achoura silencieuse dans sa cage de verre, indifférente aux ondes de bonheur qui déferlaient sur nos visages.

Ce matin, les objets les plus ordinaires, les êtres les plus déshérités mêlaient leurs voix aux nôtres, éprouvaient la même ferveur, s'abandonnaient à la même extase, clamaient avec la même gravité que nous, la grandeur et la miséricorde de Dieu, créateur de toutes choses vivantes.

Après la récitation du Coran, nous chantâmes des cantiques. Les parents de certains élèves psalmodiaient avec nous. Ils étaient venus accompagner leurs enfants. Ils n'avaient peut-être pas de besogne qui les attendait : ils célébraient l'Achoura au Msid comme au temps de leur enfance.

La lumière des veilleuses devenait jaune, s'anémiait à l'approche du jour. Dans la rue, la circulation était devenue intense. Deux moineaux voletèrent autour des lustres accrochés aux auvents des fenêtres.

Le maître, les yeux au plafond, les deux mains ouvertes dans un geste d'offrande prononça de longues invocations. Il demanda à Allah de protéger et de faire prospérer les affaires de la communauté des Musulmans, d'étendre ses grâces sur les vivants et les morts, de développer les liens de solidarité entre les humains, de faire régner sur cette terre l'ordre, la justice et la compassion.

Amine! Amine!

C'était la première fois que je voyais le fqih sans baguette de cognassier. II me parut beau, enveloppé dans sa djellaba à raies blanches et noires, les épaules couvertes d'un burnous de drap gris. II nous donna trois jours de repos. Le jour de la rentrée étant un jeudi, le congé durerait quatre jours. J'embrassai la main du fqih avant de rentrer chez nous. II me chargea de présenter à mes parents à ses vœux pour la nouvelle année et prononça quelques invocations en leur faveur.

La rue était maintenant très animée. Presque tous les passants s'étaient habillés de neuf. Les uns revenaient du marché chargés de paniers d'alfa qu'ils tenaient écartés pour ne point salir leurs beaux effets, d'autres flânaient désœuvrés. Ma mère avait sorti une belle mansouria en voile fin, ornée de rayures de satin jaune. Elle s'était coiffée d'un foulard noir à longues franges multicolores.

La bouilloire chantait. Mes parents attendaient mon retour pour déjeuner.

Ma mère avait cuisiné une pile de galettes en pâte feuilletée, de forme carrée. Elle les enduisit de beurre frais et de miel. C'était un délice. Je pris deux grands verres de thé à la menthe.

Pendant le repas, mes parents établirent un programme pour la journée. Le matin, mon père se proposait de m'emmener à Moulay Idriss, le patron de la ville. Après la prière en commun, nous reviendrions déjeuner. L'après-midi, j'accompagnerais ma mère chez notre amie Lalla Aicha. J'aurais le droit d'emporter avec moi l'une de mes trompettes; le tambour en poterie fragile risquait de se casser en route.

Ma bonne étoile en décida autrement. Après avoir baguenaudé avec mon père dans les rues encombrées de passants, après avoir fait l'acquisition d'un plat de céramique bleue sur la place des notaires où les potiers exposaient ce jour leur production, nous pénétrâmes dans le sanctuaire de Moulay Idriss. Là, nous accomplîmes les rites de la prière de *Louli* et nous partîmes déjeuner.

Lalla Aicha vint nous surprendre à la fin du repas. Ma mère manifesta une grande joie à la revoir. Les deux femmes se prodiguèrent mutuellement des baisers pointus, des formules de politesse et des mots aimables. Mon père les laissa à leurs effusions, disparut.

J'avais une envie folle de jouer du tambour, de lancer quelques beuglements avec ma trompette mais je savais que ma mère ne tolérerait pas de tels débordements. Je m'abstins. J'attendais le soir pour me livrer corps et âme à la musique. Je restais dans un coin à écouter les propos de notre visiteuse. Elle laissa entendre dès son arrivée, qu'elle avait beaucoup à raconter. Ma mère disposait de tout son temps et frétillait de curiosité. Elle n'oublia pas, malgré tout, de remplir ses devoirs d'hôtesse. Elle souffla sur la braise, ajouta une bolée d'eau dans la bouilloire, rinça les verres. Elle ouvrit une boîte de fer blanc et en sortit une demi douzaine de gâteaux de semoule.

- Lalla Aicha, installe- toi sur le grand divan; le thé sera bientôt prêt. Non! Non ! J'ai dit sur le grand divan, à la, place d'honneur! Je t'en supplie, installe-toi confortablement, insista ma mère.

Lalla Aicha s'affala au milieu des coussins, soupira de satisfaction et commença son récit. Ce n'était pas

à vrai dire un récit, mais une série d'événements accolés les uns aux autres. Parfois, les faits devenaient si compliqués que Lalla Aicha elle-même ne savait plus où elle en était. A ces moments, son visage se troublait, une sorte d'angoisse lui crispait les traits, ses yeux trahissaient une profonde inquiétude, mais bientôt un large sourire venait dissiper l'orage et Lalla Aïcha reprenait son monologue.

Ma mère subissait les mêmes tourments, communiait dans les mêmes joies, éprouvait les mêmes émotions que son amie. Elle ouvrait parfois la bouche comme pour lui venir en aide mais ne trouvant pas le mot qu'il fallait, ne disait rien.

Certains passages de ce long tissu d'anecdotes insignifiantes me transportèrent de plaisir. Lalla Aicha raconta que dans la maison voisine de la sienne toutes les femmes, par un caprice du hasard, s'appelaient Khadija.

Pour les différencier, on spécifiait la profession du mari : Khadija, la femme de l'épicier, Khadija, la femme du tailleur, Khadija, la femme du marchand de pétrole.

Lalla Aïcha ajouta :

- Il serait plus simple de les appeler Khadija la sourde, Khadija la louchonne, Khadija la noire, tout le monde comprendrait de qui il s'agit.

Nous rîmes de bon cœur à cette plaisanterie. Ma mère s'absenta quelques minutes. Elle revint avec un bouquet de sauge et d'absinthe. Elle entreprit de faire son thé des grands jours. Tout en versant l'eau bouillante dans la théière, elle interrogea Lalla Aicha.

- Comment va ton homme ? Parle-moi de ses affaires. A-t-il de nouveau un associé? Travaille-t-il tout seul?

- Il n'a pas d'associé, mais il ne travaille pas seul. Il emploie trois ouvriers. Les babouches se vendent bien et je n'ai pas le droit de me plaindre. Il m'a promis de m'acheter, au début de l'hiver, un caftan de drap abricot, objet que je désirais depuis si longtemps.

- Louange à Dieu! Les difficultés finissent toujours par s'aplanir et les misères par tomber dans l'oubli.

- Oui! soupira Lalla Aicha.

Ma mère attendit de nouvelles explications mais, subitement, son amie se taisait. La chose l'inquiéta.

- A quoi penses-tu, Lalla Aicha? Tu sembles triste. J'espère que tout va selon tes désirs dans ton ménage.

Lalla Aicha soupira sans rien dire. Ma mère se versa un fond de verre de thé, le goûta. Elle parut satisfaite. Elle servit son invitée et me servit.

Lalla Aicha parla enfin. Elle se pencha sur ma mère et lui chuchota à voix basse :

- Nous sommes de bien faibles créatures, nous les femmes. Dieu seul est notre soutien et notre mandataire. Gardons-nous bien de faire confiance aux hommes. Ils sont... Ils sont ...

Lalla Aicha ne trouva pas l'épithète juste, elle se contenta d'agiter ses mains à la hauteur de ses épaules et de lever les yeux au ciel.

Ma mère me permit de monter sur la terrasse jouer du tambour. Je compris que les deux femmes avaient des secrets à se communiquer et craignaient mes oreilles indiscrètes. J'étais ravi de l'aubaine. Je montai sur la terrasse. Seul dans ce vaste univers, je me livrai aux joies du rythme. J'inventais les combinaisons les plus barbares. Je tapais sur les deux faces de parchemin de mon sablier en poterie, d'une

baguette rageuse. Les murs multipliaient les sons.

Pendant ce temps, Lalla Aicha et ma mère, penchées l'une sur l'autre, papotaient, papotaient, papotaient !...

Le soir, des bouquets de femmes richement vêtues ornaient toutes les terrasses. Les tambourins résonnaient, les chants fusaient de partout. Le soleil en robe d'or s'attardait à l'horizon, baignait toute la ville de rose fané et de mauve délicat. La première étoile clignota. Ce fut le signal. Lalla Aicha embrassa ma mère et partit.

La lampe à pétrole fut allumée. Nous étions sans entrain. Mon tambour et ma trompette gisaient sur un matelas. J'en étais dégoûté. Je retrouvai avec plaisir mes vieux vêtements. De mes habits neufs, je ne gardai que la chemise ; grâce à la chaleur de mon corps, son tissu s'était humanisé.

Pour échapper au bruit des tambours qui bourdonnait encore sous mon crâne, j'ouvris ma Boîte à Merveilles. Mes yeux, hélas, n'avaient plus la force de regarder.

Chapitre VIII

Après les jours de liesse de l'Achoura, la vie reprit son cours normal, c'est-à-dire retomba dans sa grisaille, retrouva sa monotonie. La chaleur commença à sévir. Des colonies de mouches envahirent la maison, la remplirent de leurs bourdonnements, l'ornèrent de leurs chiures. Les punaises qui sommeillaient dans les vieilles boiseries firent leur apparition. C'étaient de pauvres punaises épuisées par le jeûne et le froid de l'hiver. Elles étaient d'un brun poussiéreux et toutes plates, comme vidées de leur sang.

Quand nous nous installâmes dans cette pièce, leur tribu jouissait d'une grande prospérité. Ma mère leur déclara une guerre totale. Elle utilisa tous les moyens pour en venir à bout. Elle employa des méthodes brutales: chaux vive, soufre, pétrole, usa de pratiques plus sournoises, talismans, poudres diverses achetées chez un faiseur de miracles, invocations. Seules quelques familles avaient résisté au massacre. Leurs membres dégénérés traînaient une existence lamentable le long des chevrons et des solives de notre plafond. Ils ne se reproduisaient plus et quand par inadvertance l'un d'eux s'aventurait loin des hauteurs, il se savait condamné. Venir à portée des doigts de l'homme était une manière de suicide, une façon comme une autre d'en finir, de fuir au plus vite ce monde et ses misères.

Cependant les mouches prospéraient de jour en jour. Tous les matins, ma mère les chassait à grands coups de torchon. Elles sortaient par la fenêtre avec des bourdonnements de colère. Le rideau déplié, nous étions à l'abri de ces déplaisantes bestioles. Quelques-unes plus rusées continuaient à faire des rondes dans la pénombre de la pièce.

Dès la première journée de chaleur, ma mère enleva la natte de jonc, la roula et la cacha derrière le lit. Les matelas reposaient directement sur le sol lavé à grande eau.

Les journées devinrent longues. La salle du Msid, jugée trop chaude et trop étroite, fut abandonnée. Nous déménageâmes un matin nos planchettes et nos encriers et l'école fut installée dans un petit sanctuaire deux pas plus loin. Ce mausolée abritait la tombe d'un saint. Les gens du quartier ignoraient son nom mais les jeunes filles qui désiraient se marier dans l'année venaient le jeudi faire sept fois le tour du tombeau. D'autres personnes étaient enterrées dans cette grande salle d'une fraîcheur de paradis.

Une niche dans un coin indiquait la direction de l'Orient, Dès le premier jour, à l'appel du muezzin, le fqih nous imposa silence. Il nous envoya faire nos ablutions à la petite fontaine circulaire qui chantonnait dans un coin. Petits et grands, alignés derrière notre maître, nous nous acquittâmes avec gravité du devoir de tout bon musulman : la prière rituelle. Deux fois par jour, pendant tout l'été, les mêmes cérémonies eurent lieu.

Le changement de décor, la lumière si douce qui tombait des ouvertures latérales, une certaine bienveillance sur le visage du fqih eurent un effet très heureux sur ma santé, physique et morale. Je me mis à aimer l'école. Ma mémoire fit des miracles. De dix lignes sur ma planchette, je passai à quinze. Je n'éprouvais aucune difficulté à les apprendre.

Un vendredi, mon père, gonflé d'orgueil, raconta à ma mère la conversation qu'il avait eue la veille avec

mon maître rencontré dans la rue. Le fqih lui avait assuré que, si je continuais à travailler avec autant de cœur et d'enthousiasme, je deviendrais un jour un savant dont il pourrait être très fier.

Certes, ce n'était pas le but que je poursuivais. Le mot savant évoquait pour moi l'image d'un homme obèse à figure très large frangée de barbe, aux vêtements amples et blancs, au turban monumental. Je n'avais aucune envie de ressembler à un tel homme.

J'apprenais chaque jour ma leçon parce qu'il me semblait que mes parents m'en aimaient davantage et surtout j'évitais ainsi la rencontre avec la lancinante baguette de cognassier. Je m'étais tracé un vague programme: jusqu'au déjeuner, j'apprenais avec ferveur les versets, tracés sur ma planchette, l'après-midi, je m'accordais deux bonnes heures de rêve, tout en faisant semblant de scander les paroles sacrées.

A cette récréation, je devais tout mon entrain. Mon esprit s'échappait des étroites limites de l'école et s'en allait explorer un autre univers, là il ne subissait aucune contrainte. Dans cet univers, je n'étais pas toujours un petit prince, auquel obéissaient les êtres et les choses, il m'arrivait parfois de devenir homme, l'homme que je souhaitais être plus tard. Je me voyais simple et robuste, portant des vêtements en laine grège, les yeux pleins de flamme et le cœur débordant de tendresse.

La nuit, sous ma couverture, je poursuivais le même songe. Je construisais et reconstruisais ma vie avec ses multiples aventures, ses rencontres, ses actions d'éclat, ses inévitables obstacles, jusqu'au moment où d'immenses îlots noirs venaient séparer les éléments patiemment ajustés et rendre au chaos ce monde à peine naissant. Tout se brouillait. Dans le noir de la nuit, surgissaient de temps à autre, comme emportés par le remous, les fragments épars de mon univers. Le matin je reprenais mes occupations.

Nous étions un lundi, lorsque mon père, renonçant à ses habitudes, vint déjeuner à la maison. Il nous expliqua que les djellabas de laine se vendaient moins bien qu'en hiver et qu'il avait l'intention de se lancer dans la fabrication des haïks de coton.

Ces étoffes jouissent toujours du même succès.

Été comme hiver, les femmes de Fès ne peuvent sortir qu'enveloppées dans ces pièces blanches.

- Aujourd'hui, ajouta-t-il, j'ai l'intention de vous emmener tous les deux au souk des bijoux.

Et s'adressant à ma mère, il continua:

- Il y a longtemps que tu me demandes ces bracelets soleil et lune (or et argent). Il est temps que je te les offre. D'autre part, mon ouvrier a perdu sa mère qui habitait la campagne. Il est parti pour l'enterrement ; demain, il sera de retour et nous reprendrons le travail.

Ma mère interrogea.

- Est-elle morte d'une maladie?

- Je crois, dit mon père, qu'elle est morte surtout de vieillesse, mais peu importe, que Dieu la reçoive dans sa miséricorde !

- Mais, objectai-je, je ne peux pas manquer le Msid pour vous accompagner au souk des bijoux, j'ai ma leçon à apprendre.

- Ne te tourmente pas, répondit mon père. En passant, j'ai vu le fqih, je l'ai prévenu de ton absence. Tu travailles bien, cette demi-journée de repos sera une juste récompense. Mais peut-être n'aimes-tu pas voir de jolis bijoux et l'animation des enchères ?

- Oh si ! Les bijoux c'est beau, c'est beau comme…

Je n'osai pas poursuivre ma comparaison. Mon père m'encouragea :

- Beau comme quoi ?

Je baissai les yeux et, d'une voix de confidence, je dis timidement :

- Les bijoux, c'est beau comme les fleurs.

Mon père et ma mère éclatèrent de rire. Je trouvai leur réaction déplacée. Un doute se glissa en moi sur la qualité de leur intelligence.

Le déjeuner fini, j'allai m'asseoir dans l'escalier en attendant l'heure des enchères aux bijoux. Accroupi sur une marche, les mains sur les genoux, je réfléchis très profondément à la conversation du déjeuner. Comparer des bijoux à des fleurs, était-ce signe de stupidité? Le rire de mes parents traduisait cette indulgence que les grandes personnes manifestent devant les enfants qui leur tiennent des propos niais ou puérils. Je sentais que ma comparaison exprimait une idée essentielle. Elle devait être accueillie par le silence. Le rire en une telle circonstance devenait une incongruité.

Je connaissais quelques fleurs : les soucis et les coquelicots qui s'épanouissent au printemps sur les tombes, les marguerites dodues qui offrent au soleil leurs cœurs d'or, les liserons qui se redressent sous nos pas lorsque, par une belle journée, mon père m'emmenait sur les collines de Bab Guissa.

Sur la terrasse de notre maison, poussaient dans des fragments de poteries, du géranium rosat, des œillets et des roses d'Ispahan.

Mes connaissances en bijoux étaient moins étendues. J'en avais pourtant vu de somptueux à l'occasion des fêtes sur les femmes et sur les petites filles. Je les classais en deux catégories : les bijoux de tous les jours en argent gris bleu qui me fascinaient et les bijoux de fête rutilants de pierreries. Ceux-ci, forgés par les mains des génies dans des palais souterrains, gardaient encore dans leur miroitement et leur couleur de soleil, le souvenir des flammes où leur matière avait coulé. Pour moi, tous ces bijoux de fête provenaient de trésors cachés, avaient appartenu en des temps immémoriaux à des princesses de rêve dont le souvenir s'était oublié. Il fallait être niais, il fallait être puéril pour croire que ces délicates architectures d'or et de pierres précieuses fussent l'œuvre de quelque artisan besogneux, pressé de les exécuter pour les échanger contre une vile monnaie. Ces ornements magiques naissaient gratuitement par le pouvoir de l'amour. Ils venaient se poser sur les cheveux et sur la chair délicate des princesses de légende. Sous les pas de ces mêmes princesses naissaient aussi gratuitement mais en une matière plus fragile, d'autres bijoux. S'épanouissent alors des champs de coquelicots, éclatent les boutons d'or et les soucis, répandent leur parfum les violettes et les iris.

A six ans, je ne pouvais formuler de telles considérations sur les bijoux et sur les fleurs, aucune discipline ne m'avait appris encore à classer méthodiquement mes idées. Mon vocabulaire était trop pauvre pour mettre au jour ce qui grouillait confusément en moi. C'était, je crois, cette impossibilité de faire part aux autres de mes découvertes, qui avait fait naître en moi une douloureuse mélancolie. Je pardonnais aux grandes personnes de me gronder, au besoin de me frapper pour une futilité, mais je leur en voulais à mort de ne pas essayer de me comprendre.

Pour ma mère, j'étais un garçon parfait si je me lavais les pieds avant d'entrer dans la pièce; pour mon père, j'étais un objet de fierté si le vendredi je copiais ses gestes pour faire la prière rituelle; pour les voisins j'étais un enfant modèle si je ne traçais pas de graffiti sur les murs de l'escalier, si je ne faisais pas de bruit en jouant sur la terrasse.

Je serais devenu un monstre de stupidité si j'avais essayé de les initier aux mystères de mon univers particulier. J'avais compris instinctivement les ruses qu'il fallait employer pour vivre en paix avec tous ces hommes et toutes ces femmes qui se prennent au sérieux et sont gonflés à éclater de leur supériorité.

Accroupi sur la marche, les mains sur les genoux, je me répétais inlassablement: « Les bijoux, c'est beau comme les fleurs».

Sur le palier, ma mère et Fatma Bziouya chuchotaient depuis un quart d'heure. De temps à autre, la voix de ma mère éclatait sur un ton de colère pour chasser le chat de Zineb qui rôdait autour d'elle.

- Va-t'en, lui disait-elle, galeux, sale comme un rat d'égout, va-t'en promener tes puces ailleurs.

Les chuchotements reprenaient. Un rire étouffé, quelques soupirs pleins d'onction, et chacune des femmes se dirigea vers ses appartements. Mon père passa près de moi :

- Continue à jouer, me dit-il; après la prière de l'Aâsser, je reviendrai vous chercher ta mère et toi.

- Que fais-tu dans l'escalier? cria ma mère à la cantonade.

D'une voix hypocrite, je répondis:

- Je joue.

- A quoi joues-tu? répéta la voix.

-Au roi.

- Je me demande, dit ma mère, prenant à témoin toute la maison, ce que peut faire un roi dans l'escalier, accroupi sur une marche!

Les voisines se mirent à rire.

La femme du fabricant de charrues trouva spirituel d'ajouter:

- Lalla Zoubida, ton fils ira loin, il se prend déjà pour un roi !

Sa phrase, nuancée d'une pointe d'insolence, resta sans écho.

Je retombai dans mes réflexions. Et s'il me plaisait à moi d'être roi ! Que peut comprendre la femme d'un fabricant de charrues aux princes et aux rois ? Qu'elle se contente d'éplucher ses légumes, de piler ses épices, de se lamenter sur le prix de l'huile et du charbon qui a subi une hausse d'un sou! Elle n'avait point l'âme d'une princesse, elle n'avait jamais rêvé du bruit des jets d'eau dans les vasques de marbre! Elle n'avait jamais fait le moindre rapprochement entre la beauté des bijoux et celle des fleurs. Elle portait toujours au petit doigt une méchante bague de cuivre ornée d'un cabochon de verre. Les jours de fête, elle accrochait sur sa poitrine, à une boutonnière de sa tunique, une main d'argent aux gravures frustes. Ce soir, ma mère aura aux poignets des bracelets soleil et lune Rahma sera verte de jalousie. Pendant plusieurs jours, je l'entendrai dire sans gaîté:

- Je n'ai pas de chance, j'ai épousé un malheureux fabricant de charrues ; il est à peine capable de m'offrir une corde pour sortir l'eau du puits. Ah ! Allah a bien mal départagé les humains. A celle-ci les souffrances et la misère, à d'autres la prospérité, la bonne nourriture, les bijoux d'or et d'argent. Mon Dieu ! Quand finira ma peine?

Ma mère lui répondra avec une courtoisie appuyée:

- Ma sœur, à quoi sert de se plaindre et d'accuser le destin ? Dieu est juste, il donne à chacun selon son cœur.

- Il n'y a de Dieu que Dieu! diront toutes les voisines.

Certes, il n'y a de Dieu que Dieu! J'entendis le muezzin le proclamer.

- Est-ce la prière de l'Aâsser, maman?

- Oui, ton père ne va pas tarder à rentrer. Tiens, tu vas changer ta djellaba pour sortir, celle que tu

portes est pleine de taches.

Le petit balai de doum crissait dans la chambre de Fatma Bziouya, il s'arrêta brusquement. Notre voisine franchit à pas furtifs le palier, introduisit sa tête dans notre pièce et demanda à mi-voix.

- Dois-je aussi me préparer?

Ma mère dut faire un signe affirmatif. Fatma se précipita dans sa chambre. Le couvercle d'un coffre claqua.

Au rez-de-chaussée, la voix de mon père émit la phrase habituelle:

- N'y a-t-il personne? Puis-je passer ?

Lalla Kanza, du fond de son temple noir de la fumée des aromates, lui répondit:

- Passe, maalem Abdeslem.

Son pas résonna dans l'escalier. Je quittai ma marche et j'allai me changer.

Le souk des bijoutiers ressemblait à l'entrée d'une fourmilière. On s'y bousculait, on s'affairait dans toutes les directions. Personne ne semblait se diriger vers un but précis. Ma mère et Fatma Bziouya nous suivaient, mon père et moi, à petits pas, étroitement enveloppées dans leurs haïks blancs. Elles discutaient à mi-voix à qui mieux mieux. Les boutiques très surélevées offraient à nos yeux le clinquant des bijoux d'argent tout neufs qui semblaient coupés dans du vulgaire fer-blanc, des diadèmes et des ceintures d'or d'un travail si prétentieux qu'ils en perdaient toute noblesse, ces bijoux ne ressemblaient point aux fleurs. Aucun mystère ne les baignait. Des mains humaines les avaient fabriqués sans amour pour contenter la vanité des riches. Ils avaient raison, tous ces boutiquiers, de les vendre au poids, comme des épices. J'en avais mal au cœur. De nombreux chalands s'agitaient d'une boutique à l'autre. Leurs yeux luisaient d'avidité et de convoitise. D'autres personnages, hommes et femmes, groupés ça et là, refoulaient leurs larmes.

Plus tard, j'ai saisi tout le sens de leur mélancolie. J'ai senti moi-même cette humiliation de venir offrir à la rapacité indifférente des hommes ce qu'on tenait pour son bien le plus précieux. Des bijoux auxquels s'attachaient des souvenirs, des ornements de fête qui prenaient part à toutes nos joies deviennent sur un marché comme celui-ci de pauvres choses qu'on pèse, qu'on renifle, qu'on tourne et qu'on retourne entre les doigts pour finalement en offrir la moitié de leur prix réel.

Dès notre arrivée, des courtiers ou dellals vinrent nous proposer divers articles. Mon père les regardait à peine. Il les refusait d'un signe de tête. Derrière nous, appuyées au mur, les femmes chuchotaient. Le temps me sembla très long avant que mon père finît par prendre, des mains d'un grand diable aux yeux extatiques qui énonçait à perdre haleine un chiffre quelconque, une paire de bracelets tout en cabochons pyramidaux, l'un or et l'autre argent. Il les passa à ma mère qui les examina attentivement, les essaya quatre ou cinq fois, pria Fatma Bziouya de se les passer au poignet pour en admirer l'effet. Elle en discuta pendant un quart d'heure chaque détail. Puis ma mère les rendit à mon père sans explication. Le courtier continuait à répéter mécaniquement le chiffre qui devait représenter le prix de cette marchandise. Mon père lui tendit les bijoux, fit un signe affirmatif. Le chiffre se modifia et le grand diable de dellal plongea dans la foule. Sa main seule voyagea un moment avec les bracelets au-dessus des têtes et finit par disparaître.

Nous attendîmes longtemps. La fatigue paralysait mes jambes, ma tête tournait, je bâillais à me décrocher les mâchoires.

Mon père commençait à manifester des signes d'impatience. Le courtier fit irruption. Le chiffre avait augmenté. Sur un nouveau signe affirmatif de mon père, le chiffre se modifia. Le courtier se fondit dans le brouhaha et les remous de la foule.

Le souk battait son plein. Les courtiers s'égosillaient, clamaient à tue-tête des chiffres qu'on avait peine à saisir, couraient d'une direction à l'autre, s'emparaient de la main d'un client et l'entraînaient fougueusement derrière eux. Ici et là, des discussions s'élevaient. A peine une dispute s'était-elle apaisée qu'une autre éclatait plus loin.

Parfois une vague d'hommes en délire et de femmes hystériques nous submergeait, nous aplatissait contre le mur et s'en allait déferler sur un rivage inconnu.

Je n'en pouvais plus de fatigue. Mon père qui s'en était aperçu me souleva dans ses bras et me tint tout serré contre sa poitrine. Son front ruisselait de sueur. Ma mère courroucée commença à maudire le dellal, à invoquer tous les saints qu'elle connaissait afin qu'ils lui infligent le dur châtiment qu'il mérite. C'était une honte de se conduire ainsi avec les honnêtes gens! Que devait-il combiner pendant cette longue absence? Nous prenait-il pour des campagnards ignorants? Nous saurons démasquer la vérité. Nous paierons le prix équitable et nous ne nous laisserons pas « rouler » par ce mécréant. Mais le mécréant était toujours invisible.

Brusquement, mon père me déposa à terre et disparut dans la foule. Son absence dura. Des cris s'élevèrent à l'autre bout du souk. Ils dominaient le tumulte, éclataient comme un orage. De grandes ondulations parcoururent cette mer humaine. Des explosions de colère fusaient ça et là, reprenaient quelques pas plus loin, se transformaient en tintamarre.

Voici que tous les gens du souk se mirent à courir ; Fatma Bziouya et ma mère répétaient « Allah ! Allah ! », se plaignaient à haute voix de leurs douleurs de pieds que la foule écrasait, essayaient de retenir leurs haïks emportés par le courant.

Enfin, passèrent mon père et le courtier se tenant mutuellement par le collet. Le souk leur faisait cortège. Les deux hommes avaient les yeux rouges et de l'écume au coin des lèvres. Mon père avait perdu son turban et le dellal avait une tache de sang sur la Joue.

Ils s'en allèrent suivis par les badauds.

Ma mère, la voisine et moi, nous nous mîmes à pleurer bruyamment. Nous nous précipitâmes au hasard, à leur poursuite. Nous débouchâmes au souk des fruits secs. Aucune trace des deux antagonistes ni de leur cortège. Je m'attendais à voir des rues désertes, des étalages abandonnés, des turbans et des babouches perdus dans la panique générale. Je fus déçu. Aucune trace de la bagarre n'avait marqué ces lieux. On vendait et on achetait, on plaisantait et de mauvais garnements poussaient l'indifférence jusqu'à chanter des refrains à la mode.

Notre tristesse devenait étouffante dans cette atmosphère. Nous sentions tout notre isolement. Ma mère décida de rentrer.

- Il ne sert à rien, ajouta-t-elle, de courir dans toutes les directions. Rentrons pour attendre et pour pleurer.

A la maison, une fois dans notre chambre, ma mère se débarrassa de son haïk, s'assit sur un matelas et, la tête dans ses deux mains, pleura silencieusement. Pour la première fois, sa douleur me bouleversait. Cela ne ressemblait point aux grands éclats et aux lamentations auxquels elle se livrait parfois pour se soulager le cœur. Ses larmes coulaient sur son menton, s'aplatissaient sur sa poitrine, mais elle restait là, sans bouger, émouvante dans sa solitude.

Je pleurai, moi aussi, un moment, troublant le silence de puissants reniflements, puis je m'étendis sur le lit et, les yeux au plafond, j'attendis. Je ne savais pas au juste ce que j'attendais. Le drame du souk des bijoux comportait nécessairement un dénouement. Quand ma mère parla d'attendre, elle y pensait sans aucun doute. A nous deux, nous nous mîmes à exécuter notre programme: ma mère pleurait et moi j'attendais. J'étais rompu depuis longtemps à cet exercice.

Le soir tomba. Les lumières brillèrent à toutes les fenêtres de la maison. Notre pièce restait obscure. Dans la pénombre, des figures monstrueuses se formaient devant mes yeux, s'effilochaient, se transformaient, cédaient la place à d'immenses étincelles vertes, revenaient me frôler les paupières de leurs voiles brunâtres.

Enfin, la voix de mon père troua les ténèbres. Je me mis sur mon séant. Ma mère, abîmée dans sa douleur, continuait à pousser d'imperceptibles soupirs. Les marches résonnaient de plus en plus distinctement sous les pas de mon père. La porte de la chambre s'ouvrit, sa silhouette se détacha en noir épais, sur le gris du mur.

- Pourquoi, dit-il, n'avez-vous point allumé la lampe? Où sont les allumettes?

Ma mère, d'une voix de petite fille, répondit:

- Elles sont sur l'étagère, contre la boîte à thé en fer-blanc.

Mon père questionna:

- Si Mohammed dort-il déjà?

- Non, papa, je ne dors pas.

Il craqua une allumette, souleva le verre de la lampe.

- Que faisais-tu donc dans le noir? reprit-il

- j'attendais ton retour.

La lampe allumée, ma mère releva la tête. Son visage ruisselait encore de larmes.

Mon père s'en aperçut.

- Pourquoi tant de larmes? Nous n'avons Dieu merci, aucun sujet de tristesse. J'ai dû vous abandonner seules pour corriger ce mécréant qui essayait de nous jouer quelque tour de sa façon. Tout est maintenant rentré dans l'ordre et voici les bracelets.

Il déposa les deux bracelets sur le matelas à côté de ma mère.

- Je ne veux pas les voir, ces bijoux de mauvais augure, dit ma mère. Je crois que je ne les porterai jamais. Je sens qu'avec eux, le malheur est entré dans cette maison, tu feras bien d'aller les revendre dès demain.

- Ce sont bien là les bracelets que tu désirais, prends-les et ne prononce pas de paroles inconséquentes.

Ma mère se leva, prit les bijoux sans les regarder, ouvrit son coffre et les jeta dedans avec humeur.

- Tu verras bien: ce que je te dis est la vérité. Je ne suis peut-être pas intelligente, je ne suis qu'une faible femme, mais mon cœur ne ment pas quand il me renseigne sur quelqu'un ou sur quelque chose. Ces bracelets ne m'apportent aucune joie. Maintenant, je vais m'occuper du dîner.

Nous touchâmes à peine à ce dîner plutôt improvisé. Nous nous mîmes au lit. Je me souviendrai toujours de cette nuit hantée de cauchemars. Je revois encore les scènes de violence et de sang, je revois les monstres, je revois les yeux enflammés de haine qui nous traquaient, ma mère, mon père et moi. Des masses d'hommes aux visages hideux nous poursuivaient à travers la ville pour nous dépouiller de nos richesses. Ils en voulaient particulièrement à ma Boîte à Merveilles. Mon père parut sur un cheval noir. Il avait ma boîte sous le bras. Il fendit la foule au galop. Des mains essayèrent de le retenir. Il piqua des deux. La longue crinière de son cheval se déployait comme un étendard. Ma mère et moi, nous nous trouvâmes brusquement dans une campagne déserte. Ma mère pleurait silencieusement. La lumière de l'été inondait des espaces de sable et de cailloux. La silhouette de mon père se détacha sur une colline. Il

nous attendait. Il n'avait plus de cheval. Il serrait toujours sous son bras ma Boîte à Merveilles.

- Je l'ai sauvée, nous dit-il, et, s'adressant à moi, il ajouta: Elle est à toi, ouvre-la donc.

Je la posai sur la terre nue et l'ouvris avec précaution. Mes yeux furent éblouis: sur un fond de fleurs fraîchement coupées (des œillets et des roses) reposaient comme dans un écrin, des bijoux d'or rehaussés de gemmes. Je n'en avais jamais vu d'aussi beaux, je relevai la tête pour dire à mes parents: « Regardez mon trésor. »

Ils jetèrent un coup d'œil dans la Boîte. Ma mère déclara:

- Les beaux bijoux portent toujours malheur à ceux qui les possèdent.

Un grand froid m'enveloppa ; je refermai la boîte, me mis à sangloter.

- Sidi Mohammed, pourquoi pleures-tu ? Réveille-toi donc! Réveille-toi!

II faisait déjà jour. Les seaux cliquetaient dans le patio. Mon père se penchait sur moi, me tâtait le front, j'ouvris les yeux.

- Non! affirma mon père, il n'a pas de fièvre. Il a dû simplement avoir un cauchemar.

Assise dans son lit, ma mère répétait:

- Je te dis qu'il est malade. Avec toutes ces émotions d'hier soir et l'agitation du souk des bijoux où tu as cru nécessaire de l'entraîner, cela ne m'étonne pas qu'il soit tombé malade.

- Cet enfant n'a rien, proclama mon père. Un peu de fatigue sans doute. Qu'il n'aille pas à l'école.

- Mon Dieu! Punis-moi, je suis la principale fautive, mais ne me frappe pas dans mon enfant. Homme, je te dis que je ne veux en aucune façon garder ces bracelets. Avec ces bijoux, le malheur entre dans cette maison.

Mon père se dirigea vers la porte. Tout en enfilant ses babouches, il déclara:

- Je m'en vais, je sens que si je reste je manquerai de patience.

- Va, répondit ma mère, tu es un homme, il est naturel que tu aies un cœur de pierre.

Ma mère ne devait pas dire des choses pareilles. Il n'est pas du tout naturel qu'un homme ait un cœur de pierre. Un jour, je serai un homme, je n'aurai pas un cœur de pierre. Seulement, devant les événements, mon père réagit comme doit réagir un homme. Il garde sa lucidité, son sang-froid. Ma mère voudrait le voir réagir comme elle : s'agiter, crier, exagérer l'importance du moindre incident.

Mon père avait d'ailleurs raison: je ne me sentais nullement malade. Pourtant, je dus obéir à ma mère, garder le lit toute la journée. Après déjeuner, nous reçûmes la visite de Lalla Aïcha. Il y avait longtemps que nous n'avions pas eu de ses nouvelles ni de celles de son mari Sidi Larbi le babouchier. Ma mère se hâta de préparer le thé. Elle entreprit ensuite de faire le récit de ses malheurs à sa vieille amie. Elle raconta dans les détails notre équipée au souk des bijoux, l'affreux drame qui se déroula à propos des bracelets, s'interrompit pour pleurer un moment, reprit son histoire entrecoupée de soupirs, d'invocations. Elle prophétisa avec lyrisme, annonça des catastrophes qui ne manqueraient pas de frapper notre foyer si mon père ne se décidait pas à vendre les bracelets de mauvais augure, cause occulte de notre ruine.

Lalla Aicha, par politesse, approuvait, soupirait, dodelinait de la tête, se donnait de légères tapes sur la joue.

Ma mère, enfin, regarda son amie.

- Mais toi ? Tu ne me dis rien sur ta maison. Comment vas-tu ? Comment va ton mari ?

Lalla Aicha, pour toute réponse, enfouit son visage dans ses mains et éclata en sanglots. Un torrent de larmes coula au travers de ses doigts. Son corps fut secoué de violents spasmes. La douleur l'étranglait par moments. Ma mère lui entoura les épaules de ses deux bras et se mit à sangloter avec elle. Lalla Aicha s'arrêta. Les joues encore luisantes de pleurs, le nez humide, elle dit à ma mère:

- Zoubida, je n'ai plus personne au monde, tu es mon amie, tu es ma seule famille. Le fils du péché pour qui je me suis dépouillée, m'a abandonnée pour prendre une seconde femme, la fille d'Abderrahman le coiffeur.

- Allah! Allah! cria ma mère, ô ma sœur, ma pauvre sœur, mon Dieu, quelle douleur !

Les deux femmes, de nouveau dans les bras l'une de l'autre, se mirent à sangloter.

La chaleur, le lit, ces scènes affreuses dont je sentais, sans le comprendre, tout le tragique, me rendirent vraiment malade. J'eus de violents maux de tête, la fièvre me secoua tout entier. Je me mis à rendre sur ma couverture. Ma mère se précipita, affolée, criant :

- Mon fils va mourir, ô mes amies, ô mes sœurs, mon fils! Sauvez mon fils!

Les voisines envahirent la chambre, mes paupières se fermèrent. Dans mon crâne, je n'entendais plus que les battements d'un gigantesque tambour.

Chapitre IX

Il n'a rien mangé depuis son déjeuner d'hier. Cette phrase prononcée dans un soupir suffit pour me réveiller. Une pénombre dense remplissait notre chambre. Ma mère chuchotait. Elle s'adressait à une silhouette indécise, debout au milieu de la pièce. La forme ne bougeait pas. Un vague murmure s'en échappait de temps à autre. Des syllabes dépourvues de sens me parvenaient dans mon lit. Les deux formes, m'abandonnèrent. J'essayai de bouger, le tambour qui battait dans mon crâne redoubla d'ardeur. Il se mêla à l'ombre des traînées impalpables de cendre rouge. Une nuée de minuscules étincelles tournoya autour de mon visage. Silencieuses et froides, elles transformaient le décor qui m'était familier en une atmosphère irréelle. Une douleur sourde se propagea dans mes os et me tira un gémissement.

Ma mère revint, s'approcha à pas furtifs de mon lit, se pencha légèrement sur moi et resta dans cette attitude un long moment, si silencieuse qu'elle ne semblait pas respirer. Elle formait devant mes yeux une masse noire aux contours pelucheux. Je m'attendais à la voir s'effilocher et se dissoudre à l'exemple de ces fantômes qui me visitaient par mes nuits d'insomnie.

Elle finit par soupirer et recula d'un pas.

- Je suis réveillé, lui dis-je, mais j'ai mal.

- Cela va mieux puisque tu me parles.

- Pourquoi fait-il si sombre? demandai-je.

- C'est le soir, répondit ma mère ; je n'ai pas voulu allumer la lampe pour ne pas gêner ton sommeil. Tu as eu la fièvre toute la nuit dernière et toute la matinée. Mes yeux n'ont pas cessé de couler. Hélas mes larmes ne peuvent soulager ta souffrance.

- J'ai faim.

- Voilà une bonne nouvelle, louange à Dieu! Je vais te chercher un bol de bouillon.

Elle me quitta un moment. Le bol de bouillon qu'elle m'apporta resta sur mes genoux quelques minutes. Rien que l'odeur de la nourriture me soulevait le cœur. Ma mère m'exhorta en vain à y goûter. Elle m'avait soutenu le corps à l'aide de coussins. La pièce roula, tangua, fut emportée à travers l'espace, tournant sur elle-même, subissant la loi immuable des astres et des météores. Ma mère eut juste le temps de rattraper le bol qui commençait à se répandre sur les couvertures et m'allongea avec d'infinies précautions. Les battements de tambour sous mon crâne s'exaspéraient.

Les objets peu à peu ne partaient plus à la dérive. Ma mère vint s'asseoir non loin de mon lit sur un matelas très bas.

La femme du fabricant de charrues l'interpella:

- Zoubida, comment va Sidi Mohammed ?

Couvre-le bien et donne-lui à boire du thé chaud, sans doute a-t-il attrapé froid.

Fatma intervint de sa fenêtre.

- Je crois plutôt qu'il souffre d'une insolation. Il faudrait lui entourer la tête d'écorces de citron et de feuilles de menthe.

- Vous avez peut-être raison toutes les deux, mes sœurs, mais si Dieu ne daigne pas soulager ses souffrances, tous mes soins resteront superflus. J'essaierai tous les remèdes pour hâter la guérison de mon enfant.

Mon père s'annonça à la porte d'entrée de la maison. Il arrivait plus tôt que d'habitude. Pendant qu'il grimpait l'escalier, ma mère s'empressa d'allumer la lampe à pétrole. Notre chambre fut inondée de lumière jaune. Mon père entra. Il vint se pencher sur moi. Ses orbites creusaient deux trous noirs dans son visage qui me parut pâle et fatigué. Il me toucha doucement le front, hocha la tête et me tourna le dos sans rien dire.

Ma mère disposa la petite table basse pour le dîner. Ce fut, je crois, le dîner le plus triste de leur vie.

De mon lit, j'apercevais le plat de faïence brune. Je n'arrivai pas à identifier la nourriture qui s'y trouvait. Je savais qu'il y avait une sauce au safran, des légumes et de la viande. L'odeur du safran me donnait des nausées. Mon père et ma mère, chacun abîmé dans ses pensées, ne mangeaient pas, ne parlaient pas.

Le chat de Zineb surgit de l'invisible, s'avança à pas feutrés de la table, regarda les formes immobiles des deux convives et miaula d'étonnement. Il miaula timidement, d'une voix plaintive, serrant sa queue entre ses pattes de derrière et rentrant son cou dans ses épaules. Son miaulement s'étouffa dans l'atmosphère comme dans un tampon de coton. La frayeur s'empara de lui. Il écarquilla ses yeux jaunes, rabattit ses oreilles en arrière, cracha un horrible juron et s'en alla tous poils dehors.

Mes parents n'avaient pas remué le petit doigt, n'avaient pas ouvert la bouche. Une angoisse de fin du monde s'appesantit sur toutes choses. Je fondis en sanglots. Mon père se secoua de sa torpeur et me demanda:

-Où as-tu mal, mon enfant ? Tout hoquetant, je lui répondis:

- Je n'ai pas mal, mais pourquoi ne parlez-vous pas?

- Nous n'avons rien à dire. Repose-toi et ne pleure plus.

Ma mère se réveilla à son tour, prit la table et se dirigea vers sa cuisine. Elle revint, les mains chargées du plateau et des verres pour le thé. Elle trouva mon père debout, se préparant déjà pour dormir.

- Tu ne prends pas de thé ? lui demanda ma mère.

- Non, et dorénavant, tu feras attention à ne pas trop gaspiller ton sucre.

- Suis-je une femme qui gaspille?

- Telle n'est pas ma pensée. Je veux simplement te dire qu'à partir de demain, il nous sera difficile d'avoir du sucre et du thé tous les Jours.

Ma mère devint toute pâle. J'ouvris grands mes yeux pour ne rien perdre de la scène. Elle posa le plateau, se redressa, regarda mon père bien en face.

- Je pressens un grand malheur, dit-elle d'une voix brisée.

Mon père resta silencieux, les paupières baissées. Brusquement, un claquement sonore me fit sursauter dans mon lit, me tira un gémissement de douleur. Ma mère s'était appliqué sur les joues ses deux mains avec la force du désespoir. Elle s'assit à même le sol, s'acharna sur son visage, se griffa, se tira les cheveux sans proférer une parole. Mon père se précipita pour lui retenir les mains. Ils luttèrent un bon moment. Ma mère s'écroula face contre terre.

- 0 femme! Ne crains-tu plus la colère de Dieu? dit doucement mon père. Aie confiance en sa miséricorde. Dieu ne nous abandonnera pas. Ce qui nous arrive, arrive tous les jours à des milliers de musulmans. Le croyant est souvent éprouvé. J'ai perdu dans la cohue des enchères aux haïks tout notre maigre capital.

J'avais mis l'argent dans un mouchoir. J'ai dû laisser le mouchoir tomber par terre, croyant le glisser

dans ma sacoche.

Ma mère avait relevé la tête. Elle ne disait rien.

Mon père, de sa voix calme, continuait:

- Pourquoi se lamenter? Nous devons louer Dieu en toutes circonstances.

Enfin, ma mère sortit de son silence.

- Qu'allons-nous faire?

- Je vais travailler.

- Combien as-tu perdu?

-Tout mon fonds de roulement. Je n'ai pas même de quoi payer mon ouvrier qui n'a rien touché cette semaine. Je dois aussi un mois de loyer au propriétaire de l'atelier. Je pensais régler toutes ces dettes et acheter du coton.

- Les marchands ne pourraient-ils pas te faire crédit? Tu es connu honorablement.

- Jamais je ne m'abaisserai jusqu'à mendier du coton à l'un de ces voleurs. Je ne veux pas non plus du misérable salaire d'un ouvrier. Je suis un montagnard et un paysan. La saison de la moisson commence à peine, on embauche des moissonneurs. J'irai travailler aux environs de Fès.

-Tu oserais m'abandonner avec un enfant malade ?

- Préférerais-tu mourir de faim ? Aimerais-tu devenir un objet de pitié pour tes amies et tes voisines? Je serai à deux jours de marche de la ville. Sidi Mohammed ira mieux demain. Fais-lui une soupe à la menthe sauvage; couvre-le bien afin qu'il transpire abondamment. Aujourd'hui, il a moins de fièvre que la nuit dernière.

- C'est un châtiment de Dieu qui nous accable. Ce sont ces maudits bracelets qui ont semé le malheur dans notre maison. Pourquoi ne les vendrais-tu pas ?

- Je compte les vendre. Je vous laisserai cet argent pour vous nourrir pendant mon absence. Driss le teigneux nous reste fidèle, il viendra tous les jours faire les courses. Donne-lui à manger, il n'a personne.

Mon père se recueillit un moment.

- Je vous laisserai seuls pendant un mois. Je tâcherai de ne rien dépenser de mon salaire, il me sera possible de remettre l'atelier en marche dès mon retour.

Un grand silence s'établit, un silence lourd, moite, huileux et noir comme la suie. J'étouffais. Je désirais de toutes mes forces qu'une porte claquât, qu'une voisine poussât un cri de joie ou un gémissement de douleur, que quelque événement extraordinaire survînt pour rompre cette angoisse. Je voulais parler, dire n'importe quelle sottise mais ma gorge se serra et une plainte expira sur mes lèvres.

Mes parents ne bougeaient pas, se transformaient peu à peu en personnages de cauchemar. Plus j'écarquillais les yeux pour les voir, plus ils devenaient fluides, insaisissables, tantôt transparents, tantôt d'un noir agressif, mais sans contours précis. Pour la première fois, j'eus la sensation du vide absolu, de la solitude sans miséricorde. Mon cœur se remplit de peine. Une boule dure se forma dans ma poitrine, gênant ma respiration. Je fermai les yeux. Je priai avec ferveur. Je me sentais abandonné aux portes de l'Enfer.

Non ! Je n'ai pas encore oublié ces instants. Seigneur! Je me souviens. Je me souviens de cette solitude

vaste comme les immenses étendues des planètes mortes, de cette solitude où le son meurt sans écho, où les ombres se prolongent dans des profondeurs d'angoisse et de mort. Et le cœur qui saigne ! Source intarissable de peine, torrent surchauffé par les feux de mes chagrins et de mes douleurs ; cri de ma chair écrasée sous le poids de ta malédiction. Je n'étais qu'un enfant, Seigneur! Je ne savais pas que le jour naissait de la nuit, qu'après le sommeil de l'hiver, la terre sous la caresse du soleil souriait de toutes ses fleurs, bourdonnait de tous ses insectes, chantait par la voix de ses rossignols.

Mon père nous quitta le surlendemain à l'aube. Il partit, avec pour tout bagage, une sacoche de berger, en palmier nain, dont il avait fait l'acquisition la veille, une faucille neuve et un sac en toile, avec une fermeture à coulisse. Ma mère l'avait confectionné dans un morceau de haïk de coton et l'avait bourré de provisions : olives noires, figues sèches, farine grillée et sucrée, deux pains parfumés à l'anis et dix qarchalas. Nous appelons ainsi des petits pains ronds sucrés, parfumés à l'anis et à la fleur d'oranger et décorés de grains de sésame.

J'étais réveillé quand mon père partit. Ma mère lui fit quelques recommandations et resta après son départ, prostrée sur son lit, le visage caché dans ses deux mains. J'eus la sensation que nous étions abandonnés, que nous étions devenus orphelins.

Tout le monde dans le quartier devait être au courant de nos ennuis matériels et du départ de mon père. Ils manifesteraient à notre égard une pitié ostentatoire plus humiliante que le pire mépris. Mon père parti, nous restions sans soutien, sans défense.

Le père, dans une famille comme la nôtre, représente une protection occulte. Point n'est besoin qu'il soit riche, son prestige moral donne force, équilibre, assurance et respectabilité.

Mon père venait le soir seulement à la maison, mais il semblait que toute la journée se passait en préparatifs pour le recevoir. Je comprenais ce qui tourmentait ma mère, ce matin, dans la lumière du jour à peine naissant. Elle se rendait compte dans le tréfonds de son cœur que ses préparatifs seraient vains.

Personne le soir ne pousserait plus notre porte, n'apporterait de l'extérieur la suave odeur du travail, ne servirait de lien entre nous et la vie exubérante de la rue.

Pour ma mère et pour moi, mon père représentait la force, l'aventure, la sécurité, la paix. Il n'avait jamais quitté sa maison; les circonstances qui l'obligeaient ainsi à le faire prenaient dans notre imagination une figure hideuse.

La maison se réveillait peu à peu, saluait le soleil et ses bruits familiers. Je me sentais mieux ce matin. Je m'assis dans mon lit. Ma tête ne pesait rien sur mes épaules, mes bras n'étaient agités d'aucune fièvre.

Maman, dis-je, est-ce que c'est long un mois?

Ma mère se secoua de sa torpeur, regarda à droite, puis à gauche, comme pour reconnaître l'endroit où elle se trouvait et me fixa avec des yeux étonnés. .

- As-tu parlé, Sidi Mohammed?

- Oui, maman ; je te demande si un mois est long.

- Un mois dure un mois, mon fils, mais pour nous, le mois à venir sera une éternité.

- Je sais attendre; toi, tu ne sais pas encore ou plutôt, tu l'as su autrefois mais tu as dû oublier. Ma mère parut abasourdie par cette réflexion.

- Qu'est-ce que tu attends?

- J'attends d'être un homme. Toi, tu n'attends plus rien puisque tu es une grande personne.

Je me tus un moment avant d'ajouter:

- Quand tu étais une petite fille, tu ne pouvais pas faire tout ce que tu voulais, tu as attendu d'être une femme pour réaliser tes projets, acheter les vêtements dont tu avais envie, sortir avec Lalla Aicha ton amie, préparer les plats que tu aimais manger. Moi, je mange ce que tu me donnes, je ne sors jamais seul, je porte souvent des chemises qui ne sont pas à ma taille.

L'étonnement de ma mère grandissait. Elle ne savait quoi me répondre; elle me considérait avec curiosité.

Calmement je murmurai :

- Quand je serai un homme, je porterai de belles djellabas blanches qui seront lavées tous les jours, je mangerai tous les matins au moins une livre de beignets très chauds avec beaucoup de beurre, parfois avec du miel. J'aurai quarante chats qui m'obéiront toujours. Ils ne feront jamais de saletés dans les coins. D'ailleurs, nous habiterons une autre maison avec un bigaradier dans la cour.

Un sourire éclaira le visage de ma mère.

- Jamais ta femme n'acceptera de veiller sur ton troupeau de chats.

- Je ne me marie pas, toi, tu aimes les chats, tu pourras t'en occuper.

Elle éclata franchement de rire. Sa gaîté soudain me rendit toute ma confiance. Je ris plus fort qu'elle; je battis des mains. Ma mère mit son index sur les lèvres et me dit:

- Que diraient les voisins s'ils t'entendaient rire de la sorte le jour du départ de ton père ?

- Mon père reviendra bientôt et nous serons de nouveau très riches.

- Mais nous n'avons jamais été riches.

- Si, nous n'avions pas faim ; et notre chambre n'est-elle pas la plus jolie de la maison ?

- Repose-roi, mon petit ; tant que je serai vivante, tu n'auras jamais faim, dussé-je mendier.

Quelqu'un gratta timidement à la porte. Ma mère se leva.

- Qui est là ? dit-elle tout en se dirigeant vers le couloir d'entrée. Suivit un long conciliabule, tout en murmures et en chuchotements. J'entendis finalement ma mère dire d'une voix pressante:

- Entre, Fatma ! Entre et donne-le-lui toi-même; à moi il refusera, il est si entêté! Entre donc!

Fatma Bziouya parut. Elle tenait à la main un bol fumant. Elle s'approcha de moi, me fit un large sourire et me demanda:

- Comment te sens-tu ce matin, fqih !

Je ne répondis rien. Je ne voulais engager aucune conversation avec cette femme qui venait m'amadouer afin de me faire avaler quelque breuvage infect.

- J'ai préparé pour toi du tadeffi ! Ne voudrais-tu pas y goûter?

D'ordinaire, j'aimais le tadeffi, ce potage parfumé à la menthe sauvage. Par principe, je détournai mon

visage du côté du mur. Je pensais mettre ainsi fin à toute tentative de persuasion. Ma mère vint au secours de notre voisine.

- Je suis sûre que tu l'aimeras, cette soupe. Après, j'enverrai Zineb t'acheter un beignet.

Je me fis encore prier un moment. Je finis par me mettre sur mon séant. Je pris le bol, le humai d'une narine méfiante, regardai les deux femmes penchées sur moi avec sollicitude et déclarai que je n'aimais pas la soupe piquante.

Toutes les deux me répondirent de concert, avec un ensemble émouvant, qu'il n'y avait pas dans cette soupe la moindre parcelle de piment ou de poivre. Je regardai ma mère dans les yeux et lui demandai à brûle-pourpoint comment elle pouvait le savoir puisqu'elle n'avait pas goûté à cette soupe. Elle tenta de me répondre, chercha sa phrase, s'embrouilla, soupira, leva les yeux au plafond pour prendre à témoin les solives enfumées et partit se réfugier dans la cuisine.

Fatma insistait,

-Moi, je t'affirme qu'il n'y a pas d'épices dans ce tadeffi. D'un geste, je lui collai le bol dans les mains. -Tout le monde sait que le tadeffi sans épices est absolument immangeable. Ce n'est pas parce que je lis malade que tu vas me faire manger de la colle de farine.

Fatma perdit patience.

- Je te dis que c'est bon! Goûte d'abord avant de dire de telles sottises. Prends vite.

Je boudais toujours. Fatma devint tendre. D'une voix caressante elle m'appela: bonbon acidulé, petit fromage blanc, vermicelle au lait. Je ne pouvais pas résister à des mots si câlins, je repris le bol de tadeffi. J'avais passablement faim, je bus cette bonne soupe à grandes goulées.

Je demandai ensuite à ma mère de me débarbouiller. Je changeai de chemise, me vêtis de ma djellaba. Je me sentais guéri mais pas encore assez fort pour retourner à l'école.

Pendant quelques jours, j'allais jouir de vraies vacances.

Rahma m'aperçut à la fenêtre et me salua joyeusement :

- Louange à Dieu ! Sidi Mohammed ! Te voilà rétabli. Nous étions bien inquiets à ton sujet. Promets-moi de ne jamais tomber malade, j'en perds l'appétit, je le jure par Dieu et par ses saints vénérés.

- Qu'Allah vous conserve toi et les tiens en excellente santé, Rahma, qu'il vous donne bonheur et prospérité, répondit ma mère du fond de sa cuisine.

Rahma s'accouda à la grille de sa fenêtre décidée à poursuivre le dialogue.

- Amine, Ô ma sœur Zoubida. Est-ce que Sidi Abdeslem est parti ce matin ? Je l'ai entendu descendre l'escalier.

- Oui, il doit être déjà loin.

- Dieu vous le ramènera sain et sauf.

Rahma s'adressa à toute la maison pour déclarer:

- Les temps deviennent durs pour les pauvres gens que nous sommes, mais sachons louer Dieu dans la joie comme dans l'adversité.

Pour toute réponse, quelqu'un éternua très fort au rez-de-chaussée. Il éternua trois fois, puis se moucha avec conviction. Le bruit de ses narines me rappela le son de la trompette du Ramadan. J'éclatai d'un rire joyeux.

Ma mère me prit par les épaules, me ramena vers mon matelas. Elle me conseilla d'une voix ferme de m'allonger. Je n'étais pas encore assez fort pour me livrer à des excentricités. Je devais rester au lit. Elle me recommanda de réciter quelques versets du Coran afin de ne pas oublier tout ce que j'avais appris et pour

attirer la bénédiction sur notre maison et sur la tête de mon père, parti vers l'inconnu.

Je m'installai sur le matelas, l'air renfrogné. Je n'avais pas envie de réciter des versets du Coran, je n'avais plus envie de rien. J'écoutais d'une oreille distraite les papotages ordinaires des femmes de la maison. Je ne prêtais aucune attention à leurs propos. Malgré le soleil, tout me paraissait sombre. La saleté des murs que j'apercevais par notre fenêtre me dégoûtait. Enfin, ma mère servit le déjeuner. Le menu se composait de deux beignets qui m'étaient destinés, de beurre rance, d'olives noires et d'une botte de radis, cadeau de Fatma Bziouya ou plutôt de son mari, Mohammed le jardinier.

J'entamai un beignet. Il devint dans ma bouche pâteux et sans goût. Je le mâchai, le remâchai, le promenant d'une joue à l'autre; je finis par l'avaler sans plaisir. La table débarrassée, ma mère posa à même le bois, une petite théière d'émail dont nous ne nous servions jamais et deux verres. Sans plateau, sans bouilloire dans la pièce, sans le rituel habituel qui présidait à la préparation du thé, une impression de dénuement flottait dans l'atmosphère. Seuls, les ménages misérables procédaient de la sorte.

A mes réflexions, ma mère répondit qu'elle ne pouvait plus passer son temps à faire briller le plateau, laver les verres, astiquer la théière d'étain. Qu'allait-elle donc faire de son temps ? Je ne savais.

Après déjeuner, ma mère me recommanda d'être bien sage, prit son haïk et partit rendre visite à Lalla Aicha son amie. Elles avaient tellement de choses à se dire.

Je me souviens encore des heures affreuses passées à attendre. Sans oser me mettre à la fenêtre, réprimant l'envie que j'avais de courir dans l'escalier, de sauter au soleil sur la terrasse. Je jetai un coup d'œil dans ma Boîte à Merveilles. Ce n'était plus une boîte à merveilles mais un cercueil où gisaient les pitoyables cadavres de mes rêves. Je fis une atroce grimace. Les voisines ne devaient pas m'entendre pleurer. Je me mouchai dans un vieux chiffon qui traînait par terre. Couché sur le dos, je contemplai fixement les taches squameuses qui constellaient les murs de notre chambre. Elles ne bougeaient plus. Elles organisaient autrefois en mon honneur des ballets à ravir les yeux. Je passais des heures à suivre les évolutions de ces formes changeantes. Maintenant, elles n'étaient plus que des taches figées qui me donnaient la nausée.

Mon cœur se mit à battre de tristesse, d'angoisse, de dépit et de colère. Il battait surtout de peur. Malgré les discussions des voisines, le bruit familier des petits balais de doum, les crépitements des étincelles, les ronflements des soufflets, j'avais peur. Épuisé par mes larmes silencieuses, je finis par m'endormir. Quand ma mère revint, j'avais de nouveau la fièvre. Elle me couvrit chaudement, s'assit à côté de mon lit et pleura longtemps. Elle chantonnait doucement, s'interrompait de temps à autre pour se moucher, reprenait son murmure.

Le soir, elle ne prépara pas de dîner, elle se coucha tôt. J'avais de la peine à m'endormir. Je m'agitais dans mon lit, me tournais, me retournais sans réussir à sombrer dans le sommeil.

Brusquement l'orage se déchaîna. Le vent fonça sur la maison avec des hurlements de fureur. Les portes claquèrent. Au milieu des gémissements, des pleurs et des chuintements de la rafale, s'éleva un chant timide de flûtiau. Ce n'était pas une flûte humaine, semblable à ces roseaux à sept trous qui font danser les fantômes à la lumière des étoiles, c'était, à n'en pas douter, quelque instrument d'une matière luisante et froide, forgé sans bruit au fond des eaux par un djinn atteint de démence. Elle parlait un langage à la fois déchirant et suave, parfois incompréhensible, grimaçant, maléfique, parfois d'une nostalgie farouche. Il y avait des appels, des supplications, des reproches, des rires d'hyène, de longs cris de douleur, des mots d'amour et des phrases de colère.

Le vent riait, jouait avec les portes, les cognait de fureur. Pour conjurer ces forces obscures, je récitai trois fois la sourate de l'Unité. Tremblant de tous mes membres, j'enfouis mon visage dans un coussin ; Je finis par m'endormir.

Ma vie s'écoulait dans deux mondes opposés. Le jour je subissais toutes sortes de contraintes, je prenais part à des drames que je ne comprenais pas, la nuit me servait d'appât à ses monstres, me lançait dans le

vide de ses abîmes, me faisait don de fruits que mes mains ne pouvaient saisir. Vie double, semée d'embûches, de mirages, de farces, mais à laquelle je finis par m'habituer. Je n'agissais pas, je subissais. Chaque fragment du devenir couvait une parcelle de mystère. Les instants se succédaient avec chacun sa charge de joie, hélas! trop éphémère, avec son poids de peine qui imprimait dans ma chair sa meurtrissure. Au gré de l'humeur des uns et de la fantaisie des autres, mes jours me paraissaient sombres ou radieux, mes nuits, un havre de repos, un lieu de torture, un moment de félicité, le douloureux calvaire des âmes damnées de toute éternité.

Ceci me donna par la suite le goût de l'aventure, à savoir: le goût de la mort. Je mourais chaque soir pour renaître instantanément dans un univers sans dimensions. Je ressuscitais chaque matin pour retrouver le soleil, le chant des moineaux, le pain, le blé et la fraîcheur de l'eau de source. Le pain et l'eau avaient bon goût et je me réjouissais d'être sur une terre où ils ne manquaient pas. Cependant, dans les heures de chagrin et de solitude, ils me paraissaient amers, fades, durs pour mon gosier trop étroit.

Bien sûr, je préférais le jour à la nuit, les jours en principe se tenaient, obéissaient à la à logique du temps, se succédaient en apparence bien en ordre. Les nuits enfantaient des personnages, des sites, des événements, lesquels créaient leur espace et leur temps. Mes parents, les voisins, les enfants du Msid , le maître et sa baguette de cognassier habitaient la terre ensoleillée mais il m'arrivait la nuit de les rencontrer dans des pays lointains privés de lumière, dans des sentiers hérissés de dangers. Nos rapports, souvent n'étaient plus les mêmes que pendant le jour. Maintes fois, j'essayai de les éviter, mes efforts s'avéraient toujours vains. Je ne pouvais leur échapper, ni dans ce monde, ni dans aucun autre. Il leur était donné de me choyer ou de me tourmenter selon leur bon plaisir. Plus tard je me défendrai. Maintenant, je n'étais qu'un enfant, un enfant couché en chien de fusil qui ronflait discrètement alors que tous les hommes étaient déjà partis au travail, alors que toutes les voisines avaient déjà procédé à leur toilette.

Ma mère me réveilla.

- Sidi Mohammed, tu es mal couché, tu vas attraper le torticolis.

J'entrouvris péniblement mes paupières. Le jour inondait notre chambre.

- Lève-toi et va faire tes ablutions, pendant ce temps, je vais te faire cuire un œuf.

- J'aime beaucoup les œufs à l'huile avec du piment rouge et du persil.

- Je sais, je mettrai du piment rouge et du persil et même une pincée de cumin.

Cette phrase n'échappa pas à l'oreille de Rahma.

Elle se mit à sa fenêtre et cria:

- Nous appelons ce plat une omelette juive, c'est délicieux.

Ma mère répondit :

- Sidi Mohammed est encore malade, il a des envies comme une femme enceinte.

Toutes les voisines se mêlèrent à la conversation.

Les unes riaient, les autres faisaient des vœux pour mon prompt rétablissement. Tante Kanza, la chouafa, raconta un de ses souvenirs: elle avait connu une jeune femme enceinte qui, un jour, se rendant au bain, avait vu dans une boutique de laitier de beaux fromages blancs. Elle désira en goûter, mais le laitier, un avaricieux, un disciple de Satan, refusa de lui en offrir la moindre miette. L'enfant arriva au monde quelques mois plus tard. Sur son ventre, se détachait bien visible un morceau de fromage blanc.

Tante Kanza l'avait vu, de ses yeux vu.

- Heureusement, dit une voix, sans la moindre ironie, que le morceau de fromage ne pendait pas à son front ou à l'une de ses joues.

Driss, le teigneux, appela de la porte d'entrée. Ma mère lui demanda de patienter une seconde, elle allait descendre. Elle coupa un gros quartier de pain, courut à sa cuisine l'enduire de beurre rance, empaqueta dans un papier graisseux une poignée d'olives noires et s'engouffra dans l'escalier. Avant de remonter, elle emprunta le seau de tante Kanza, le remplit d'eau du puits et grimpa péniblement les marches. A la porte de notre cuisine, trônait depuis toujours la jarre d'eau potable en terre poreuse. Ma mère y versa le seau. Elle revint vers moi et me dit:

- Je vais me préparer, nous allons sortir ensemble; nous passerons prendre Lalla Aïcha qui nous attend. Aujourd'hui, je t'emmène voir quelqu'un que tu ne con nais pas. N'es-tu pas content de sortir un peu ? Nous allons très loin ...

Tout en parlant, elle s'enveloppait dans son haïk, serrait son voile, secouait la poussière de ses babouches.

- Tu ne connais pas le quartier Qalqlyine, tu verras, c'est un joli quartier avec des derbs étroits qui descendent en pente, des maisons aux plafonds peints et un ou deux figuiers qui sortent des murs et se penchent sur la ruelle. Tu aimeras tout cela. Mouche-toi, qu'as-tu fait de ton mouchoir ? Mouche-toi donc !

Je tournais en rond à la recherche de mon mouchoir, je le découvris enfin sous un coussin tout froissé et collé. Je tirai dessus pour avoir une surface suffisante pour y placer mon nez. Je me mouchai fort, si fort que mes doigts furent tout mouillés. Je jetai le mouchoir et m'essuyai les doigts à même ma djellaba.

Nous nous disposions à quitter la chambre quand Fatma Bziouya interpella ma mère.

- Lalla Zoubida ! Où vas-tu ?

- Lalla Aicha nous a invités à passer la journée, avec elle, elle est si seule!

- Que devient son mari, Sidi Larbi ? N'a-t-il pas encore répudié la fille du coiffeur ?

- Non, mais je sais qu'il paie actuellement son ingratitude envers Lalla Aïcha. Sa belle-famille lui rend les jours amers, l'accuse de laisser sa jeune femme souffrir de faim.

Ma mère enleva son voile qui la gênait pour parler. La maison était tout oreilles. Quelle aubaine d'en savoir plus long que les autres ! Quelle magnifique occasion de montrer à routes ces envieuses dans quelle estime la tenait Lalla Aicha. Elle lui confiait tous ses secrets! A la fin, elle laissa entendre qu'elle en savait beaucoup plus long, mais que les convenances lui interdisaient de tout révéler. Nous partîmes enfin. Je marchais devant, dévorant des yeux les étalages. Arrivés à Sidi Ahmed Tijani, ma mère se dirigea vers le tronc aux offrandes. Dans un mur couvert de mosaïques, s'ouvrait un trou, à hauteur d'homme, surmonté d'une grille en bronze ouvragé.

Ma mère ne déposa aucune offrande dans le trou.

Elle y introduisit simplement sa main, frotta sa joue contre la boiserie qui l'entourait et murmura une vague prière, J'étais trop petit pour atteindre le trou, je collai mes lèvres sur la mosaïque froide du mur. Cette manifestation de respect pour Sidi Ahmed Tijani fit plaisir à ma mère.

- Viens, mon petit œil, et qu'Allah te préserve de tout mal! Me dit-elle.

Je la suivis. Nous fîmes quelques pas. Un marchand de poivrons et de tomates s'était installé dans l'angle d'une ruelle. Il exposait par terre ses légumes en petits tas bien ordonnés, de forme pyramidale.

- Combien vends-tu tes tomates ? lui demanda ma mère. Elle se courba, tâta par ci, toucha par-là, mélangea poivrons et tomates, sema le désordre. Le marchand, furieux, lui répondit que cette marchandise

n'était pas à vendre, surtout à une cliente aussi ennuyeuse.

Très digne, ma mère se leva et lui conseilla de ramasser ses ordures s'il n'avait pas l'intention de les vendre. On ne devait pas permettre à des fainéants de cette espèce d'encombrer la rue et de gêner la circulation. Elle allait sûrement continuer sa diatribe mais je m'emparai de sa main et la forçai à me suivre. Nous abandonnâmes le marchand secoué de colère.

A notre gauche, se dressait un portail mon mental orné de clous et de marteaux de bronze d'un très beau travail,

- Mé! Dis-moi à qui appartient cette maison?

- Ce n'est pas une maison, c'est un bureau de Chrétiens.

- Je vois des Musulmans y entrer.

- Ils travaillent avec les Chrétiens. Les Chrétiens, mon fils, sont riches et paient bien ceux qui connaissent leur langue.

- Est-ce que je parierai la langue des Chrétiens quand je serai grand ?

- Dieu te préserve, mon fils, de tout contact avec ces gens que nous ne connaissons pas.

La rue Zenqat-Hajjama s'ouvrait à main gauche, face à l'ancien marché aux esclaves. Dés l'entrée de la maison, ma mère appela Lalla Aïcha, Elle nous souhaita la bienvenue de sa chambre du deuxième étage et nous pria de monter. Elle nous attendait, assise devant sa bouilloire qui lançait des jets de vapeur. La chambre offrait l'image de la désolation. Elle suait la misère et l'ennui. Je l'avais connue en des jours meilleurs. Plus de cretonne sur les matelas, plus de carpettes aux couleurs gaies ! Les étagères de bois peint avec leur cargaison de bols de faïence et d'assiettes décorées avaient disparu, l'horloge laissait à sa place une tache claire sur le mur. Le nombre des matelas n'avait pas changé mais ils étaient bourrés de crin végétal au lieu de laine. Le crin s'était tassé, les matelas étaient froids et durs. D'ailleurs, toute la pièce paraissait froide et dure. Une sorte d'angoisse imprégnait l'atmosphère. La maison me parut morte. Les locataires silencieux se tenaient tapis, sans aucun doute, dans les coins les plus sombres de leurs pièces. Un petit chat miaulait désespérément sur la terrasse. Il avait dû miauler pendant des jours. Sa voix saignait à chaque appel.

Lalla Aïcha prépara le thé. Elle le servit dans un petit plateau de cuivre jaune aux gravures effacées. Elle s'acquittait de ses devoirs d'hôtesse avec beaucoup de dignité.

Personne ne disait rien. Chacun de nous trois poursuivait son rêve particulier, s'absorbait dans ses pensées. Lalla Aïcha rompit le silence.

- Nous irons plutôt dans le quartier Seffah, le fqih de Qalklyine est en voyage dans le djebel. Il paraît qu'il a encore de la famille dans un village perdu. Sidi El Arafi que nous irons consulter est aveugle. Je tiens les renseignements de Khadouj Lalaouia qui l'a consulté deux ou trois fois. Elle m'a affirmé que tout ce qu'il lui avait prédit s'était réalisé point par point.

J'ai de l'espoir, Zoubida ; avec l'aide de ce voyant, je suis sûre d'atteindre le but. Nous sommes de très faibles créatures, le bonheur est chose fragile. Mon nid a été saccagé, je n'aurai de repos que le jour où il redeviendra ce qu'il était.

Ma mère hochait la tête, moi je soupirais parce que je savais que dans de telles circonstances il convenait de soupirer. Le silence s'établit de nouveau.

Ma mère dit enfin:

-Lalla Aicha j'ai, moi aussi, grand besoin de conseils. Je tremble pour ma maison, pour mon mari,

pour mon fils. Quand la colère de Dieu se déchaîne sur les gens pauvres comme nous, elle les réduit en cendres. Les personnes qui « savent nous sont d'un secours précieux. Sidi El Arafi a bonne réputation, il nous aidera sûrement.

- II est permis à l'esclave de faire ce qui est en son pouvoir pour remédier à sa misère, ensuite il doit s'en remettre à son seigneur pour l'accomplissement de ses desseins. Ayons confiance.

Lalla Aïcha, qui n'avait rien perdu de son embonpoint, s'arracha péniblement du sol, prit son haïk.

Chapitre X

Nous n'avions eu aucune peine à trouver la maison de Si El Arafi. Les gens du quartier Seffah, fiers d'être les voisins d'un homme aussi illustre, s'empressèrent de nous renseigner. Un enfant de mon âge s'était offert de nous accompagner. Il nous guida à travers un dédale de rues de plus en plus étroites, de plus en plus sombres, de plus en plus encombrées de tas d'ordures et de chats efflanqués. Nous aboutîmes enfin à une petite place inondée de soleil. Sur cet espace lumineux s'ouvraient les entrées de deux moulins à eau, de trois portes de maisons vétustes et une bouche d'égout. Des nuages de poussière et de mouches tournoyaient dans l'air. Diverses odeurs s'y livraient bataille: ordures ménagères, pissat d'âne, cuisine maigre, benjoin et encens y mêlaient leurs effluves!

L'enfant qui nous accompagnait, pointa son index droit vers la porte centrale, fourra l'index gauche dans sa narine et s'en alla sans rien dire. La porte s'ouvrit. Une vieille femme au visage découvert portant sur la tête une corbeille de roseaux sortit. Elle nous dévisagea calmement, hocha la tête. Elle se dirigea vers le boyau noir par lequel nous étions arrivés. Nous nous engageâmes à la queue leu-leu dans le couloir d'entrée. Nous battions le sol du bout de nos babouches avant de poser le pied. Il faisait nuit dans le couloir. Le pavé en était irrégulier. De temps en temps, ma mère ou Lalla Aïcha appelait le Prophète à son secours. Elles butaient à tour de rôle sur le même obstacle, un pavé mal ajusté, une brique qui traînait là par mégarde.

Le couloir tourna à gauche. La lumière du patio nous éblouit. Nous soupirâmes de contentement : un pied de vigne grimpait le long du mur qui nous faisait face. Les feuilles, d'un vert dense, éclataient, sur la blancheur de la chaux qui couvrait tous les murs de la maison. Cette cour respirait une paix monacale. Des pigeons roucoulaient et des tourterelles répondaient dans leur langage. En vain, je cherchai des yeux ces oiseaux qui nous accueillaient joyeusement. Ils devaient nous épier de leurs cachettes pleines d'ombre et de fraîcheur. .

Il n'y avait personne dans le patio. Pendant quelques minutes, nous restâmes là, ne sachant à qui nous adresser. Ma mère osa appeler:

- Ô gens de la maison !

Une voix de femme demanda :

- Qui voulez-vous voir ?

Ma mère reprit:

- Ô gens de la maison, est-ce chez vous qu'habite Sidi El Arafi ? Nous désirons le consulter.

La tête d'une petite fille négroïde surgit d'une lucarne. Des yeux, elle nous indiqua l'escalier qui se trouvait à notre droite.

- Montez, dit-elle, Sidi El Arafi habite au premier.

A peine avions-nous grimpé trois marches que Lalla Aicha se mit à respirer comme un soufflet de forge:

- Montez tous les deux, nous conseilla-t-elle, vous m'attendrez sur le palier.

Du palier, partaient en tous sens plusieurs couloirs et plusieurs autres escaliers tout aussi usés. Les marches usées ne facilitaient pas la montée.

Au bout de l'un des couloirs s'ouvrait la chambre de Sidi El Arafi. Un rideau à grandes bandes jaunes et rouges en défendait l'accès.

Lalla Aïcha nous rejoignit, suant, s'étouffant, hoquetant des lambeaux de prières et des formules d'appel à la miséricorde divine. Je soulevai le rideau pour laisser passer mes deux compagnes. Ma mère risqua un œil à l'intérieur de la pièce et demanda:

- C'est bien ici que demeure Sidi El Arafi ?

- Oui, c'est ici, n'ayez aucune crainte d'approcher, pèlerins que Dieu a envoyés vers nous. Je suis El Arafi, le pauvre aveugle. Je ne refuse jamais de recevoir les hôtes de Dieu.

Nous entrâmes, l'un derrière l'autre, abandonnant nos babouches dans le couloir.

Lalla Aicha, ponctuant chaque mot d'un profond soupir, déclara:

- Nous sommes les hôtes de Dieu, ô notre maître! Mais nous sommes aussi tes hôtes.

- Soyez les bienvenus! Soyez les bienvenus! Et si vous êtes assoiffés, nous avons de l'eau qui rafraîchit les gorges desséchées. Approchez et asseyez-vous. Mes yeux ne peuvent vous voir mais mon cœur me dit que vous êtes des gens de bien. Il y a parmi vous un enfant. Mon oreille perçoit le bruit de ses pas sur la natte. Est-ce une fille ou un garçon?

- Un garçon, répondit ma mère. S'adressant à moi elle ajouta:

- Embrasse la main du chérif, mon fils, et demande lui de te bénir.

L'aveugle tendit la main droite dans l'espace et dit:

- Dieu te bénisse, mon fils ! Dieu te bénisse! Viens près de moi !

Sa figure rayonnait de bonté. Il avait le visage long et maigre, couleur de pain brûlé. Les globes laiteux qui remplissaient ses orbites ne m'inspiraient aucune frayeur. Je m'avançai. Je mis ma main dans la sienne. Je posai mes lèvres sur ses doigts. Il me sourit et m'attira doucement sur ses genoux. Sa main passa légère sur mon visage. Elle en tâta chaque volume et chaque creux. Elle s'arrêta sur mon front, glissa vers les oreilles, aboutit à la nuque.

Pendant toute cette exploration, il ne cessa de répéter: « Que Dieu bénisse! Que Dieu bénisse! »

II saisit un chapelet qui se trouvait à portée de sa main et me le passa sept fois sur le dos. Tout en procédant à cette cérémonie, il récitait des versets du Coran que je connaissais, mais je les savais imparfaitement. Il s'arrêta enfin et me dit:

- Tu dois savoir le verset du Trône; récite-le souvent, il te protégera contre toutes les mauvaises influences.

Sidi El Arafi portait une chemise de cotonnade très ample. Sur sa tête était juché un bonnet de laine tricoté qui avait certainement rétréci au lavage.

Après lui avoir embrassé, encore une fois, la main, J'allai m'asseoir quelques pas plus loin. Sa femme vint à son tour nous souhaiter la bienvenue. Elle nous offrit de l'eau très fraîche qu'elle versait d'une cruche en terre cuite. J'avais l'impression d'avoir déjà vu, cette femme. Peut-être au bain maure. Elle avait une peau café au lait, plus café que lait. Elle parlait avec l'accent du Tafilalet. Les gestes étaient menus et pleins de grâce. Je me souviens encore de son visage aux yeux très rapprochés, au nez minuscule, mais aux lèvres généreuses. Je revois aussi ses dents, frottées à l'écorce de noyer, des dents larges, solidement enfoncées dans la chair couleur de dattes tirs gencives.

Sidi El Arafi ne nageait certes pas dans l'opulence. Les matelas reposaient sur une natte de jonc.

La natte, d'un jaune brun, ne résisterait pas longtemps encore à la décrépitude. Les couvertures de cretonne, très propres, souffraient de vieillesse. Il y avait une étagère au mur. Au-dessus trônait, solitaire, un sucrier en fer-blanc peint en rouge orné de dessins à l'encre d'or, à moitié effacés. La djellaba de Sidi El Arafi pendait à la tête du lit.

Sidi El Arafi demanda à sa femme de lui apporter son panier. Ma mère, Lalla Aïcha et moi restions silencieux. Il allait se passer quelque événement d'importance. Je le sentais. Une vague d'inquiétude me submergea. Je frémissais aussi de curiosité.

La femme de Sidi El Arafi posa devant son mari un panier rond en sparterie surmonté d'un grand couvercle conique. L'aveugle tendit le bras, rencontra le couvercle et le souleva lentement. Je tendis le cou. J'avais vaguement peur. Je m'attendais à voir surgir un monstre hideux, peut-être un nuage de fumée qui se serait transformé sous nos yeux en un démon prêt à satisfaire nos moindres caprices.

Le panier ne contenait rien de semblable. Il dégageait une douce odeur de benjoin et d'encens. Je regardai de plus près les objets que la main de Sidi El Arafi s'apprêtait à prendre. Je souris.

Le panier de Sidi El Arafi rappelait ma Boîte à Merveilles. Il connaissait le « secret». Bien sûr, tout le monde disait qu'il était très savant. Un vrai savant doit nécessairement posséder une boîte à merveilles.

Je comprenais maintenant. Malgré sa cécité, il était gai et de caractère paisible. Il ne voyait pas le soleil, les fleurs et les oiseaux, mais sa nuit s'animait parfois de la joie des personnages que chaque objet de son panier pouvait évoquer. Je tendis moi aussi la main pour toucher les menus objets. Un regard de ma mère arrêta mon geste.

Sidi El Arafi récita à voix basse une longue prière. La main, les doigts écartés, planait sur le contenu du panier comme un oiseau qui s'apprête à se poser dans son nid.

Il s'arrêta et s'adressant à nous il dit:

- Ne vous attendez pas à ce que je vous dévoile l'avenir. L'avenir appartient à Dieu, l'omnipotent. Ces coquillages et ces amulettes m'aident à sentir vos peines, vous rapprochent de mon cœur. Quand je vous parlerai, c'est mon cœur que vous entendrez. Sidi Mohammed, n'est-ce pas là le nom de l'enfant qui vous accompagne?

- Oui, répondit ma mère d'une voix timide. Le voyant reprit:

- Sidi Mohammed sait que c'est vrai ce que je vous dis. Un enfant pur fait partie encore des légions angéliques, ces êtres de lumière. La vérité étant lumière ne peut lui échapper… Approche, Sidi Mohammed, plonge ta main dans ce panier et saisis un objet sans le voir.

Je suivis à la lettre ce qu'il m'ordonna de faire. Une boule de verre, de la grosseur d'un œuf, se logea dans le creux de ma main. Elle était agréable au toucher et d'une couleur aquatique. Je la regardai avant

de la lui remettre. Dans sa masse transparente brillait une grosse bulle d'air. De minuscules satellites menaient une ronde autour de cet astre.

Les doigts de Sidi El Arafi caressèrent longtemps la boule de verre. Il ne disait rien. Sa figure devint grave. Il parla enfin lentement, détachant chaque syllabe.

- Écoute, enfant de bon augure et souviens-toi. Le diamant s'appelle, dans le langage des connaisseurs, l'orphelin, le solitaire parce qu'il est rare et qu'aucune autre pierre ne peut rivaliser avec lui en dureté et en beauté. Chaque homme peut s'appeler comme le diamant, l'orphelin ou le solitaire. Désormais, ne sois plus triste. Si les hommes t'abandonnent, regarde en dedans de toi. Me comprends-tu bien, fils? Que de merveilles, que de merveilles recèle ton cœur ! Quand tu oublies de contempler tes trésors, ta santé en souffre et tu deviens débile. Regarde la boule que tu viens de me remettre. A l'intérieur de cette masse transparente, il y a l'image du soleil. Là elle est à l'abri de toute souillure, là elle est inaccessible à tout ce qui n'est pas lumière. Sois comme cette image, tu triompheras de tous les obstacles. Dieu te bénisse, mon enfant! Dieu te bénisse! Approche ton front de mes lèvres.

Il m'embrassa sur le front. Ensuite, nous récitâmes à haute voix, tous les deux, une courte prière.

L'émotion m'étranglait. Mes yeux se remplirent de larmes. Je nageais dans la pure félicité.

Cette scène avait produit sur ma mère et sur Lalla Aïcha une forte impression. Elles restaient silencieuses dans une attitude de respect. Sidi El Arafi écarta le panier et demanda à boire. Sa femme lui remplit d'eau un bol en terre poreuse et s'éclipsa. Le voyant s'essuya la bouche avec une petite serviette éponge qu'il roula ensuite en boule et mit sous l'un de ses genoux. Enfin, il s'adressa aux deux femmes:

- Dieu vous a envoyées vers moi parce que vous avez le cœur blessé. Je ne suis qu'un humble esclave mais le Seigneur m'a choisi pour aider mes frères et soulager leurs maux. Que l'une de vous répète le geste de cet enfant béni et plonge la main dans le panier.

Lalla Aïcha soupira, tout en allongeant le bras vers le panier. Elle saisit un minuscule coquillage. Elle le remit à Sidi El Arafi et soupira de nouveau.

Le petit coquillage paraissait d'un blanc miraculeux entre les doigts bruns de Sidi El Arafi. Il se transformait en un bibelot de fine porcelaine, une création gratuite d'un céramiste génial dans un moment de béatitude. Sidi El Arafi le passa d'une main dans l'autre, le caressa, l'approcha de ses lèvres avec dévotion. Il parla:

- Comment t'appelles-tu, femme au cœur généreux ?

- Aïcha, ô cheikh.

- La femme préférée du Prophète se nommait ainsi. Je peux te conseiller de bannir toute tristesse de ton visage; mais tu as tant souffert et tu souffres encore beaucoup, alors tu ne prêteras qu'une oreille distraite à mes propos. La blessure semble profonde, pourtant la guérison est proche. Sais-tu, femme, que toute peine annonce une joie, que toute mort précède une résurrection, que toute solitude fait place à des flots de tendresse? Nous n'avons pas à nous révolter, nous n'avons pas à demander des comptes au destin. Sur cette terre, nous subissons des lois que nous ne sommes pas en mesure de comprendre. Acceptons ce que Dieu nous envoie. La tempête emporta le pauvre nid dans ses tourbillons mais, avec l'aide de Dieu, le nid sera de nouveau reconstruit. Il y aura de nouveau un printemps et des fleurs sur les branches des amandiers.

Lalla Aicha poussa un gémissement et se mit à pleurer. Ma mère sortit son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Moi, je me sentais heureux et délivré. Les paroles de Sidi El Arafi avaient trouvé un terrain fertile. Leurs racines plongeaient dans le sang de mes veines. J'entendis murmurer Sidi El Arafi pour lui-même cette étrange chanson:

Au rythme nonchalant des jours,

Au rythme lent des nuits,

Le chapelet des lunes neuves

Dénombre les saisons.

Il s'adressa de nouveau aux deux femmes:

- Les larmes produisent l'effet d'une rosée bienfaisante. Si la rosée est trop abondante, les fleurs se flétrissent et meurent. Cessez vos pleurs et récitons ensemble la fatiha.

En chœur, nous répétâmes dans un bourdonnement :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux

Louange à Dieu, Maître de l'Univers.

Le clément, le miséricordieux.

Souverain au jour de la rétribution

C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours.

Dirige-nous dans le sentier droit

Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits

Non pas de ceux qui ont encouru ta colère, ni de ceux qui s'égarent.

Amine!

Après un moment de silence, ma mère tendit son bras dans un geste timide vers le panier. Elle remit à Sidi El Arafi le produit de sa pêche. C'était une perle noire à dessins multicolores.

Le voyant sourit et demanda à ma mère son nom.

- Zoubida, répondit-elle,

- Il y a longtemps, ô ma sœur, j'ai perdu mes yeux. Ma douleur s'était répandue en nappes tièdes sur mes joues. Je n'étais plus que cendre. Il n'y avait plus de place pour reposer mon corps. Il n y' avait pas assez d'eau sur la terre pour étancher ma soif. Le soleil avait disparu et sur le monde régnait un éternel hiver.

Du soleil et de l'eau Seigneur !

Du soleil et de l'eau Seigneur !

Le Seigneur a écouté ma plainte. La terre est redevenue cendre et maternelle. Je suis allé sur la colline réchauffer mes os. J'ai trempé mes membres dans les sources claires. Mon gosier rafraîchi a retrouvé les accents oubliés. 0 ma sœur, garde-toi de ne voir que malheur là où s'exprime la volonté de Dieu. Les Saints de Dieu qui veillent sur cette ville t'accordent leur protection. Visite leurs sanctuaires. Souviens-toi que lorsque quelqu'un fait des vœux pour un absent, l'ange gardien lui répond : Que Dieu te rende la pareille.

Si El Arafi termina par cette sourate:

Dis: «Dieu est un

C’est le Dieu à qui tous les êtres s’adressent dans leurs besoins

Il n’a point enfanté et n’a point été enfanté

II n’a point d’égal en qui que ce soit.»

Tout le monde se replongea de nouveau dans un silence méditatif. Mû par je ne sais quel sentiment, je me précipitai brusquement sur la main de Sidi El Arafi et je l’embrassai. Ce fut la fin de la séance. Les deux femmes ajustèrent leurs voiles. Elles se levèrent péniblement, arrangèrent leurs haïks. A tour de rôle, elles se penchèrent sur Sidi El Arafi pour lui baiser l’épaule et lui glisser discrètement dans le creux de la main une modeste pièce d’argent. Nous quittâmes la chambre, accompagnés jusqu’à la porte par les vœux de Sidi El Arafi. Dans la rue, je me sentis allégé d’un grand poids. Le monde s’offrait à mon regard dans sa propreté originelle. Le soleil jouait sur les vieux murs, sur les étalages des boutiques, sur les turbans et les djellabas avec allégresse.

Les prédictions de Sidi El Arafi, me disais-je, se réaliseront. Mais quelles prédictions ? Il a parlé en termes si voilés! Ai-je bien saisi le sens des mots? Je comprenais tout, en présence de cet homme. Il n’était plus là, mais il me restait une sensation de liberté que je ne connaissais pas jusqu’alors. Ses paroles que j’avais bues avec avidité, s’étaient transformées dans mes entrailles en pure musique. La fatigue ne pesait plus sur mes épaules. Je me mis à danser. Ma mère et Lalla Aicha ne me voyaient plus. Elles marchaient côte à côte plongées dans leurs réflexions.

Brusquement, je cessai de gambader pour courir me cacher dans les plis du haïk de ma mère. Ce mouvement réveilla son attention.

- Qu’as-tu? Tu es blanc comme un linge.

Qu’est-ce qui peut t’effrayer? Parle donc!

Je persistai dans mon mutisme et me serrai davantage contre ma mère.

Lalla Aïcha intervint :

- Qu’a-t-il donc? Peut-être souffre-t-il de maux de ventre?

- Il ne veut rien me dire. Il tremble comme une feuille. Parle, tête de mule!

Je quittai les plis du haïk et je respirai profondément. Je dis enfin:

- J’ai eu peur.

- De qui as-tu eu peur ?

- J’ai vu passer le fqih, mon maître. Il a tourné à gauche, il est parti par la petite rue. Il aurait pu me voir.

- Qu’est-ce que cela pouvait faire s’il t’avait vu.

N’es-tu pas malade? N’es-tu pas accompagné de ta mère? Un enfant qu’accompagne sa mère ne peut pas être accusé de vagabondage.

- Oui, répondis-je, mais un enfant malade ne se promène pas dans la rue, même accompagné de sa mère.

- Si nous avions rencontré le fqih je lui aurais expliqué que je t’avais amené voir un médecin.

- Simple excuse, aurait-il pensé et à mon retour au Msid, il m’aurait fait payer cher ma promenade.

Ma mère soupira et dit à l'adresse de Lalla Aïcha:

- On ne peut plus faire entendre raison à cet enfant, il discute comme un homme.

- Dieu le bénisse! répondit notre amie.

Nous cheminâmes en silence. Au pont de Bin Lamdoun, un marchand de grenades s'était installé pur terre et avait ouvert son couffin. Les grenades ne devaient pas être mûres. L'écorce en était encore verte. Je me plantai devant lui. Ma mère comprit vite mon attitude. Elle me cria d'assez loin:

- Tu peux prendre racine à cet endroit, tu n'auras pus de grenades. Elles sont encore vertes. Je ne tiens l'as à te soigner si tu attrapes des maux d'yeux.

- J'en veux une seule pour goûter.

- Tu n'en auras pas un grain. Allons viens!

Elle me saisit par le bras et m'entraîna malgré ma résistance. Je me mis à pleurnicher. Mes reniflements durèrent un assez long moment. Sans raison mon chagrin s'évanouit. Je m'essuyai les yeux dans les manches de ma djellaba. Le spectacle de la rue m'absorba. Ce que je voyais suscitait en moi des réflexions que j'exprimais à haute voix. Je jacassai sans interruption jusqu'à la maison.

Ma mère ne souffla mot à nos voisines de la visite que nous avions faite à Sidi El Arafi. Nous habitions avec une chouafa. Normalement, ma mère aurait du la consulter en premier lieu. Mais elle n'avait aucune confiance en ses talents. J'étais tacitement de son avis. Les pratiques de Kanza, la principale locataire, relevaient du domaine démoniaque. Elles étaient compliquées, exigeaient une mise en scène, entraînaient à de multiples dépenses. Nous n'étions pas assez riches pour nous permettre de gaspiller de l'argent à nous procurer des parfums agréables aux narines des djinns. Ajoutez à toutes ces considérations la méfiance de ma mère, la peur de voir ses pauvres secrets divulgués. Personne dans la maison n'ignorait notre situation, ma mère, pourtant, s'imaginait le contraire. Elle raconta que nous nous étions rendus avec Lalla Aïcha dans un quartier éloigné de la ville (elle ne pouvait pas ne rien raconter) mais elle évita toute indiscrétion en prétendant que nous étions partis faire un pèlerinage aux sanctuaires de la ville. Ma santé l'exigeait. Les remèdes humains restent inefficaces s'ils ne sont pas sanctifiés par les effluves spirituels des hommes de Dieu.

Le lendemain de notre sortie avec Lalla Aicha, ma mère me fit part de son intention de me garder à la maison durant toute l'absence de mon père. Elle invoqua deux solides raisons. La première: je n'étais plus qu'un paquet d'os et mon teint rappelait l'écorce de grenade; la seconde: ma mère se sentait de plus en plus seule, ma présence lui faisait oublier ses malheurs.

Autant pour se distraire que pour attendrir les saints de la ville sur notre sort, ma mère décida de m'emmener chaque semaine prier sous la coupole d'un Saint. Notre ville foisonne de tombes qui abritent les restes de chorfas, de chefs de confréries, de pieux législateurs auxquels la foi populaire reconnaît des pouvoirs. Chaque santon a son jour de visite particulier : le lundi pour Sidi Ahmed ben Yahia, le mardi pour Sidi Ali Diab, le mercredi pour Sidi Ali Boughaleb, etc. Tout cela, je le savais, tout le monde le savait. Nous trouvions simple, naturel, harmonieux, parfaitement sage ce que nos ancêtres avaient établi. Personne ne se serait avisé d'en rire. Les jours avaient un sens. Pour moi, ils possédaient même une couleur. Le lundi s'associait dans mon imagination au gris clair, le mardi, au gris foncé, un peu fumeux, le mercredi brillait d'un éclat doré comme un soir d'automne, le jeudi froid et bleu contrastait avec le jaune rutilant du vendredi, la pâleur du samedi annonçait le vert triomphant du dimanche. Je n'avais jamais entretenu personne de ces découvertes. Si j'avais été femme, si j'avais été riche, j'aurais porté chaque jour une robe de la couleur qui convenait. Ma vie en aurait été plus belle, plus équilibrée, plus heureuse. Mais je n'étais pas femme et nous n'étions guère riches, surtout depuis le départ de mon

père. Ma mère faisait une cuisine maigre, mêlai de la farine d'orge au pain de froment. Elle riait moins, ne racontait plus d'histoires. Il nous restait les longues promenades que nous faisions pour nous rendre aux divers sanctuaires deux ou trois fois par semaine. Nous formulions les mêmes plaintes, demandions la réalisation des mêmes vœux. Nous versions toujours les mêmes larmes indigentes et nous repartions vers notre demeure. Ces visites me fatiguaient. Je ne pouvais pas refuser d'y participer. La présence d'un enfant rendait les hommes de Dieu plus attentifs et plus favorables.

Un matin, nous nous préparions pour sortir, quand quelqu'un frappa à la porte de la maison. Il demanda si c'était bien là qu'habitait le maalem Abdeslem, le tisserand. Les voisines lui répondirent par l'affirmative. Kanza, la chouafa, appela ma mère.

- Zoubida ! Zoubida ! Quelqu'un « vous » demande.

Ma mère avait naturellement tout entendu déjà.

Elle avait pâli. Elle restait au centre de la pièce, une main sur la poitrine, sans prononcer un mot. Qui pouvait bien nous demander? Était-ce un messager de bon augure ou le porteur d'une mauvaise nouvelle? Peut-être un créancier que mon père avait oublié de nous signaler! La petite somme d'argent que mon père nous avait laissée avant son départ, avait fondu. Les quelques francs qui nous restaient étaient destinés à l'achat de charbon.

Enfin, ma mère répondit d'une voix qui tremblait légèrement :

- Si quelqu'un désire voir mon mari, dis-lui, je te prie, qu'il est absent.

Kanza fit la commission à haute voix à l'inconnu qui attendait derrière la porte de la maison. Un vague murmure lui fit écho. Kanza, pleine de bonne volonté, nous le traduisit en ces termes:

Zoubida ! Cet homme vient de la campagne, il t'apporte des nouvelles du maalem Abdeslem. Il dit qu'il a quelque chose à te remettre.

Ma mère reprit courage. Un sourire illumina sa face.

- C'est exactement ce que je pensais, dit-elle en se précipitant vers l'escalier.

Elle descendit les marches à toute allure. Pour la première fois de ma vie, je la voyais courir. Je la suivis. Je ne pouvais pas espérer la gagner de vitesse. Quand j'arrivai dans le couloir d'entrée ma mère discutait déjà par l'entrebâillement de la porte avec un personnage invisible. L'ombre disait d'une voix rude:

- Il va bien, il travaille beaucoup et met tout son argent de côté. Il vous dit de ne pas vous inquiéter à son sujet. Il m'a donné ceci pour vous.

Je ne voyais pas ce qu'il remettait à ma mère par la fente de la porte. Ma mère retroussa le bas de sa robe et serra précieusement dans ses plis le trésor que lui remettait l'inconnu.

- Il y a encore ceci, dit la voix. C'est tout. Je quitte la ville demain matin, je verrai le maalem Abdeslem dès mon arrivée au douar. Que dois-je lui dire de ta part ?

- Dis-lui que Sidi Mohammed va beaucoup mieux.

- Louange à Dieu! Sa santé l'inquiétait beaucoup. Je m'en vais; restez en paix.

- La paix t'accompagne, messager de bon augure.

La porte se ferma. Ma mère traversa le patio et monta précipitamment l'escalier.

Déjà, les questions fusaient de toutes les chambres. Rahma se pencha à la fenêtre, Kanza qui lavait près du puits lâcha ses seaux et son savon, Fatma Bziouya abandonna son rouet, toutes interrogeaient

à la fois ma mère sur la santé de mon père, sur son nouveau travail, sur l'endroit où il se trouvait. Mais ma mère répondait par des mots vagues suivis d'un cortège de formules de politesse. La curiosité de nos voisines se montrait tenace. Elles désiraient toutes savoir ce que mon père nous avait envoyé. Je sentais que ma mère tenait à les faire languir. Quand j'arrivai dans notre chambre, je trouvai, posés sur la petite table ronde, une douzaine d'œufs, un pot de terre ébréché plein de beurre et une bouteille d'huile d'un brun sombre. Je regardai ma mère, elle rayonnait de joie. Ses yeux étaient remplis de larmes.

- Regarde, me dit-elle, ce que ton père nous a envoyé! Il ne nous a pas oubliés. Il est loin, mais il veille sur nous. Il nous a même fait parvenir de l'argent. Regarde! regarde!

Elle ouvrit la main. Je vis trois pièces d'argent jeter leurs reflets de clair de lune.

Ce monologue fut murmuré à mi-voix, mais les oreilles qui guettaient cet instant surprirent le mot argent.

Le mot magique voyagea d'une bouche à l'autre. Nos voisines à demi satisfaites reprirent leur ouvrage. Elles savaient fort bien que ma mère ne leur cacherait pas longtemps sa bonne fortune. Moi, je pensais surtout à notre promenade qui paraissait très compromise. Je ne la regrettais pas. La gaîté de ma mère me gagna. Tout se mit à chanter en moi et autour de moi. « Nous sommes riches ! Nous sommes riches «, répétais-je pour moi-même. Une semaine auparavant, je n'osais même pas penser à l'étendue de notre pauvreté. La misère habitait nos murs, suintait du plafond, imprégnait de son odeur jusqu'à notre linge. Le messager invisible a surgi ce matin dans notre existence, il a balayé nos craintes, nos appréhensions, nos inquiétudes. Nous pouvions, ma mère et moi, faire confiance à notre bonne étoile et patienter.

- Sidi Mohammed, va jouer sur la terrasse si cela te fait plaisir, me dit ma mère; aujourd'hui, j'ai trop à faire pour te conduire sur la tombe de Sidi Ali M'zali, Nous irons, s'il plaît à Dieu, la semaine prochaine ou l'une des semaines à venir.

Je n'avais nulle envie de monter sur la terrasse. Le soleil, d'un blanc métallique, la transformait en géhenne. Je me penchai à notre fenêtre. Kanza lavait toujours près du puits. Le chat de Zineb, terrassé par la chaleur, dormait dans un coin du patio étendu de tout son long. J'entendis ma mère parler à Fatma Bziouya sur le palier. Fatma la remerciait, faisait des vœux pour notre prospérité. Le dialogue avec Rahma que ma mère alla trouver dans sa chambre, dura plus longtemps. Ce fut enfin le tour de la chouafa. Elle s'enferma avec ma mère dans la grande pièce de réception. Leur conversation se termina tard dans la matinée.

Sur la table ronde, il ne restait plus que six œufs.

Ma mère avait partagé équitablement avec nos voisines. J'adorais les œufs, leur vue me faisait saliver abondamment. Avant de préparer le repas, ma mère monta sur la terrasse. Je l'entendis bavarder avec la négresse qui habitait une maison mitoyenne. Le soir, tout le quartier savait qu'un messager était venu d'une lointaine campagne, chargé de richesses diverses qui nous étaient destinées.

Lalla Aïcha arriva à l'improviste. Je ne m'en étonnai pas. Sa présence était pour moi liée à toutes les manifestations familiales. Notre joie, surtout celle de ma mère, ne serait pas complète si elle ne la partageait pas avec sa vieille amie.

Ma mère se hâta de mettre la table. Elle sacrifia les six œufs. Nous les mangeâmes brouillés.

Durant le repas, elle raconta en détail l'événement du jour. Elle décrivit le physique de l'envoyé de mon père (elle l'avait à peine aperçu dans l'ombre), parla de sa surprise, de ses appréhensions, remercia Dieu de ses dons et le pria avec ferveur de veiller sur ses humbles serviteurs dont nous étions les plus humbles.

- Et toi ! demanda-t-elle à Lalla Aicha, comment vont tes affaires ?

- Louange à Dieu ! Louange à Dieu ! Viens demain me voir, je te réserve une surprise.

- Se peut-il que ton mari soit revenu à la raison?

- Il en prend le chemin et paie cher les souffrances qu'il m'a infligées. Mais viens demain matin, tu en sauras bien plus long. Maintenant, il faut que je te quitte. Je suis passée, juste pour te demander de venir demain.

Lalla Aïcha se leva, s'enveloppa dans son haïk et se dirigea vers l'escalier.

Chapitre XI

A grands coups de torchons, Lalla Aïcha chassait les mouches. Elle les gourmandait comme des enfants terribles.

- Allez, sortez, misérables bestioles; vous salissez tout ce que vous touchez ; lorsque je tente de me reposer, vous m'importunez par votre agitation et vos bourdonnements.

Elle s'aperçut de notre présence au seuil de la chambre. Son bras resta suspendu ; un sourire éclaira son visage.

- Soyez les bienvenus. Entrez, asseyez-vous, pour vous détendre. Ces mouches deviennent insupportables. La chaleur et les mouches, autant de calamités qu'Allah envoie à ses fidèles pour éprouver leur patience. Parle un peu, Zoubida, ne reste pas muette.

Ma mère aurait bien voulu satisfaire le désir de notre hôtesse, mais comment placer un mot ? Comment engager une conversation avec une personne prise d'une fièvre d'extermination qui court d'un coin de la place à l'autre, agitant un immense chiffon en guise d'étendard? Les mouches, il est vrai, la narguaient un peu. Elles s'abattaient en paquets sur un coussin, l'attendaient en faisant semblant de procéder à de minutieuses ablutions, mais dès qu'elles la voyaient approcher, elles entonnaient un chant de guerre, prenaient leur vol, tournoyaient un moment aux environs du plafond et piquaient droit sur le lit ou sur un matelas.

Lalla Aicha abandonna la lutte. Elle s'éclipsa une seconde pour aller dans sa cuisine chercher la bouilloire de cuivre et le brasero. Le plateau déjà préparé trônait au centre de la pièce. Un voile brodé d'or le recouvrait. Là-dessous, par transparence, j'apercevais la théière d'étain et les verres. Enfin, Lalla et ma mère entamèrent une vraie conversation, je veux dire un dialogue. Il commença, comme tous les dialogues de femmes, par des questions sur leur santé mutuelle. Elles s'étaient vues la veille. Elles l'avaient échangé les mêmes questions et les mêmes réponses. Pas tout à fait pour être exact: Lalla Aïcha avait eu du mal à dormir au début de la nuit, mais elle s'était vite aperçue que cela provenait seulement de la dureté du matelas. Elle changea de lit, dormit comme une pierre.

- Est-ce que les pierres dorment ?> demandais-je d'un air faussement innocent.

- Tais-toi, me dit ma mère, ou bien pose des questions raisonnables.

Cet incident rappela à ma mère l'histoire de Zineb, la fille de notre voisine. Elle avait laissé tomber une pierre sur son gros doigt de pied, le pied droit, précisa ma mère.

- Allah! Cela s'est-il passé longtemps après mon départ? demanda Lalla Aïcha manifestant des signes d'inquiétude.

- Non, répondit ma mère, cela s'est passé il y a deux ans; je me souviens de ce jour comme si c'étaie hier. Je hachais de la mauve sur la terrasse quand je l'entendis crier ...

Juste à ce moment, un cri de bébé remplit la maison. Ma mère écarquilla les yeux, interloquée. Nous nous regardâmes tout surpris et éclatâmes d'un grand rire. Moi, je riais tellement que les larmes m'inondèrent les joues.

- Louange à Dieu ! Louange à Dieu ! Le rire est un bienfait de Dieu, prononça une voix d'homme.

Je me retournai pour voir le visiteur qui osait entrer ainsi dans une pièce où bavardaient deux femmes qui n'étaient ni ses épouses ni ses parentes. Une femme se tenait dans l'encadrement de la porte.

Avais- je bien entendu ? Je regardai tour à tour ma mère et Lalla Aïcha, mais aucune ne partageait mon étonnement.

- Sois la bienvenue, Salama, dit Lalla Aïcha. Ma mère posait déjà des questions à la nouvelle venue sur sa santé, la santé de ses amis et de ses enfants. Elle n'avait pas d'enfants comme je l'appris plus tard. Salama était marieuse professionnelle. Lalla Aïcha se tourna vers ma mère.

- C'est la surprise que je t'avais réservée, lui dit-elle

- Mais, quelle agréable surprise ! Il y a si longtemps que je n'ai pas eu la joie de rencontrer Salama. La dernière fois que nous nous sommes vues, c'était au mariage de la cousine d'Aïcha, la femme du marchand de nattes. Ce fut un très beau mariage !

-Aujourd'hui, Salama a des choses à nous raconter ; as-tu deviné de quoi il s'agit?

- Non vraiment, je ne sais pas.

Je connaissais bien ma mère. Ses yeux ne disaient pas entièrement la vérité.

Salama ne daigna pas jeter un regard sur ma modeste personne. Je devais lui paraître ridiculement petit, ridiculement chétif. Salama appartenait à cette race disparue qui a donné naissance à la légende des géants. Elle avança d'un pas majestueux vers le grand divan, s'installa à la place d'honneur. Le buste droit, les mains à plat sur ses genoux, elle resta muette, statique comme un bloc de granit.

Pas un muscle de son visage ne bougeait; ses yeux seuls se posaient avec lenteur sur chaque objet. J'en avais vaguement peur. Elle m'attirait à la fois et me mettait mal à l'aise. Pelotonné contre un coussin, j'attendais qu'elle parlât. Ses grosses lèvres que surmontait une légère moustache bougèrent imperceptiblement. Aucun son n'en sortit. Le désir de l'entendre parler me faisait trembler. Je ne me rendais même plus compte si ma mère et Lalla Aicha se taisaient ou bavardaient comme de coutume. Elle ferma les yeux, les rouvrit et de sa voix d'homme déclara qu'après le thé, elle aurait tout le temps d'entretenir ses petites sœurs des événements qui se préparaient. Elle ajouta:

- Je peux vous affirmer que de grands événements se préparent.

Un petit rire drôle, d'une folle gaîté, échappa à Lalla Aicha. Ce rire était si jeune, si frais, si printanier que Lalla Aïcha rougit de confusion. Elle se leva en hâte, alla chercher le sucre et la menthe.

Ma mère se lança dans le récit de ses souvenirs sur les mariages auxquels elle avait assisté. Le thé fut préparé en un temps record. Lalla Aïcha servit tout le monde. Elle me tendit mon verre avec, au fond, deux doigts de thé. Je protestai. Je réclamai un verre bien rempli comme j'en avais chez nous.

Ma mère fronça les sourcils, se mordit la lèvre inférieure pour me signifier sa désapprobation. Salama remarqua enfin ma présence. Elle sourit. De larges dents jaunes, mais solidement plantées, illuminèrent son visage.

- Donnez du thé à ce jeune homme, moi, je vais lui offrir un gâteau.

Elle fouilla dans la poche de son caftan, en tira un mouchoir brodé. Il contenait deux sablés et une corne de gazelle. J'eus la corne de gazelle et les femmes se partagèrent les sablés.

Après un nouveau silence, Lalla Aïcha et ma mère, dévorées de curiosité, demandèrent d'une seule voix:

- Raconte, Salama, ne nous fais pas languir.

Raconte.

- Oui, je ferais bien de commencer. Aurez-vous la patience de m'écouter jusqu'au bout?

- Raconte, Salam a ! Raconte! réclamèrent avec avidité les deux femmes.

- Je connais vos deux cœurs, ils sont nobles et ouverts à la compassion. Lalla Aïcha, j'ai été très fautive envers toi, pourras-tu jamais me pardonner?

Lalla Aïcha fit de la main un geste de protestation. Elle poussa un long soupir. Ma mère, à son tour poussa un profond soupir. Avant de reprendre son récit, Salama soupira aussi. Je ne pouvais pas ne pas faire comme tout le monde, une plainte expira sur mes lèvres. Personne ne le remarqua. Salama parlait déjà.

- Dieu a voulu (et toute chose est voulue par Lui) que je fusse l'intermédiaire dans ce mariage qui nous a tous rendus malheureux. Toi, Lalla Aicha, parce que tu as perdu momentanément l'affection de ton époux, Lalla Zoubida a souffert parce qu'une longue amitié vous lie, Sidi Larbi s'est aperçu assez vite qu'il s'était inutilement compliqué l'existence, quant à la fille du coiffeur, de jeune fille elle sera bientôt femme divorcée. Elle aura toutes les difficultés à trouver un mari. Ainsi s'exprime la volonté de notre Créateur. Il nous a mis sur cette terre pour souffrir et pour adorer.

Tout le monde soupira de nouveau et Salama poursuivit :

- Tout commença le jour où Kebira, la fille de mon vénéré maître Moulay Abdeslem, me chargea de lui acheter du henné. J'étais à peine arrivée au souk des épices que quelqu'un me toucha discrètement l'épaule. Je me retournai, Moulay Larbi se tenait devant moi, souriant et affable comme à l'ordinaire. Nous échangeâmes les salutations d'usage. Nous parlâmes longuement du mauvais temps qui avait sévi, si vous vous en souvenez bien, un mois durant. Je lui demandai de tes nouvelles, Lalla Aïcha !

- Elle va bien, me dit-il. Il baissa ensuite les yeux et prit une attitude résignée.

- Qu'as-tu, Moulay Larbi ? Me cacherais-tu quelque chose de grave sur les gens de ta maison?

- Non, répondit Moulay Larbi, je ne te cache rien, mais tu l'as deviné, je suis bien tourmenté. Si tu le voulais, tu pourrais m'aider à calmer mon âme.

Comme vous le pensez, j'étais de plus en plus intriguée. Un âne chargé de sacs de sucre passa entre nous deux, nous sépara. Je me plaquai contre le mur et fis signe à Moulay Larbi de me rejoindre. Il échangea quelques insultes avec un passant qui l'avait bousculé et vint finalement tout près de moi pour m'entretenir de ce qui le préoccupait.

- Oui, me dit-il, tu pourrais m'aider. Ma situation prospère de jour en jour. Je gagne largement de quoi faire vivre une famille et même plusieurs ménages. La grande douleur de ma vie, c'est de n'avoir pas d'enfant. Bien sûr, j'estime et je respecte Lalla Aicha, mon épouse actuelle; cette estime et ce respect, je les crois partagés, mais je ne peux envisager avec sérénité l'avenir tant que je n'ai pas d'héritier.

Je l'interrompis pour lui conseiller de voir un médecin.

- Ne m'interromps pas, Salama, me dit-il, je ne crois ni aux médecins, ni aux remèdes. Dans mon cas, il n'y a qu'un seul remède, et si tu voulais, tu pourrais m'aider à me le procurer.

J'ouvris de grands yeux et fis celle qui ne comprenait pas.

- Le remède, poursuivit Moulay Larbi, consiste à me trouver une seconde épouse.

- Je ne peux faire cela, Moulay Larbi, j'aime trop Lalla Aïcha pour être à l'origine de son chagrin.

- Lalla Aicha n'aura pas de chagrin, elle souhaite me voir père d'un enfant. Pourtant, je te demanderais de tenir secrète notre conversation. Il ne serait pas convenable de la mettre au courant d'un événement dont les conséquences pourraient blesser son amour-propre.

Avant que j'aie pu répondre à son argument, il me glissa entre les doigts une pièce d'argent toute neuve. Il s'en alla en nie recommandant de bien réfléchir à cette affaire et de passer le voir à son atelier dans le courant de la semaine. Quelques jours plus tard, je passai près de l'atelier ...

Le récit de Salama me passionnait, mais un pressant besoin m'obligea à l'interrompre pour demander à ma mère si je pouvais descendre au rez-de-chaussée me soulager.

Mon interruption fut accueillie avec colère. Ma mère me cria d'aller où je voudrais et de ne plus ennuyer la société par des mots incongrus. Je partis à regret Je dégringolai les escaliers. La porte des cabinets se trouvait dans un angle du rez-de-chaussée. Elle était fermée. Je me jetai dessus pour la défoncer. Quelqu'un toussa à l'intérieur. Il fallait patienter. Je me mis à pleurer à haute voix. Je dansais d'un pied sur l'autre, tout en clamant mon mal. La porte s'ouvrit brusquement. Je ne pris même pas le temps de regarder le visage de l'occupant et je m'enfermai dans le petit réduit. Je ne tardai pas à le quitter, le visage réjoui, heureux à la pensée d'aller écouter la suite de l'histoire passionnante de Moulay Larbi.

Je mettais le pied sur la première marche de l'escalier quand une femme m'interpella d'une voix pleine de colère:

- Enfant mal élevé, ne peux-tu fermer la porte des cabinets après usage ? Va la fermer ! Ici tu n'es pas chez toi, tu es un invité. Les invités doivent être polis et se tenir convenablement dans une maison étrangère.

Je baissai le nez. J'allai d'un air guindé fermer la porte. Ce fut avec un air tout aussi guindé que je me permis de répondre à cette femme calamiteuse.

- Ici, je ne suis pas un invité, je suis le fils de Lalla Zoubida, l'amie de Lalla Aïcha. Lalla Aïcha ne serait pas contente si je lui disais que tu m'as appelé « enfant mal élevé ».

- Tu es un enfant mal élevé, va le lui dire, garçon impoli ! Chétif morveux ! Crois-tu que ta Lalla Aicha va me faire trancher la tête? Si tu continues à me regarder de cette façon, je vais prendre mes ciseaux et je te couperai les oreilles.

Je poussai un hurlement.

- Maman ! Lalla Aïcha ! Cette femme veut me couper les oreilles! Oh ! mes oreilles ! mes oreilles !

Lalla Aicha s'était penchée à la fenêtre.

- Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?

La femme du rez-de-chaussée essaya de lui expliquer la situation, mais je criais si fort que sa phrase ne parvenait pas jusqu'à l'étage. Elle me faisait des signes de la main pour m'inviter à me taire. Je continuai à brailler, à trépigner. La tête de ma mère surgit à côté de celle de Lalla Aicha. Toutes les deux demandaient des explications. Des voisines étaient sorties de leur pièce pour venir en aide à mon ennemie.

La voix de Salama calma tout le monde.

- Ce n'est qu'un enfant, dit-elle, personne ne doit lui tenir rigueur d'un oubli ou d'une maladresse. Il ne serait pas raisonnable qu'une dispute éclatât à cause d'une gaminerie. Sidi Mohammed, finis de pleurer et monte vite, j'ai trouvé encore dans ma poche une corne de gazelle qui te fera sûrement plaisir.

Je m'essuyai le visage dans le bas de ma djellaba. Je montai fièrement l'escalier.

Les femmes avaient repris leurs besognes. La maison retrouva son silence. A mon entrée dans la chambre de Lalla Aïcha, ma mère ne put se retenir de me lancer un regard qui en disait long. Je redoutais ce regard plus que tour au monde. Il me foudroyait, me réduisait à néant.

Salama m'offrit sa protection. Elle étendit son bras vers moi, me sourit de toutes ses dents. Sur le plateau, la corne de gazelle m'attendait. Je m'en emparai, mais je fus incapable de la porter à ma bouche.

Lalla Aïcha s'activait à préparer de nouveau du thé. Niché entre deux coussins, je tâchais de me faire oublier. Je me tenais les yeux baissés. J'entendis ma mère qui disait, s'adressant à Salama :

- Qu'avait-elle, cette viande ? Était-elle réellement trop maigre ou bien pas assez fraîche ?

- Au dire de tous les gens du quartier, elle était d'excellente qualité. Seulement, la fille de Si Abderrahman cherchait un prétexte. Moulay Larbi a l'âge de son père. D'autre part, ses moyens ne lui permettent pas de satisfaire toutes ses fantaisies ; puis, je vous liai déjà dit, cette fille est folle. Depuis quand a-t-on vu la fille d'un coiffeur exiger de son mari l'achat d'une paire de bracelets d'or? Réclamer de l'argent, en espèces, pour se payer des futilités? Organiser des thés pour ses soi-disant amies? Jouer du tam-tam à tout propos ?

Lalla Aïcha risqua une question.

- Mais, ne travaillait-elle pas? N'a-t-elle jamais appris un métier?

« Elle brode des empeignes de babouches.

Moulay Larbi lui confia un travail ou deux, mais son ouvrage traînait longtemps sur le métier, il était mal exécuté et elle en voulait toujours le double du prix normal pratiqué par les autres brodeuses. Moulay Larbi cessa de la faire travailler. Elle l'accusa alors d'avoir des relations incorrectes avec des femmes dans des quartiers éloignés. Sous prétexte sans doute de leur confier des empeignes, il en profitait pour avoir avec elles des conversations indignes d'un Croyant.

« Nous savons que Moulay Larbi ne se livrerait jamais à de telles pratiques. Ce sont là les paroles mensongères d'une fille stupide et jalouse.

« Tout ceci serait sans conséquence si sa mère ne se mêlait pas à chaque instant des affaires du ménage. Elle vient trois ou quatre fois par semaine renifler chaque objet, donner des conseils, manifester son mécontentement à propos de ceci ou de cela, inciter sa fille à se montrer plus exigeante, flatter son orgueil en lui répétant qu'elle est bien trop jolie pour un vieux barbon qui sent la sueur et le cuir et qui se montre incapable de gâter sa jeune épouse comme elle le mérite.

« Le pauvre Moulay Larbi subit naturellement les répercussions de ces mauvais conseils. Ah ! Il est bien à plaindre, Moulay Larbi ! Il n'a rencontré dans ce mariage que tristesse et peine. Il vient rarement te voir, Lalla Aïcha, parce qu'il a conscience d'avoir commis une faute grave à ton égard. Il n'a pas oublié ce que tu as fait pour lui. Ni sa mère, ni sa sœur ne lui auraient porté secours dans l'adversité comme toi tu l'as fait si généreusement. Mais les hommes sont des êtres faibles!

« Depuis que sa situation s'était trouvée améliorée, il n'avait plus qu'un rêve, celui d'avoir une jeune épouse pour égayer sa vie de travail et de lutte. Notre époque devient de plus en plus étrange. Les jeunes

filles d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier. Elles manquent de réserve, ignorent la pudeur, font fi de leur dignité pour obtenir une satisfaction passagère. Elles préfèrent épouser des jeunes gens sans cervelle qu'elles gouvernent à leur guise.

« Moulay Larbi est un homme, il lui faut donc une femme à sa mesure. Cette femme, c'est toi, Lalla Aicha. Son erreur a été de l'oublier momentanément. »

Tous les regards se dirigèrent vers la porte. Nous venions d'entendre un toussotement discret.

- Qui est là ? dit Lalla Aicha.

- Un proche.

- C'est toi, Zhor ? Entre donc!

Zhor montra son petit visage très maquillé.

- Puis-je avoir un brin de menthe?

- Voici de la menthe, mais prends le temps de boire avec nous une gorgée de thé.

- Merci, je vais en faire, mon mari ne va pas tarder à arriver.

- Il n'est pas encore là, alors, reste avec nous jusqu'à son arrivée.

Zhor se décida à franchir la porte.

Elle éclatait de jeunesse et de fraîcheur. Elle portait des vêtements de couleurs voyantes. Elle avança à petits pas, tendit la main à ma mère, porta son index à ses lèvres, retendit la main à Salama, refit le même geste. Je désirais qu'elle s'assît près de moi. Mon vœu fut comblé. Elle s'assit à mon côté. Sa petite main me caressa la joue.

Après les questions et les réponses habituelles relatives à la santé des unes et des autres, Zhor entra dans le vif du sujet. Elle voulait savoir si le divorce entre Moulay Larbi et la fille du coiffeur avait été prononcé. Comme toutes les femmes manifestaient leur ignorance par des mimiques diverses, Zhor sourit largement. Fière de devenir le point de mire de tous les regards, elle se lança dans un brillant monologue.

- Mère Salama ne doit pas ignorer ce qui se passe dans ce ménage, mais tout le monde connaît sa discrétion. Pourtant, tous les habitants du quartier El Adoua sont au courant des difficultés que rencontre quotidiennement Moulay Larbi auprès de sa jeune épouse. D'ailleurs cette fille est folle ou possédée. Pour un rien, elle menace son entourage de tout casser dans la maison, monte sur la terrasse dans l'intention de se jeter dans la rue par-dessus le mur. Je tiens mes renseignements de source sûre.

Ainsi, mardi dernier, elle demanda à son mari de lui acheter pour le soir même, un foulard brodé à longues franges. Moulay Larbi revint deux heures plus tard avec un splendide foulard grenat à dessins multicolores. La fille du coiffeur le regarda à peine, le prit entre le pouce et l'index, le jeta dans la cour de la maison avec une grimace de dégoût.

- Pour qui me prends-tu? dit-elle à son mari.

Pour une fille de la campagne? Comment as-tu osé m'offrir un foulard de couleurs aussi vulgaires ? Certes, tu ne dois pas l'avoir payé bien cher! Sache que lorsqu'un vieux barbu comme toi prend comme épouse une fille qui pourrait être sa fille, il doit céder à tous ses caprices et ne lui offrir que ce qui coûte le plus cher. Je te fais don de ma jeunesse et de ma beauté, et en échange, tu m'apportes un foulard tout juste assez joli pour coiffer une tête de négresse.

Moulay Larbi, très en colère, se mit à l'insulter très violemment. La fille du coiffeur se saisit d'un

verre, le cassa sur le rebord de la fenêtre et, avec le morceau aigu qui lui restait dans la main, elle tenta de se couper la gorge. Moulay Larbi se précipita pour arrêter son geste. Elle se mit à pousser des hurlements, à prendre à témoins les voisins, prétendant que son mari la battait, que sa situation devenait intolérable, qu'elle n'avait jamais assez à manger et qu'elle devait se contenter de vêtements rapiécés, tant l'avarice de son mari était grande.

Salama avoua qu'elle n'était pas au courant de cette scène.

- Qui t'a raconté cela, ma petite sœur?

- Des gens! A Fès, personne n'ignore rien sur personne. Je sais aussi que la fille du coiffeur est particulièrement paresseuse. Elle ne quitte pas ses couvertures avant la prière de *Louli*. Lorsque Moulay Larbi passe la nuit auprès d'elle, le matin, il part sans déjeuner, sans même boire un verre de thé. Souvent viande et légumes attendent jusqu'au soir que Lalla, fille du coiffeur se décide à les faire cuire. Moulay Larbi ne supportera pas longtemps une telle vie. Déjà, il lui arrive de dormir dans son atelier plutôt que de rejoindre sa jeune femme. Il a trop de pudeur pour parler de tout cela à Lalla Aicha qui le reçoit, comme il convient, très froidement depuis son mariage.

Un murmure s'éleva parmi les auditrices. Ma mère tenta de dire quelque chose puis se ravisa, soupira, se replongea dans son silence. Tout le monde soupira avec conviction.

Zhor n'avait plus rien à dire.

Soudain, toutes se mirent à parler à la fois. Elles parlaient de la fille du coiffeur, du coiffeur lui-même, de sa femme, de feue sa mère (que ses os aillent entretenir les flammes de l'Enfer). Elles se rappelèrent maintes histoires arrivées dans cette famille, qui ne s'étaient pas toujours terminées à l'avantage de ses membres. A les entendre, le coiffeur, sa mère, sa femme et sa fille représentaient le rebut de la société; à leur mort, les chiens même ne voudraient pas de leurs charognes. C'étaient à peine des êtres humains et presque pas des Musulmans.

Sur toute la surface de la terre, il n'y avait pas de peuple plus généreux, plus franc, plus pudique que le peuple du Prophète (que le salut et les bénédictions les plus choisies soient sur lui). Des individus pareils n'avaient pas de place dans une aussi noble communauté. D'autre part, ni les Chrétiens ni les Juifs n'en voudraient.

Le ton de cette diatribe s'était fort élevé. La voix de Salama roulait comme le tonnerre, celles des autres femmes imitaient tantôt le bruit d'une chute d'eau, tantôt le déplacement des feuilles sèches par un vent de fin d'automne.

Ce qu'elles disaient glissait sans laisser de trace dans mon esprit. Je ne comprenais pas le sens de tous les mots. Il m'importait peu de comprendre. J'étais attentif à la seule musique des syllabes. J'écoutais si intensément que j'oubliai le verre de thé que je tenais à la main. Mes doigts se relâchèrent. Le thé se répandit sur mes genoux. L'ivresse verbale prit fin brusquement. Tout le monde me regarda dans un silence terrifiant. La surprise et la fureur brillaient dans tous les yeux braqués sur moi. En vain, je cherchai dans mon cerveau désemparé l'ombre d'une excuse. Aucune explication ne pouvait me sauver. Pleurer ne servirait à rien. Je regardai chaque femme, levai les yeux au plafond et poussai un profond soupir.

Chapitre XII

Ce jour-là, dès le matin, flottait dans l'air un élément nouveau qui chavirait les cœurs. Même Lalla Kanza, la chouafa, personne austère s'il en fût, chantait un couplet à la mode. Je l'écoutais de notre fenêtre. Sa voix chevrotait un peu mais les mots : cœur, œil de gazelle, lèvres de rose parvenaient jusqu'a mes oreilles. Ces mots me rappelaient des objets neufs et précieux qui auraient sommeillé longtemps sous un matelas de poussière. Ils s'élevaient, libres, dans le ciel blanc de l'été, secouant allégrement des ailes où s'attachaient encore de minuscules et persistantes toiles d'araignées. Longtemps, je répétai dans une sorte de béatitude: œil de gazelle, lèvre de rose! Je trouvais jolis ces mots qui, pour moi, n'avaient aucun sens. Je ne savais pas comment était fait un œil de gazelle ni même une gazelle tout entière. Lèvre de rose évoquait une image plus accessible à mon imagination. D'ailleurs, je finis vite par admettre qu'une chanson n'avait pas besoin d'avoir un sens. Je me promis de composer plus tard des chansons. Cela ne me paraissait pas difficile. Le vocabulaire m'en était déjà familier. Je parlerais de la nuit, de fronts couleur de lune, de dents pareilles à des perles enfilées sur un brin de soie, de lèvres de rose ou de corail. Il était toujours question aussi d'un nom de femme. Lequel choisirais-je ? Je cherchai un long moment. Aïcha se concrétisait vite en une femme grosse et babillarde : Lalla Aïcha, l'amie de ma mère. Rahma habitait avec nous. Son prénom ne pouvait m'inspirer. Zoubida, c'est ma mère. Il n'était peut-être pas très correct de mettre le nom de sa propre mère dans une chanson, Zineb me faisait trop de misères, Fatma ! Je la voyais de ma place pétrir son pain au milieu de sa chambre. Personne ne peur chanter le nom d'une femme qui, à genoux, à même le sol, pétrit la pâte dans un plat de poterie!

Peut-être choisirais-je Zhor ou Khadija. Plutôt Zhor.

Doux souvenir!

Visage fardé, bouche souriante!

Mes joues s'enflamment au souvenir de la caresse de ta main!

Zhor, qui en savait si long sur le mariage de la fille du coiffeur Si Abderrahman, occupait encore mon esprit. Je lui avais ménagé dans mon être un nid douillet.

Rahma entama à son tour une cantilène. Sur un air mélancolique elle appela tous les saints à son secours. Elle se plaignit de sa maigreur et de ses insomnies. Point maigre du tout, elle ronflait, au dire de sa fille, à faire trembler les bols de faïence sur leur étagère.

Je ne compris pas la suite du poème consacrée aux yeux de je ne sais quel jouvenceau, des yeux pareils à des étoiles surmontées de sourcils comme des sabres recourbés.

Kanza, la chouafa, et Rahma la femme du fabricant de charrues avaient donné le ton. Fatma Bziouya suivit leur exemple. Ma mère, timidement, puis d'une voix de plus en plus ferme, remplit la maison de

ses roucoulements. Je décidai d'apporter ma modeste contribution à ce concert. Pour y participer, on n'était contraint à aucune règle, on ne devait remplir aucune condition spéciale. Chacun se laissait simplement aller à son inspiration.

Mon répertoire se réduisait à deux mots :

O nuit ! O lune !

Je me lançai:

O nuit ! O lune !

Si le poème pouvait paraître maigre, je jure par le Tout-Puissant que les combinaisons musicales qu'il m'inspira mériteraient de rester gravées dans les mémoires. Toutefois, un cerveau humain aurait eu une peine infinie à enregistrer la somme des variations, des fantaisies audacieuses, des rythmes imprévus que, dans ce moment de liberté totale, enfanta mon délire lyrique.

Au milieu de cette ivresse, éclata comme le tonnerre par un beau soleil d'avril, un coup de marteau à la porte d'entrée. Un silence de mort obscurcit la maison. Au deuxième coup,

Rahma cria:

- Qui est là ?

Une voix fragile d'enfant miaula une phrase incompréhensible. Le sang déserta mes joues. Je me penchai à la fenêtre. Tante Kanza invita l'enfant à pénétrer dans le patio. Après deux minutes d'attente intolérable, parut la silhouette souffreteuse d'un petit garçon d'une dizaine d'années. Je le reconnus, c'était Allal El Yacoubi, un élève de notre école coranique. Pris de panique, je me précipitai derrière le lit, cherchant une cachette. Mes membres tremblaient, mes dents claquaient dans ma bouche, le froid s'insinuait dans ma poitrine, s'y établissait pour jamais.

Ma mère parlait. Elle disait:

- Il va mieux. Tu remercieras le fqih de t'avoir envoyé prendre de ses nouvelles, tu lui diras qu'il n'est pas encore assez bien portant pour retourner au Msid. Va, mon fils, qu'Allah t'ouvre les portes de la connaissance.

La maison se replongea dans un silence épais. Ma mère appela:

- Sidi Mohammed! Ya, Sidi Mohammed! Où es-tu?

Je ne répondis pas.

Elle s'énerva.

- Où es-tu, fils de chien ? Ne peux-tu plus répondre?

Incapable d'ouvrir la bouche, j'opposai à ces insultes un mutisme offensant.

Elle se lamenta, prit à témoin de son infortune le ciel, la maison, la noble communauté islamique.

- Malheur ! Malheur ! Être abandonnée de son mari et vivre avec un fils affublé d'une tête de mule est un si triste sort qu'on n'oserait pas le souhaiter à son ennemi, fût-il un Juif ou un Nazaréen! Dieu! Écoute mes pleurs! Exauce mes prières.

La porte du ciel devait être grande ouverte. Zineb, partie faire une commission, revint toue essoufflée. Tout le monde l'entendit crier de la ruelle.

- Mère Zoubida ! Mère Zoubida ! Je t'apporte une bonne nouvelle, une bonne nouvelle!

Une bonne nouvelle?

Ma mère s'arrêta de vitupérer contre moi. Zineb, suffoquée par l'émotion, se planta au milieu du patio, tenta sans y parvenir d'expliquer ce dont il s'agissait. Personne ne comprit le motif de son excitation. Les femmes avaient abandonné leur ouvrage. Elles regardaient qui par une lucarne, qui par une fenêtre, Zineb gesticuler au milieu de la cour. Je quittai ma cachette. Zineb s'immobilisa épuisée. Toutes les femmes se mirent à l'interroger. Elle releva la tête en direction de notre chambre et parvint Il dire enfin:

- J'ai vu dans la rue ... le Maâlem ... Abdeslem ! Un silence incrédule accueillit cette déclaration.

Rahma le rompit:

- Que racontes-tu, petite menteuse?

-J'ai vu Ba Abdeslem non loin du marchand de farine, près de la mosquée du bigaradier. Il tient deux poulets à la main. Je l'ai laissé en train de bavarder avec un campagnard qui a une figure longue comme une gargoulette.

Kanza de sa chambre dit:

- Si ce que raconte Zineb est vrai, nous en sommes toutes très heureuses et nous souhaitons au Maâlem Abdeslem bon retour.

Ma mère ne disait rien. Elle me rejoignit dans notre chambre et restait au milieu de la pièce les bras ballants. Elle avait quitté la terre, elle nageait dans la joie au point de perdre l'usage de sa langue.

Je me précipitai vers l'escalier. Je ne savais pas au juste où je me dirigeais. J'avais parcouru une dizaine de marches lorsque la voix de mon père monta du rez-de-chaussée.

- N'y a-t-il personne, puis-je passer? Le timbre n'en avait pas changé.

- Passe, Maâlem Abdeslem. Aujourd'hui est un jour béni. Dieu t'a rendu aux tiens, qu'il en soit loué, répondit Kanza la voyante.

- Dieu te comble de ses bénédictions, dit mon père

Je rebroussai chemin. Je voulais le voir entrer dans la chambre. L'escalier me paraissait un lieu sombre, il n'était nullement indiqué pour revoir mon père au retour d'un aussi long voyage. Ma mère n'avait pas bougé. Elle me parut un peu souffrante. Moi-même, je ne me sentais plus très bien. Mon front se couvrit de gouttelettes froides et mes mains tremblaient légèrement. Le pas pesant de mon père résonnait toujours dans l'escalier. Une ombre obscurcit la porte de notre chambre. Mon père entra.

- Le salut sur vous.

- Sur toi le salut, murmura ma mère. As-tu fait bon voyage?

- Louange à Dieu, je n'ai eu aucun ennui, mais je suis un peu fatigué ... Sidi Mohammed, viens que je te regarde de plus près.

Je m'approchai de mon père. Il se débarrassa des deux poulets. Il les posa à même le sol. Ils avaient les pattes liées par un brin de palmier. Ils se mirent à battre des ailes, à pousser des gloussements de terreur. Mon père m'intimidait. Je le trouvais changé. Son visage avait pris une couleur terre cuite qui me déconcertait. Sa djellaba sentait la terre, la sueur et le crottin. Lorsqu'il passa ses mains sous mes aisselles et me souleva à la hauteur de son turban, je repris entièrement confiance et j'éclatai de rire. Ma mère sortit de sa torpeur. Elle rit comme une petite fille, s'empara des poulets pour les emporter à la cuisine, revint

aider mon père à vider son capuchon qui contenait des œufs, sortit d'un sac de doum un pot de beurre, une bouteille d'huile, un paquet d'olives, un morceau de galette paysanne en grosse semoule. Prise d'une fièvre d'activité, elle rangeait nos richesses, soufflait sur le feu, allait, venait d'un pas pressé sans s'arrêter de parler, de poser des questions, de me gourmander gentiment.

Installé sur les genoux de mon père, je lui racontais les événements qui avaient meublé notre vie pendant son absence. Je les racontais à ma façon, sans ordre, sans cette obéissance aveugle à la stricte vérité des faits qui rend les récits des grandes personnes dépourvus de saveur et de poésie. Je sautais d'une scène à une autre, je déformais les détails, j'en inventais au besoin. A chaque instant, ma mère essayait de rectifier ce que j'avançais; mon père la priait de nous laisser en paix.

Les voisines faisaient à haute voix des vœux pour que notre bonheur soit durable et notre santé prospère.

Des you-you éclatèrent sur la terrasse. Des femmes venues des maisons mitoyennes manifestaient ainsi, bruyamment, la part qu'elles prenaient à notre joie. Ma mère ne cessait de remercier les unes et les autres.

Driss El Aouad arriva de son atelier. Sa femme le mit au courant du retour de mon père. Il appela:

- Maâlem Abdeslem ! Nous sommes très heureux de te voir de retour parmi les tiens.

- Monte un instant, Driss.

Driss, le fabricant de charrues, avait le même âge que mon père. Tous les deux frisaient la quarantaine. Ils se connaissaient depuis longtemps et s'estimaient beaucoup. Driss El Aouad monta chez-nous.

Les deux hommes, après les salutations d'usage, discutèrent familièrement. Ils parlèrent de la qualité des récoltes, des prix des denrées, des amis communs.

Driss dit à mon père:

- Tu viens d'arriver et peut-être même les gens de ta maison ne le savent-ils pas encore. Le divorce entre Moulay Larbi et la fille du coiffeur a été prononcé hier devant notaire.

- Louange à Dieu ! Moulay Larbi va pouvoir enfin retrouver la tranquillité de l'âme, la paix des hommes bénis. Je savais que la folie de Moulay Larbi serait passagère. N'est-ce pas folie de vouloir, conduire plusieurs attelages à la fois ? Il est déjà si difficile de s'entendre avec une seule femme, de vivre en harmonie avec les enfants de sa chair. Moulay Larbi a goûté au fruit amer de l'expérience, le voici de nouveau parmi les hommes normaux, il convient d'en louer le Seigneur.

Ma mère m'appela à voix basse:

- Sidi Mohammed! Viens chercher le plateau.

J'allai la retrouver à la cuisine. Le plateau pesait lourd à mes bras J'enfant. Je m'acquittai de cette fonction avec un Certain orgueil. Mon père versa le thé.

La conversation des deux hommes reprit. Elle se transforma peu à peu en ronronnement. La fatigue envahit mes membres. Je me sentis triste et seul. Non! Je ne voulais pas dormir, je ne voulais pas pleurer. Moi aussi, j'avais des amis. Ils sauraient partager ma joie. Je tirai de dessous le lit ma Boîte à Merveilles. Je l'ouvris religieusement. Toutes les figures de mes rêves m'y attendaient.

Fès, 1952.